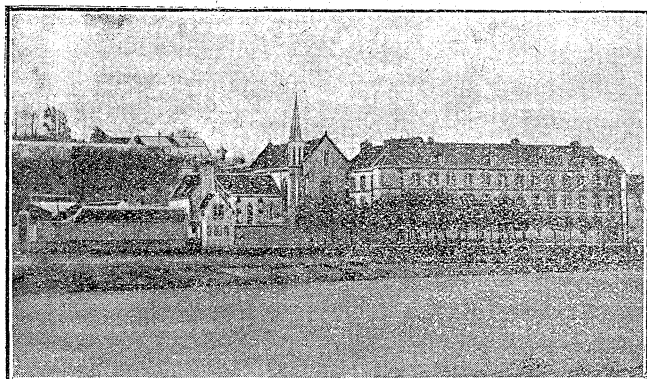


ANNÉE 1939



L'ÉCHO DU CALVAIRE



Bulletin de l'Association Amicale
des Anciennes Elèves du Pensionnat du Calvaire
de Landerneau

L'ÉCHO DU CALVAIRE

Bulletin de l'Association Amicale
des Anciennes Elèves du Pensionnat du Calvaire
de Landerneau

Cotisation annuelle	5 francs
Cotisation perpétuelle....	200 francs
L'« ECHO »	5 francs

Compte Chèque Pos'al : 20-19, Rennes — Madame la Directrice, Pensionnat du Calvaire

SOMMAIRE :

Notre Amicale.. .. .	3
La vie au Calvaire .. .	7
Le XXI ^e siège de Jérusalem.	25
Courrier du Mont des Oliviers.	29
Voyage en Terre Sainte.	49
Vie d'un missionnaire au Cameroun.	67
Apostolat en autocar.	76
Instantané pris du Foreign-Office.	79
Retour sur le Passé .. .	81
<i>In Memoriam</i>	
Sa Sainteté Pie XI .. .	96
Monsieur le chanoine Le Hir.	102
Mère Marie-Thérèse du Sacré-Cœur .. .	111
Sœur Saint-Gabriel .. .	116
Félicité Le Moguen .. .	118
Nos associées défuntes .. .	121
Carnet de famille .. .	122
Changements d'adresse .. .	126
Nouvelles adhérentes.. .	127

L'augmentation des frais d'imprimerie nous met dans la nécessité de porter à 5 francs le prix de l'Echo.

NOTRE AMICALE

La retraite et la réunion statutaire

Le R. P. Colin, S. J., ouvre la Retraite des anciennes élèves le mercredi 20 juillet. Il a vite conquis son auditoire et toutes nos chères retraitantes remercient la bonne Providence de le leur avoir donné pour guide dans ces pieux exercices.

Dimanche 24, à la messe de 7 heures, le R. P. donne le sermon de clôture de la Retraite et les associées de l'Amicale arrivent nombreuses pour la réunion annuelle. Il règne une grande et joyeuse animation au réfectoire et le déjeuner se prolongerait aisément dans les doux épanchements de ce revoir toujours si apprécié.

Après la pieuse visite au cimetière et la toute filiale et reconnaissante prière pour les chères mères et sœurs disparues chacune va revoir les aimés pèlerinages de l'enclos.

La réunion statutaire

A 2 heures, dans la salle de récréation gracieusement ornée, toutes les Amicalistes sont réunies. Monsieur l'Aumônier remercie le Révérend Père Prédicateur du dévouement tout apostolique qu'il a prodigué aux retraitantes. Ces jours bénis marqueront dans leur vie. Monsieur l'Aumônier rappelle à toutes que les élèves du Calvaire doivent être de préférence des pensionnaires. L'externat se prête moins à la formation sérieuse requise plus que jamais. Au Calvaire on fait avant tout de l'éducation et c'est en cela que le Calvaire peut paraître d'un autre temps. Il s'est au contraire familiarisé avec les méthodes les plus modernes d'enseignement, a fait appel aux compétences les plus autorisées pour assurer aux élèves la formation littéraire et scientifique désormais nécessaire. Que toutes les anciennes s'occupent activement du recrutement des élèves pour leur Calvaire.

Notre Présidente, Mme Crouan, traduit ensuite les sentiments de l'assistance :

« Monsieur l'Aumônier,

« Nous ne voulons pas vous fatiguer en prolongeant notre assemblée annuelle de l'Amicale, mais comment ne pas vous exprimer notre heureuse surprise de vous retrouver si vaillant après la terrible secousse que vous avez subie le printemps dernier. Le Bon Dieu a voulu vous permettre de reprendre votre apostolat près des bonnes Mères et des enfants de notre cher Calvaire et avec elles nous lui en sommes profondément reconnaissantes.

« Nous vous remercions aussi, Mon Révérend Père, des bonnes journées que nous venons de passer, et nous reprendrons notre tâche quotidienne mieux éclairées sur nos devoirs respectifs, sur les grâces que Dieu nous prépare et qui ne nous manqueront pas, plus généreuses pour en mieux profiter, plus fortes aussi pour résister aux entraînements de la vie trépidante d'aujourd'hui, si opposée au recueillement, si contraire à l'oubli de soi.

Nous n'oublierons pas les résolutions prises en ces jours bénis et nous demandons à Dieu d'exaucer les prières que nous lui adressons en faveur de ceux qui se sont dévoués à nos âmes avec tant de zèle et de bonté. »

Le Révérend Père Colin dit à Monsieur l'Aumônier sa joie de le voir présider cette réunion et lui souhaite de voir bien souvent encore les anciennes dans cette salle, en nombre toujours accru.

Le Révérend Père connaissait déjà de réputation les élèves du Calvaire, à la tête de toutes les œuvres dans leurs paroisses mais depuis qu'il les a vues de plus près, il apprécie davantage encore l'éducation qu'elle ont reçue au Calvaire et les engage à la mettre en valeur.

Les vêpres et la bénédiction du Saint-Sacrement suivent de près la réunion.

Les départs s'échelonnent dans la soirée et de tous côtés on entend dire et redire : « Au revoir, à l'année prochaine. »

Un bon encouragement à notre Amicale

Le 31 juillet, Mme Crouan, notre Présidente, recevait la lettre que voici :

Kérampir, Bohars, 30-7-38.

Madame,

« Notre caisse peut prendre à sa charge le voyage aller

et retour en 3^e classe avec « Billet de Congrès » d'une congressiste de chacune des vingt amicales qui ont exactement versé depuis juillet 1936 la contribution fédérale de 1 fr. par membre inscrit et par an. Non seulement votre amicale est de ce nombre, mais, depuis sa fondation, elle est un modèle d'exactitude et de fidélité fédérale.

« Comme il est malheureusement probable que les 20 amicales primées ne profiteront pas de cette prime, le reliquat sera partagé entre celles qui en auront profité et il est possible que les frais de séjour de leurs congressistes soient également partagés au moins en partie.

« Mes très respectueux et fidèles hommages.

Vice-amiral EXELMANS. »

Mme Crouan notre chère présidente, n'étant pas libre les 9, 10 et 11 septembre où se tenait à Lyon le XV^e Congrès de la Fédération des Amicales de l'enseignement catholique de France, Mme Briat (Catherine Bergot), accepta la mission de représenter notre Amicale à ce Congrès. Qu'elle veuille bien trouver ici l'expression de la reconnaissance de toutes nos associées pour cet acte de dévouement.

Le XV^e Congrès de la Fédération des Amicales

Le Congrès fut une admirable manifestation de foi et d'union en même temps qu'une étude de tous les moyens propres à accroître l'influence de l'école chrétienne.

Dans la péroraison du discours final du Congrès, prononcé par Son Excellence Monseigneur Gerlier, Primat des Gaules, nous trouvons un éloquent résumé des graves questions qui occupèrent les Congressistes : « Quand un pays s'appelle la France, quand il a, dans sa tradition séculaire, lutté avec une libéralité prodigieuse pour la liberté de tous les autres, quand aujourd'hui encore, il s'honore d'en être le champion devant les ravages douloureux de tous les paganismes modernes, il ne saurait, sans une contradiction étrange, en disputer le bienfait à ses propres citoyens.

Sans rien abandonner jamais des revendications sur lesquelles ni l'Eglise ni ses enfants n'ont le droit de transiger, sans jamais vouloir donner à ces revendications, surtout à une heure comme celle-ci, un caractère susceptible de créer parmi les fils de la France, une division que, les premiers nous jugerions odieuse, nous appelons, malgré tout de tous nos vœux confiants, l'heure où par un

effort réciproque de compréhension et de fraternité, le problème scolaire sera enfin résolu dans la loyauté, dans la justice, dans la lumière, et où tous ceux qui escomptent peut-être, là-bas, nos divisions et nos discordes, s'apercevront que sur ce terrain comme sur tous les autres, il n'y a ici qu'un peuple, fraternellement uni sous les plis frissonnants du drapeau tricolore... »



LA VIE AU CALVAIRE

La distribution des prix.

C'est le 8 juillet dans l'après-midi que M. le chanoine Le Hir fit son entrée dans la salle décorée tandis qu'au piano Mlle Trinquet exécutait avec son talent si remarquable la *Danse des Lutins*, de Listz.

Inutile de décrire l'émotion de la jeune assistance, il vaut mieux vous présenter tout simplement le programme :

OUVERTURE : *Danse des Lutins*, de Listz.

Gymnastique des Petites.

Prix bonne conduite - Instruction religieuse - Examens
Danse des Pierrots

Prix Sixième et Cinquième classes.

Les Rameurs. — Berceuse de Chopin

Prix Quatrième et Troisième classes.

Duo de Violon, Magas.

Le premier miracle de saint Ignace de Loyola,
du R. P. Delaporte.

Prix Deuxième classe et Cours.

Un Sospito, de Listz.

La Source — Ballet

Prix Travail manuel, Gymnastique, Musique, Dessin.

Chœur final — Le Carnaval de Venise

M. l'Aumônier félicite toutes les élèves; car toutes ont apporté leur concours à cette petite fête de famille, recommande la piété pendant les vacances, la bonne tenue partout, spécialement sur les plages, la docilité, l'amabilité, la serviabilité au foyer. Elles doivent faire honneur à leurs maîtresses en prouvant par leur conduite quel sérieux et quel esprit surnaturel on s'efforce de leur inculquer au Calvaire. Il annonce la rentrée pour le vendredi 30 septembre et quitte la salle après avoir donné à toute l'assistance une paternelle bénédiction.

Une touchante surprise.

Lundi 12 septembre. — A 8 heures, une seconde messe sonne au Calvaire... Toutes les Religieuses libres se rendent à la chapelle, très heureuses d'assister à une des premières messes du R. P. Jean Lucas, de la Compagnie de Jésus, qui vient de recevoir à Lyon l'ordination sacerdotale. Fils de M. et Mme Lucas (Marie Bergot), le Révérend Père a eu la délicate attention de venir célébrer le Saint Sacrifice dans notre pieuse chapelle tant en souvenir de ses vénérées tantes: les Mères Sainte-Agnès, Sainte-Flavie, Saint-Augustin, que pour donner à notre monastère un nouveau témoignage de l'attachement que nous garde sa chère maman. Le jeune prêtre nous a bien promis son fidèle souvenir au saint autel et, de notre côté, nos prières s'efforceront d'attirer sur son ministère les meilleures et les plus abondantes bénédictions du Bon Dieu. Comme cette union des cœurs est encourageante, bonne et consolante. En dépit des distances, on peut efficacement s'aider et se soutenir au service du Seigneur.

Deux professions perpétuelles : Sœurs Sainte-Geneviève et Saint-Michel.

Notre fête du 15 septembre fut si belle, si touchante, si intime, qu'on en gardera longtemps le souvenir. On pourrait l'appeler une « fête toute liturgique, toute bénédictine » puisque les Religieux de Kerbénéat vinrent au nombre de quinze célébrer les Offices avec nous. Quelques jours auparavant, le Père Prieur avertissait notre R^{de} Mère Marie de Saint-Paul qu'il amènerait douze Pères et trois Frères, ajoutant qu'il était confus de les voir venir aussi nombreux. Mais Notre Mère s'est montrée très contente de sa décision et la Communauté également.

Le grand jour, dès 9 h. 1/4, la cloche convoquait tout le monde à la Chapelle pour l'Office de Tierce qui commença vers 9 h. 1/2. Les familles des jeunes Professes ont été installées avant aux places qu'elles occuperont pendant la cérémonie. Nous remarquons une trentaine de bretons, et bretonnes. Huit petits garçons et trois petites filles habillées en bigoudennes sont là avec leurs parents. Il y en a de tous les âges: de deux, trois, quatre, cinq, sept, huit, dix et quatorze ans. Peut-être quelques-uns seront-ils un jour bénédictins ou bénédictines. La bigoudenne de quatorze ans aurait dit-on exprimé le désir

d'entrer au Calvaire. Quel dommage qu'elle soit si jeune!

Aux Frères convers revient l'honneur de servir à l'Autel. Les premiers, ils quittent la sacristie portant aube et chandeliers. Le Père cérémoniaire les suit, après lui, le sous-diacre, le diacre, le célébrant. Les autres Religieux se tiendront hors du sanctuaire, sur deux rangs, tout près de la Sainte Table. L'Officiant entonne le *Deus* de Tierce auquel le chœur répond. Pères et Mères alternent l'hymne et les psaumes. Nous sommes ravies par la beauté des chants. C'est pieux, c'est doux, suppliant, harmonieux, exécuté avec une sûreté et un ensemble parfaits. Kerbénéat fera bientôt concurrence à Solesmes paraît-il. Déjà on l'appelle le « petit Solesmes », car les moines n'y sont pas aussi nombreux.

Ils ont chanté seuls les parties propres de la Messe, sauf le verset alléluatique qu'ils laissèrent à nos religieuses chantres. Tout le reste fut alterné par les deux chœurs.

La Messe finie, les Officiants rentrent à la sacristie pour s'y déshabiller. Ce qui n'est pas long. On les voit bientôt arriver devant la grille avec leur coule. Par dessus la sienne, le Père Prieur a mis une étole, car il préside la cérémonie. Il fait plus, il monte en chaire et adresse la parole aux jeunes Professes en ces termes: « Pax Domini sit semper vobiscum. » Ce souhait de la paix se réalisera pour elles et en elles à condition qu'elles s'attachent à la croix. C'est par la croix que Notre Seigneur a rétabli la paix dans le monde. Le péché avait mis le désordre. Jésus par ses souffrances rétablit l'ordre et avec l'ordre, la paix. Il est le Prince de la Paix. Cette paix se trouve dans l'humilité, l'obéissance, la charité, en un mot dans l'imitation de Notre Seigneur et de Marie au pied de la croix. Comme Jésus-Christ sur l'Autel, comme la Sainte Vierge sur le Calvaire, la religieuse Bénédictine s'offre à Dieu le jour de sa Profession en hostie de louange, d'adoration, de réparation. Consacrée pour toujours, sa vie ne doit être désormais qu'une immolation totale et perpétuelle. Persévérer jusqu'au bout dans la fidélité à ses promesses, dans l'attachement au Crucifix, telles sont les conditions pour garder la paix du Seigneur.

C'est la paix de la profession en union avec la Vierge de l'autel et du Calvaire. La professe immole à Dieu ce qu'elle a, ce qu'elle est. Elle renonce au monde, à ses joies les plus douces. Elle embrasse la clôture afin de

ne vivre que pour Jésus, non pas afin de jouir de Lui en égoïste, mais afin de se livrer à Lui en se livrant à la sainte *Obéissance*, à la sainte *Charité*. Vous réalisez là le « Jam non ego. Vivit in me Christus. » La divine Victime hostie vous dit: « Pax vobis sit semper vobiscum. »

Il suffit que vous restiez avec Marie au pied de la Croix; car être vraies Calvairiennes c'est mener une vie religieuse, demeurer en état d'holocauste.

Le moyen, l'instrument de paix, est votre crucifix; attachez-vous à Lui « quem amavi, in quem credidi ». Remettez-vous souvent à ses pieds « Sancta Mater crucifixi fige plagas ». A la Messe et à la Communion quotidienne, vous vous retrempez dans l'esprit du Calvaire, vous y ferez et referez provision de paix. Alors votre vie religieuse sera une progression « In viam pacis ». Paix, bien suprême de cette vie simple, prélude de la « Pax æterna » qui attend ceux qui étant restés avec Jésus et Marie sur le Calvaire seront éternellement heureux en compagnie du Prince et de la Reine de la Paix. »

Nos petites Sœurs prononcèrent leurs vœux lentement et distinctement. Elles semblaient émues mais aussi très heureuses.

L'Office de Sexte a terminé la cérémonie du matin. Après midi nous nous réunissons encore pour les Vêpres solennelles. Vers 3 heures, les célébrants du matin sortent de la sacristie précédés des trois Frères avec aube et chandelier. Nos célébrants portent dalmatique et chape en drap d'or. Un moment l'on se demande quelle place pouvait bien occuper le Révérend Père Prieur, puis tout à coup, nous l'apercevons au milieu des autres moines en dehors du sanctuaire. Il chantait avec eux.

Antiennes et psaumes ont été entonnés par les Religieux; psaumes et hymne alternés avec nous, ainsi que le bref Repons. Combien nous étions heureuses d'entendre chanter à la perfection les louanges de Notre Dame du Calvaire. Le chant du *Salve Regina* et celui des motets exécutés au Salut furent également très goûtés.

La rentrée.

Vendredi 30 septembre une animation joyeuse règne autour de la grande porte... Les jours derniers ont été si pénibles avec la menace poignante de la guerre que tout le monde se sent revivre encouragé par les rassurantes espérances que la rencontre de Munich a fait briller dans un ciel d'avenir si obscur. Ce n'est pas ici le lieu de re-

later les événements de cette inoubliable quinzaine; mais, la détente est si grande pour tous et pour toutes que les échos partant du tour et de la porte conventuelle se répercutaient avec une étonnante intensité dans la maison.

Au soir, 18 inscrites manquaient à l'appel, les préparatifs de rentrée ayant été retardés par le commencement de mobilisation.

La Messe du Saint-Esprit.

Lundi 3 octobre, en face des nouveaux programmes, on sent plus encore que par le passé la nécessité de recourir au Saint-Esprit et d'attirer les bénédictions du Bon Dieu sur les efforts des Maîtresses et des Elèves.

Une conférence imprévue.

Mardi 11 octobre. — Le dîner du pensionnat terminé, les enfants ont été invitées à quitter leurs sarraux, à prendre leurs bérets et à se rendre promptement à la chapelle. Le R. P. J. Dominicain, zéléateur des confréries du Saint-Rosaire, de passage à Landerneau, encouragé par M. l'Aumônier, les exhorte à s'acquitter avec ferveur de leur rôle d'associés au Rosaire des enfants.

Pendant 20 minutes, le Révérend Père les a tenues sous le charme de sa parole si vivante, si rapide, si intéressante. La manière toute originale et toute nouvelle dont il s'est servi pour leur présenter les mystères du Rosaire les a très pieusement impressionnées et aucune n'a trouvé pénible de consacrer le temps de la récréation à cette bonne petite Conférence.

Samedi 5 novembre 1938. — La santé de M. le chanoine Le Hir n'a pas été brillante pendant le mois d'octobre et, je crois que nous avons eu la Sainte Messe célébrée plus souvent par l'un des si bons et si charitables Pères Bénédictins que par notre dévoué Aumônier qui, pourtant, outrepassa ses forces avec une admirable énergie.

Ce matin, tout particulièrement, il semblait épuisé et faisait peine à voir. Vers 10 heures, il a prévenu Notre Révérende Mère Prieure que craignant de ne pouvoir dire la Sainte Messe, demain dimanche, il serait prudent de s'assurer un célébrant et qu'il désirait qu'elle sollicite de sa part Monseigneur de lui envoyer un auxiliaire. Le bon Père Bruno de Kerbénéat est arrivé dans la soirée, notre messe du dimanche est donc assurée.

Notre Révérende Mère Prieure a recommandé le vénéré malade aux prières de la Communauté et des élèves et toutes nous supplions en même temps le Bon Dieu de choisir lui-même le prêtre qui pourra lui adoucir cette pénible épreuve et continuer son apostolat près de nous en attendant qu'il daigne, exauçant nos prières, lui rendre la santé.

Jeudi 10 novembre. — A 10 heures, la classe est interrompue et tout le monde se rend à la chapelle. Monsieur le Curé prend aussitôt la parole :

Mes chères enfants,

Monsieur l'Aumônier, pour l'état de santé duquel vous priez toutes, a demandé à Monseigneur de lui donner un auxiliaire. Continuez vos prières pour M. le chanoine Le Hir qui vous aime tant et s'est si longtemps dépensé pour vous. Le Bon Dieu veut sans doute accumuler ses mérites, le rendre de plus en plus digne de la récompense qu'il lui destine et qu'il doit peut-être attendre longtemps encore. Sur la demande de votre dévoué aumônier, Monseigneur vous envoie M. l'abbé Louarn que je suis très heureux de vous présenter. M. Louarn a déjà été professeur de Troisième au Petit Séminaire de Pont-Croix. Il a eu, m'a-t-il dit, plus de cinquante élèves dans sa classe ; il est donc habitué à l'enseignement et je suis sûr que, grandes et petites, vous goûterez ses catéchismes vivants et toujours intéressants.

Vous avez donc deux aumôniers : l'un qui, par ses souffrances, amasse des mérites pour lui et pour vous et l'autre qui, sans compter, va vous prodiguer un zèle tout apostolique. Tous les enfants ne sont pas des privilégiés comme vous et aujourd'hui je vais vous quitter pour faire le catéchisme aux élèves des écoles communales qui n'entendent parler de religion qu'en dehors de leurs classes. Je laisse M. Louarn vous dire lui-même ce qu'il attend de vous.

Mes chères enfants,

« Je suis heureux d'être parmi vous. Monsieur le Doyen a, tout à l'heure, fait l'éloge de l'éducation religieuse que vous avez reçue jusqu'ici. Le milieu où me place la Providence est fort différent de celui que je quitte et qui était surtout ouvrier et, en général, hostile à la religion. Nous avons dû faire plusieurs baptêmes d'adultes. J'ai aussi déjà enseigné à Pont-Croix comme vous l'a dit Monsieur le Curé.

Me voici désormais en plein milieu chrétien, où les anciennes traditions sont en honneur, je vois que dans le champ du Père de famille j'ai une portion de choix. Je vous demande d'abord l'aide de vos prières. Continuez de prier pour M. Le Hir et demandez aussi à Dieu de bénir mon apostolat près de vous. Sans la prière, le prêtre ne peut rien. J'essaierai de vous faire aimer le Bon Dieu davantage. Vous allez avoir quelques jours de vacances à l'occasion de l'Armistice. Profitez-en pour revenir avec une ardeur nouvelle pour le bien. »

L'assistance tout émue a écouté M. le Curé et M. Louarn et prié avec eux à l'intention de M. le chanoine Le Hir, et de notre cher pensionnat. Que le Bon Dieu, exauçant nos prières soutienne et guérisse le vénéré malade, qu'il comble M. le Curé, si dévoué pour le Calvaire, de ses meilleures bénédictions, ainsi que M. Louarn dont nous sommes bien résolues à suivre les conseils et de mettre à profit les paternelles leçons.

Fête de l'Immaculée Conception.

Comme les années précédentes, elle a été solennellement célébrée. De sa chambre de malade, M. le chanoine Le Hir continue à diriger tous les offices avec son zèle liturgique si connu et si apprécié. M. Louarn se rend régulièrement deux fois par jour, et quelquefois plus souvent, près du vénéré malade, pour s'initier à tous nos pieux usages et s'y conforme avec un zèle et une exactitude qui nous édifient profondément.

Mort de M. le chanoine Le Hir.

Ce matin, samedi 17 décembre, avant de commencer la Sainte Messe, M. l'abbé Louarn s'est approché de la balustrade de communion et a dit :

Mes chères enfants,

« Cette nuit Monsieur l'Aumônier s'est senti plus mal. A quatre heures, il m'a fait appeler. Je l'ai extrémisé, communiqué et lui ai fait gagner l'indulgence de la bonne mort. Il a fait joyeusement le sacrifice de sa vie. Il m'a dit, très nettement, regrettant de ne pouvoir l'écrire : « J'offre ma vie pour le Calvaire de Landerneau. A votre tour, prouvez-lui votre reconnaissance par vos prières, vos sacrifices et surtout en assistant pieusement à la messe que je vais célébrer pour M. l'Aumônier. »

Hélas ! le saint sacrifice achevé nous avons dit en commun le *De Profundis*. M. Le Hir avait rendu le dernier

soupir pendant qu'on priait pour lui très instamment dans le sanctuaire qui lui était si cher.

Dans l'après-midi, les élèves qui le désiraient ont été autorisées à aller prier près du vénéré défunt. Deux ou trois seulement, redoutant une trop forte émotion, n'ont pas usé de la permission.

Elles rentraient toutes bien émues après avoir prié de notre part, puisque notre clôture ne nous permettait pas de les accompagner. La veillée funèbre a été bien pieuse. Les voisins, pour qui M. le chanoine Le Hir s'est toujours montré si dévoué, multipliaient près de sa dépouille mortelle les témoignages de leur respect et de leur reconnaissance.

Troisième centenaire de la mort du R. P. Joseph du Tremblay.

C'est le 18 décembre 1638 que s'éteignait à Rueil, le R. P. Joseph de Paris, fondateur de la Congrégation des Bénédictines de N.-D. du Calvaire. Tous nos monastères ont eu à cœur de célébrer solennellement cet anniversaire, choisissant le jour où il serait possible de donner plus d'éclat à la fête.

Pour Landerneau, on avait adopté le jour anniversaire lui-même, ne pouvant prévoir le deuil qui devait nous frapper la veille. Les invitations étant faites, il n'y avait pas moyen de modifier notre plan. Deux messes matinales célébrées par un R. P. Capucin, de Lorient, et par M. Louarn, nous permirent de donner à notre aumônier défunt sa bonne part de nos prières. Le R. P. Bruno de Kerbénéat chanta la grand'messe.

A l'Evangile, le Révérend Père Capucin nous dit d'abord sa joie d'avoir à parler de Saint François qui, par le Père Joseph du Tremblay se retrouve aux origines de la Congrégation du Calvaire.

Saint François, ce fut avant tout l'amant passionné de la croix. Il en fut le héraut. Il sera une copie vivante du Crucifié, quand après l'extase de l'Alverne il en portera dans son corps les douloureux stigmates. Les disciples du Pauvre d'Assise sont légion et, parmi eux, qu'il nous est bon de fixer nos regards sur le Père Joseph du Tremblay, fondateur des Bénédictines du Calvaire dont nous fêtons aujourd'hui le tricentenaire. Quelle belle figure que la sienne! Trop peu comprise, il est vrai, de l'histoire souvent partielle à son égard. D'une puissance de travail extraordinaire, il mène de front les tâches les plus diverses. Ami et conseiller de Richelieu, il est provincial des Ca-

pucins de Toulouse, il s'attache à la conversion des protestants du Poitou, et suit de très près les débuts de la Congrégation du Calvaire pour laquelle il écrit en nombre considérable des exhortations que ses Filles conservent précieusement. Les Bénédictines du Calvaire seront missionnaires par leur vie de sacrifice, de prière, d'effacement. L'esprit de Saint François s'unira chez elles dans la plus parfaite harmonie à celui de Saint Benoît qui donnera aux ardeurs séraphiques la forme de beauté incomparable de la liturgie.

Le Révérend Père rappelle ensuite aux religieuses, en le commentant, leur principal titre de gloire: « Epouses de Jésus crucifié. » Il n'oublie pas les élèves qui, nombreuses, ont écouté avec la plus grande attention le sermon qui était surtout pour leurs Mères. Peut-être un jour aussi le Bon Dieu fera-t-il à quelques-unes d'entre elles la grande grâce de les appeler à partager la vie des Bénédictines du Calvaire.

Les funérailles de M. le chanoine Le Hir.

C'est le lundi 19 décembre, à 10 heures, que le cercueil contenant le corps de notre très regretté aumônier a été transporté de l'aumônerie à notre chapelle pour la cérémonie des obsèques; on en trouvera plus loin le récit.

La Communauté, retenue par la clôture, n'ayant pu, près de sa dépouille mortelle, témoigner au vénéré disparu son respect et son attachement, a profité des quelques heures qu'elle demeura dans notre chapelle pour s'acquitter de ce filial devoir de reconnaissance.

Le départ pour Camaret, où aura lieu l'inhumation, s'est effectué vers 2 heures.

La fête de Noël et la sortie.

Notre Fête de Noël a été bien pieuse et nos chères enfants garderont bon souvenir de toutes les cérémonies si recueillies de cette grande journée. La messe de minuit, la messe de l'Aurore, la messe du jour toutes ont été suivies avec pieuse attention. Après la bénédiction du Saint-Sacrement, M. Louarn a bien voulu venir au Pensionnat recevoir les vœux que toutes: Religieuses, adjointes, élèves forment pour lui à la veille de l'an nouveau.

Très délicatement, M. Louarn exprima ses souhaits les meilleurs et promit ses prières pour le bien et le bonheur de toutes.

M. le Chanoine Le Hir ne fut pas oublié et nous avons grande confiance qu'il est près du Bon Dieu l'avocat de

ce Calvaire de Landerneau pour lequel il a, peu d'instants avant d'expirer, offert le sacrifice de sa vie.

Avant de se séparer on se redit encore « Sainte, Bonne et très Heureuse Année », et toute l'assistance s'agenouille sous la bénédiction de M. Louarn.

La mort de Sa Sainteté Pie XI.

La douloureuse nouvelle de la mort de Notre Saint Père le Pape est venue attrister notre fête de Sainte Scholastique. Grâce à la télégraphie sans fil, dès avant la Sainte Messe, M. l'Aumônier a pu l'annoncer à la chapelle et nous prévenir qu'il allait célébrer le Saint Sacrifice pour le Vénéré Défunt qui a rendu son âme à Dieu il y a une heure à peine. L'émotion a été très grande et c'est de tout cœur que nous avons prié pour le grand Pape dont le monde entier pleure aujourd'hui la mort.

Election et couronnement de S. S. Pie XII.

Le 1^{er} Mars s'ouvrait le Conclave. Dans le monde entier on enfouit les postes de T. S. F. Au Calvaire, Mlle X, désireuse de nous informer rapidement dans la mesure du possible veille autant que ses occupations le lui permettent. Mais hélas, elle eut peine à recruter des auditrices quand le Jeudi 2 Mars, vers 4 h. 1/2, la sfumata blanche annonçant que le scrutin était achevé, on comprit que dans quelques minutes on allait entendre annoncer à la loggia de Saint-Pierre le nom de l'élu.

Les rares personnes de la maison qui avaient pu être prévenues écoutaient, en priant... et quand on entendit la voix du Cardinal Caccia Dominioni « Annuntio vobis gaudium magnum » on n'eut pas besoin d'attendre la traduction française à ce mot *Eugenio* ; la rumeur des 40.000 auditeurs qui s'entassaient sur la Place Saint-Pierre, à Rome, attestait qu'ils avaient compris comme nous que le Cardinal Eugenio Pacelli était le successeur de Pie XI, avec qui il collaborait avec tant de dévouement. Quand l'exclamation de la foule le permit ce fut la confirmation : « Pacelli » qui a pris le nom de Pie XII. Quelques instants plus tard Sa Sainteté Pie XII donnait de cette même Loggia sa première bénédiction que, très émues, les auditrices du Calvaire eurent le bonheur de recevoir.

Pour le couronnement, date et heure étant prévues le poste avait été placé à la lingerie du Pensionnat et les auditrices : Maitresses et élèves purent profiter partiellement

ment de la splendide et si émouvante cérémonie dont elles conservent une profonde et toute pieuse impression.

Fête Patronale du Calvaire, 31 Ma s.

Etant donnée la surcharge du Prédicateur de Carême et du clergé de Landerneau en cette quinzaine préparatoire à la fête de Pâques; nous pensions célébrer dans l'intimité du Calvaire la Compassion de la Sainte Vierge.

Monsieur le Curé qui s'ingénie à nous témoigner sa paternelle sollicitude n'a pas voulu que le « Pardon du Calvaire » fut ainsi dépourvu de sa solennité et, sans compter avec la fatigue qu'il s'imposait, a tenu à présider lui-même et a bien voulu nous adresser le sermon, tout de circonstance, que vous lirez certainement en remerciant avec nous de sa bienveillance pour le Calvaire, M. le Chanoine Pol Aubert.

Un enfant ne devrait pas pouvoir regarder sa mère sans pleurer (*Curé d'Ars.*)

C'est la raison de notre compassion à la douleur de Marie.

Douleur de Marie. — Jésus tout petit. — Malgré tout, elle ne le sait que trop, Jésus n'est pas sa propriété exclusive. Deus meus es tu; elle ne saurait l'accaparer, car Il demeure la propriété des pécheurs. Il est venu les sauver, les racheter par l'effusion de son sang.

(*S. Bernard, 3^e serm. sur la Circoncision.*)

La Circoncision. — Jésus est marqué comme homme. Il revêt l'apparence de pécheur et se laisse marquer comme au fer rouge du stigmate des malfaiteurs.

Pendant qu'elle recouvre le corps meurtri de son petit Jésus, Marie médite le mystère; la circoncision prouve la vérité de l'humanité qu'Il a prise et son nom dénote sa gloire et sa majesté. Circoncis comme fils d'Abraham. Il est appelé Jésus comme Fils de Dieu. (*S. Bern.*)

Il va recevoir la visite des mages; jusqu'au 40^e jour, c'est l'allégresse mais voici :

La Purification. — L'honneur de porter Jésus au Temple, sa mère le paie de l'humiliation de figurer parmi les femmes qui ont besoin d'être purifiées, elle l'Immaculée.

« Affamée d'humilité, elle sacrifie son honneur et l'honneur de Jésus conçu dans son sein, demeuré intact et neige. (*S. Bern., serm. sur la Purif.*)

Quand même c'était la joie pendant les 8 km. de montée d'Hebron à Jérusalem en chantant les psaumes : Eruc-

tavit « La grâce est répandue sur tes lèvres et Dieu t'a béni pour toujours.

Deus judicium tuum. Donnez ô Dieu la souveraineté au roi.

L'arrivée à Jérusalem. « Surge illuminare, adorna thalamum, suscipe christum.

Et les anges contemplant la splendide montée: quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens ennixa super dilectum.

Et puis c'est la *Prophétie de Simeon*. Tout le chapitre 53 d'Isaïe, prophétique de la Passion. Et le ps. 2. Quare fremuerunt gentes astiterunt reges.

« Tout ce qu'il y a de grand sur la terre s'unit, les sages, les sages, les rois; les uns écrivent, les autres condamnent, les autres tuent. » (*Pascal*.)

Hérode lance ses gardes contre ce signe de contradiction!

« Offrez quand même, ô bienheureuse Vierge une hostie sainte et agréable à Dieu. Un jour viendra où elle sera offerte, non plus au Temple ou entre les bras de Simeon mais hors de l'enceinte et entre les bras d'une croix; où cet enfant ne sera plus racheté par un sang étranger, mais c'est lui qui rachètera les autres par son propre sang parce que Dieu le Père l'a envoyé à son peuple pour le racheter. Ce sera le sacrifice du soir, aujourd'hui c'est celui du matin: celui-ci plus agréable, celui-là sera consommation et plénitude; le premier se fait peu de jours après la naissance; le second aura lieu quand il sera parvenu à l'âge parfait; de l'un et l'autre sacrifice, le prophète a dit: « Il a été offert parce qu'Il l'a bien voulu. S'Il doit un jour être offert sur la Croix ce n'est point parce qu'Il mérite la mort, ce n'est point que la malice des juifs puisse l'emporter, c'est parce qu'Il l'a bien voulu. (*S. B. id.*)

Le silence des Evangiles sur les trente années de la vie cachée interdit de rien conjecturer quant aux douleurs de Marie pendant ce temps. Venons-en à la vie publique.

Les exclamations « Beata ubera, beatus venter », font-elles à Marie l'effet d'une bienfaisante illusion? Qu'a-t-elle su de la vérité, elle qui connaissait si bien les prophéties? Il n'est pas permis par respect pour la majesté et la vérité de Dieu de le penser: mais nous devons nous trouver là devant un mystère analogue à celui de l'Incarnation.

Jésus n'ignorait rien de ce qui devait lui arriver. Il

savait qui Il était et Il savait les textes prophétiques et personne n'était plus que Lui en mesure de les expliquer.

Est-il permis de penser que comme conséquence de ses privilèges Marie a participé à des moyens de connaissance dont nous n'avons pas sur terre les équivalents, sauf chez les prophètes? Derrière elle, elle avait le message angélique de l'Annonciation et puis la prophétie de Simeon; le glaive de douleur, et ce nom de Sauveur qu'elle avait reçu pour son Fils; elle avait toute sa culture scripturaire et son âme pure devait y projeter des lumières plus vives que celles d'aucun prophète. Comment penser alors qu'elle ait hésité à comprendre les haines et les menaces qui entouraient son Fils et si lui-même ne leur disait pas le jour de l'accomplissement, comment penser qu'elle n'ait pas su comment un jour tout cela finirait?

Mais alors, quelle vie, quelle longue succession d'angoisses, quelle passion anticipée. Jusqu'au moment que S. Bernard a si admirablement décrit dans le sermon que nous avons lu au bréviaire:

Simeon disait: « Voici qu'il est dressé comme un étendard de contradiction, et votre âme ô mère sera transpercée d'un glaive. Oui, bienheureuse mère, un glaive a transpercé votre âme, ce glaive ne pouvait blesser la chair de votre Fils qu'en passant par votre cœur. Quand ce Jésus, le Jésus de tous, mais spécialement le vôtre eut rendu l'esprit, la lance cruelle ne put atteindre son âme.

Elle lui ouvrit le côté sans provoquer aucune douleur, mais vous en eûtes l'âme toute percée. L'âme de Jésus n'était plus en ce corps et votre âme à vous ne s'en pouvait arracher, la violence de la douleur la perça donc cette âme fidèle et il nous faut bien vous proclamer plus que martyre puisque en vous le *sentiment* de la compassion a surpassé la sensation de la douleur physique.

N'était-elle pas plus cruelle qu'un glaive cette parole qui transperça votre âme et l'atteignit jusqu'en ses derniers replis: Femme, voilà votre fils! quel échange! Jean substitué à Jésus, le serviteur au Seigneur, le disciple au Maître, le fils de Zébédée au Fils de Dieu, un homme et rien qu'un homme au vrai Dieu! A cette parole comment votre âme si affectueuse ne serait-elle pas blessée, puisque son seul souvenir brise nos cœurs à nous, durs comme le roc. (*S. Bernard*, sermon du dimanche dans l'Octave de l'Assomption.)

Ainsi donc une compassion qui n'est pas un simple émoi des sens ou de l'imagination devant un spectacle

ou la pensée de certaines horreurs, mais qui est une conviction de l'esprit, quelque chose comme un médecin sentant venir sur lui des maux affreux qu'il a essayé vainement de guérir chez d'autres.

Et cette pensée relève l'estime que nous devons avoir de la Compassion de Marie.

Théologiquement rien n'est plus humain que cette douleur consciente dans toute son étendue, avec sa participation acceptée des souffrances de Jésus.

Là un mérite qui fonde « quoad se » une médiation efficace.

Notes des Elèves.

Il semble préférable de laisser les enfants vous raconter elles-mêmes les délassements divers qui ont apporté la détente si appréciée dans une vie d'écolière. Une petite fille de huit ans écrit à ses parents: « Dimanche « on a fait du Cinéma et le Dimanche avant j'ai vu un « petit nain qui est venu au Calvaire. Il nous a demandé « si la nièce du R. P. X n'était pas là. Alors on l'a fait « venir. C'est une amie à Marguerite. Il la demandait « parce que c'est son Tonton qui l'a converti. Il nous a « raconté qu'il avait eu trois femmes et qu'il avait été « obligé d'en renvoyer deux quand il s'est fait chrétien. « Il a gardé celle qu'il préférait. Elle, était une géante, « et il a dit qu'il avait des enfants géants et des enfants « nains. Il a dit qu'il peignait sa barbe avec des fourchet- « tes et mangeait avec des bâtons. Il disait que c'était « difficile de manger avec des fourchettes parce que « quand il est venu au Calvaire il a été obligée de manger « avec des fourchettes. Il nous a donné des bonbons. »

Mardi 29 Novembre 1938 et Vendredi 3 Février. — Deux soirées qui nous laisseront, à nous les grandes, de bien bons souvenirs.

Le 29 Novembre la Troupe Thuet et le 3 Février la Troupe Norville donnaient au Collège de Lesneven des séances littéraires dont nous pouvions tirer profit. Les élèves des Cours et de Seconde Classe ont vu le 29 Novembre « Le Gendre de Monsieur Poirier », d'Emile Augier, et le 3 Février « Le Barbier de Séville », de Beaumarchais. Pour ne rien perdre des classes si nécessaires, un léger changement d'horaires nous permettait de les avoir complètes et à 3 heures, bien joyeusement un grand car venait nous prendre. A 8 heures, nous rentrions au réfectoire enchantées de la bonne soirée dont nous avions bénéficié.

Le Cinéma. — Cette année encore, le R. P. Danion a bien voulu nous présenter un Film très intéressant « La Montagne nous appelle ». Cette soirée du 13 Décembre fut très impressionnante avec les scènes si dramatiques qui firent pousser plusieurs cris d'effroi dans la jeune assistance. Une femme, à travers la neige, au sommet des montagnes, disparaissait dans un véritable abîme et nous voyons ensuite un généreux compagnon risquer sa vie à la recherche de l'ami disparu. C'était une histoire vécue aussi touchante qu'édifiante.

Le R. P. Danion lui-même parut sur l'écran célébrant la Sainte Messe devant une pieuse réunion de ces jeunes entraîneurs en plein air au milieu de pics glacés dont la seule vue faisait trembler de froid.

14 MARS. — *Tricentenaire du R. P. Joseph.* — Un petit groupe des aînées du Pensionnat a obtenu la faveur bien désirée de se rendre à Brest pour assister à la Conférence que Mgr Grente donnait sur le R. P. Joseph du Tremblay. Bien des villes de France, de Belgique et de Hollande avaient, avant Brest, entendu cet éloge du Vénéré Fondateur des Bénédictines du Calvaire; et nous leurs élèves désirions vivement en jouir. Le « Courrier du Finistère » en a parlé, nous lui empruntons ces quelques lignes qui vous feront deviner notre enthousiasme.

« François Le Clerc du Tremblay, dont nous venons de passer le troisième centenaire de la mort, naquit à Paris le 4 novembre 1577. Son père était conseiller du roi. Sa mère s'appelait Marie de la Fayette. Sa double famille faisait remonter sa noblesse au delà de Saint-Louis. Il cousinait avec les Joyeuse, les Montmorency, la maison de France.

« Sa biographie abonde en traits charmants. Il fut, dit-on, autrement précoce que Bossuet, puisque, à 4 ans, il fit devant une réunion de famille un sermon sur la Passion du Sauveur.

« Après de très fortes études latines et grecques, la mort de son frère l'oblige à séjourner dans la propriété de famille à Rambouillet.

« A 17 ans il part pour Rome, où il doit se former auprès des juriconsultes célèbres. A 20 ans, il est en Angleterre. Le luxe des cours étrangères a si peu de prise sur lui qu'à son retour en France, il se met tout naturellement à l'école de Duval, professeur en Sorbonne, et de Berulle, fondateur de l'Oratoire.

« A l'appel d'une vocation impérieuse et malgré les

obstacles que sa mère dresse sur sa voie, il entre au noviciat des capucins d'Orléans.

« Lorsqu'il en sort, ses différentes missions l'amènent à connaître un modeste prélat qui mûrissait son génie dans un évêché crotté: Richelieu. Le Père Joseph a distingué l'aiglon. Il est prêt à favoriser une carrière qu'il devine éclatante et utile au royaume.

« Sur ses instances, en effet, et par le poids de ses relations, il l'impose à la reine-mère, puis au roi lui-même. Et désormais, envers et contre tous, à travers les disgrâces et les embûches, les brouilles qui ne durent jamais plus de vingt-quatre heures, ces deux hommes de tempéraments si différents seront unis pour les mêmes œuvres.

« On retrouve le P. Joseph au siège de la Rochelle, dans le Midi, où il fait campagne contre les villes protestantes, à Rome, près de la papauté, dans les Pays-Bas, en Espagne, au congrès de Ratisbonne... Il s'est acquis une réputation d'habileté; il est en effet bonhomme et jovial, retors et astucieux; il use de l'insinuation, de la bienveillance et de la dialectique aussi bien humaine que spirituelle. Il n'est pas jusqu'à son physique qui ne le serve, ce qui fait dire à Richelieu: « Aucun diplomate ne serait capable de faire la barbe de ce capucin encore qu'il y ait belle prise!

« Le Père Joseph avait sur son maître l'avantage de connaître l'Europe. Il n'était point sa doublure. Son journal de route quand il accompagne le cardinal prépare singulièrement l'esquisse d'une histoire qui rappelle les Mémoires de Richelieu!

« Mais l'Eminence rouge ne voulait ou ne pouvait se passer de l'Eminence grise.

« Pourtant le diplomate n'a pas amoindri le rôle du religieux. Quand il était à Paris, presque tout passait par ses mains; n'empêche qu'à côté du tableau célèbre de Jérôme, il y a la vraie effigie du Père Joseph, fondateur des Filles du Calvaire, prédicateur qui annonce Bossuet, provincial des Capucins. Car il sut concilier une vie débordante d'activité humaine, avec une fidélité rigoureuse aux devoirs de sa vocation. On lui attribue le retour à la foi de 50.000 calvinistes et il disait: « Je veux des quatre coins du monde des âmes à brassées. » Il donna une impulsion considérable aux missions et reprit la vieille idée d'une croisade aux lieux saints.

« Le Père Joseph fut sans doute le premier journaliste français, en tous cas, le premier diplomate qui, par des

notes à la presse, influença l'opinion. En 1611 il fonda le *Mercure Français* dont il fut de 1624 à 1638 le rédacteur presque unique.

« Il allait être nommé cardinal lorsque la mort le prit, à Rueil, le 18 Décembre 1638. Il avait 61 ans. Pour reprendre une parole de Saint-Simon sur Rancé, on peut dire, que jusqu'à la fin, il avait possédé son âme.

Nos soirées de fêtes.

Le plan adopté l'an dernier, ayant donné satisfaction a été suivi de nouveau, donnant l'occasion de présenter sur la scène toutes les classes. Voici tout simplement les programmes.

11 Décembre. — Fête remise de Sainte-Cécile. Deux grandes élèves sont au piano à l'arrivée de la Communauté: elles ont joué une brillante entrée.

3^e Classe :

Le Petit Moulin

Le Petit Poucet

Je suis curieuse, Chanson comique

La Poupée malade

5^e Classe :

Les Pompiers

Les deux Portières

L'Exilé (violon)

La Légende de Saint-Nicolas (1^{re} partie)

Noël (seconde classe)

La Légende de Saint-Nicolas (2^e partie)

Dimanche 21 Janvier. — Fête des Rois, retardée par les Vacances.

— Entrée —

L'Ange et le petit ramoneur

Lettre au petit Jésus

La Girouette (chant par la 4^e classe)

Jouons à Noël, pièce des petites:

Scène 1^{re}, *Les Hôteliers*

Entr'acte: *Les gouttes d'eau* (duo)

Scène 2^e, *Les Anges*

Scène 3^e, *Les Bergers*

Sonate de Beethoven (violon)

Le compliment des commères (2^e classe)

Tableau Final

Dimanche Gras. — « Mlle Chaperon Rouge ».

Mardi Gras. — « La Fête de Mlle Virginie ».

Mi-Carême. — « Séance de Gymnastique ».

Audition Musicale. — Nos programmes scolaires si surchargés ne permettent plus à la musique d'avoir sa part aussi large dans nos journées de pensionnaires. Nos aînées nous ont tout de même exécuté un heureux choix de morceaux classiques. On a particulièrement remarqué un quatuor de jeunes violonistes et une de nos aînées, déjà vraiment artiste, nous a charmées par un largo et allegretto, de Haendel. Pour couronner tout cela nous avons entendu toujours avec le même plaisir et la même admiration notre chère Mlle Trinquet, dans une Etude de Chopin.



Le XXI^e Siège de Jérusalem



Avant de vous communiquer les détails de la vie de nos chères Mères du Mont des Oliviers, je suis très certaine de vous intéresser vivement en profitant de la grande charité d'un ami dévoué du cher monastère Jérusolimitain qui m'autorise à vous donner connaissance des pages qu'il intitule le XXI^e Siège de Jérusalem.

Vous vous unirez à nous, j'en suis persuadée, chères lectrices, pour le prier d'agréer l'expression de notre profonde reconnaissance.



L'Europe angoissée à cause des événements tchécoslovaques, ne prêtait, sans doute, que bien peu d'attention aux troubles de Palestine. Les trois derniers mois, le Terrorisme s'était développé de plus en plus; les bandes semblaient dominer partout, sauf dans les villes où les attentats étaient pourtant quotidiens, malgré la police qui semblait impuissante à rétablir l'ordre. Depuis quelques semaines, un mot d'ordre avait couru partout, ordonnant aux Arabes de porter le « Keffieh ». Tous avaient obtempéré et l'on disait que les terroristes avaient donné cet ordre pour pouvoir circuler plus librement et s'infiltrer dans les villes.

Jérusalem avait connu les attentats isolés, les grèves répétées, l'absence des moyens de transport; mais, sauf des coups de mains contre les convois juifs, transportant les potasses de la Mer Morte à la gare de Jérusalem, il n'y avait rien de comparable aux combats fréquents dans ce que les journaux juifs appelaient avec une exagération manifeste, le « triangle de la terreur », c'est-à-dire la région délimitée par Naplouse, Turkarem, Djenin.

Le 14 Octobre, la police aidée d'espions arabes, opéra des descentes dans des débits situés à la porte de Damas et à la porte de Jaffa; elle arrêta un certain nombre de terroristes désignés par ses aides. Les constables tentèrent ensuite de pénétrer dans les souks voisins de la porte de Jaffa. Reçus à coups de feu et de grenades, ils se replièrent avec pertes (deux indicateurs arabes tués et un an-

glais blessé). Les portes furent fermées, deux d'entre elles, celle de Saint-Etienne et celle de Damas, furent barricadées de l'intérieur. Depuis la matinée de vendredi, le vieux Jérusalem était aux mains des terroristes: personne ne pouvait y pénétrer, personne non plus ne pouvait en sortir. Il devenait dangereux de circuler dans le voisinage des murs de Soliman. Ainsi s'écoulèrent la soirée du vendredi 14, le samedi, le dimanche et le lundi. Le Mont des Oliviers, situé en face du Haram ech Chérif (l'enceinte du Temple) était particulièrement mal placé et chaque véhicule, chaque piéton même s'aventurant sur la route de Jéricho s'exposait à recevoir une balle. Mardi matin, en revenant du Mont des Oliviers, à travers le cimetière juif, j'entendais le crépitement de la fusillade et, peu de temps après mon passage, un pauvre marchand de tomates de El Tour fut tué sur la route où je me trouvais quelques instants auparavant. Tous se demandaient si la carence anglaise allait continuer. On disait depuis quelque temps que le Haut Commissaire Sir Harold Mac Michael, avait donné sa démission, écœuré du rôle purement passif que Londres lui faisait jouer. Le Ministre des Colonies, Malcolm Macdonald était arrivé mystérieusement en avion pour le faire revenir sur cette décision. Un conseil de guerre avait eu lieu à Londres les premiers jours d'Octobre pour arrêter les dernières mesures militaires, car, à la suite de la visite du secrétaire des Colonies, des renforts considérables avaient été dirigés sur la Palestine et les effectifs comptaient au moins vingt mille hommes. Cependant la journée du 18 octobre fut très mauvaise et même en plein jour les balles sifflaient fréquemment dans la région que nous habitons. L'inquiétude devenait réelle.

Vers la tombée de la nuit, cinq autos-mitrailleuses vinrent se poster à Ras-el-Amoud, juste au-dessous de nous, sur la route de Jéricho. Les terroristes avaient salué leur mise en position par une fusillade nourrie; il leur fut répondu avec une générosité telle qu'ils ne ripostèrent pas longtemps. Pourtant, durant la nuit de mardi à mercredi, la fusillade crépita presque sans arrêt. Elle était devenue assez nourrie lorsque je sortis le mercredi, au petit jour, pour aller chez les Bénédictines. Je fis un détour pour éviter de me trouver sous les balles et arrivai sans encombre. Je pus rassurer mes ouailles apeurées en leur disant qu'enfin l'armée était à pied d'œuvre. Elle était non seulement à pied d'œuvre, mais au moment même où j'annonçais son action, cette action se poursuivait avec une

rapidité toute militaire. Le quartier juif voisin du Mont Sion avait été occupé dans la soirée de mardi, dès six heures, mercredi 19 octobre, les « Coldstream Guards » entraient par la porte de Sion (Bab en Nebi Daoud) dans la vieille ville, tandis que les « Northumberland Fusiliers » pénétraient dans la cité par la porte de Jaffa. Le nettoyage fut rapide et systématique. Une partie des soldats passaient de terrasse en terrasse, tandis qu'une autre troupe, agissant comme les nettoyeurs de tranchées de la grande guerre, pénétrait dans toutes les maisons, généralement désertes, brisait toute résistance, aidés par leurs camarades qui les protégeaient d'en haut. Ce ne fut pas long. Les soldats partis de la porte de Sion eurent vite fait d'arriver jusqu'à la porte de Damas et leurs compagnons jusqu'à la porte de Saint-Etienne (Bab Sitti Mariam). L'opération était terminée bien avant midi. Les rebelles s'étaient engouffrés dans l'enceinte du Haram et y étaient étroitement bloqués. Il leur était impossible d'en sortir, car de tous côtés ils étaient dominés par des postes militaires armés de mitrailleuses et la nuit les projecteurs et les fusées scrutaient inexorablement les vieux murs. Le blocus a duré quatre jours. Jusqu'à vendredi les assiégés tiraient fréquemment sur les troupes qui les cernaient, mais la partie n'était pas égale. Ils renoncèrent bientôt à gaspiller leurs cartouches et se terrèrent. Nous vîmes un de ces misérables tenter de forcer le blocus. Il longeait le mur Est du Haram, se dissimulait derrière les tombes du **cimetière musulman**! Lorsqu'il fut arrivé au haut du cimetière, il se mit à courir dans la direction de Siloé. Les mitrailleuses postées au sommet du Mont des Oliviers le fauchèrent presque immédiatement, des soldats britanniques vinrent s'assurer qu'il était bien mort et revinrent bientôt accompagnés d'un Arabe voisin qui emporta le cadavre sur son âne. De notre côté du moins, il n'y eut pas d'autre tentative. Les deux dernières nuits (21 et 22 Octobre) furent plus calmes, les réflecteurs projetaient inexorablement leurs faisceaux de lumière, image de la pluie de balles qui eût barré instantanément la route aux fuyards éventuels. Les vieux remparts étaient féériques: à tout instant des paysages nocturnes à la Gustave Doré apparaissaient un instant puis retombaient dans le noir pour réapparaître quelques moments plus tard. Les fusées éclairantes jaillissaient par intervalles illuminant « a giorno » les mosquées de l'esplanade. Tout cela sous le beau ciel d'Orient où des myriades d'étoiles étincelaient joyeusement, et rayé quelquefois par des aérolythes. On pensait malgré soi au « point de vue de Sirius » en re-

gardant Orion. Pauvres insensés qui tournent tous leurs efforts vers leur destruction, alors qu'ici même le Fils de Dieu est venu pour donner la vie au monde: « Veni ut vitam habeant et abundantius habeant!! »

Le dimanche 23 Octobre il fut permis de circuler, les postes de mitrailleuses furent enlevés et le bruit courut que les rebelles s'étaient enfuis par des souterrains. Le fait n'aurait rien d'impossible, car l'emplacement du Temple doit receler dans ses flancs bien des galeries souterraines. Joseph rapporte que pendant le siège de l'an 70 les Juifs renfermés dans le Temple passèrent par des souterrains sous les remparts de l'Est, montèrent silencieusement le Mont des Oliviers et réussirent à surprendre et presque à bousculer la X^e légion. Les Templiers comme les Chevaliers de l'époque des croisades avaient des galeries d'évacuation au cas où leurs forteresses seraient prises d'assaut et les Templiers habitaient au Temple... Quoi qu'il en soit, la circulation reprend; les rues de la vieille Jérusalem peuvent de nouveau être parcourues. Jonchées de débris et de débris de toutes sortes, elles ne sont guère attrayantes. Anes, chèvres, chiens ont péri en quantité et leurs cadavres empestent l'atmosphère. Le sort des Pères Blancs de Sainte-Anne et des Sœurs de Notre-Dame de Sion ne fut pas de tout repos. Les mitrailleuses postées sur le musée Rockefeller répondaient à la fusillade des gens du Haram et quelques balles arrivaient comme celle qui vint éveiller un Père Blanc, en sifflant à ses oreilles. Rien d'étonnant donc que ceux qui pendant huit jours furent bloqués chez eux aient passé par les angoisses des assiégés de toutes les époques... Et maintenant, la guerre est finie, comme me disait ce matin un Arabe, elle est au moins à une certaine distance pour l'instant. Mais ce n'est pas fini; l'état de siège est proclamé pour toute la Palestine et nous sommes sous la coupe de l'armée. Espérons que les braves Tommies feront merveille et que les politiciens ne perdront pas la victoire comme ils ont coutume de faire. Les Juifs remuent déjà ciel et terre pour empêcher l'abrogation de la « Déclaration Balfour » et tâchent d'amener les Etats-Unis à les appuyer. Que l'Angleterre annexe la Palestine avec un sous-roi arabe quelconque; que les Juifs qui veulent cultiver le sol soient admis de même que quelques industriels: mais qu'on en finisse avec le Sionisme conquérant l'Eret-Israël. Que le Juif demeure dans la Diaspora, ou bien les Arabes continueront de défendre leurs terres, rudement.

COURRIER de JÉRUSALEM



Bien souvent au cours de cette dernière année, vous vous êtes sans doute posé ces questions: « Que deviennent nos chères Mères du Mont des Oliviers, ainsi que leurs bonnes petites? » Peut-être aussi, avez-vous été dans l'angoisse après la lecture de récits plus ou moins authentiques de certains journaux. Que la situation palestinienne soit des plus critiques, nul ne l'ignore et il est malheureusement trop réel que le pays du Christ demeure un pays de division, de discorde et de haine, qui excite la compassion de tout cœur chrétien, à plus forte raison la pitié et la piété de toute âme religieuse. Mais au milieu de la tempête qui souffle encore, moins ouvertement toutefois, le petit troupeau que vous aimez et auquel vous avez la bienveillance de vous intéresser, chères bonnes et anciennes amies, vit, paisiblement, se confiant en la bonté et Providence de son Divin Pasteur. Confiance et abandon qui, nous devons le reconnaître, n'ont jamais été déçus. Nous avons connu la privation, la gêne, le sacrifice, mais le nécessaire ne nous a jamais manqué jusqu'ici. Tout à l'heure, je vous parlerai de la période à son état « aigu », et puisque tout ce qui se passe chez nous, a pour vous un intérêt tout spécial, je vais essayer de vous parler de nos joies et de nos petites tristesses.

Dans le plan divin, cette année devait être pleine de grâces pour la Communauté: prise d'habit, entrée d'un petit v. ile blanc à la cellerie (sortante de l'Orphelinat). visite de N. T. R. Mère.

Citons d'abord une lettre que les petites filles adressent à Landerneau,

J. M^{re} J. B.

Mont des Oliviers, 13 mars 1938.

Nos chères Révérendes Mères,

« Avec tout l'amour de nos cœurs reconnaissants, nous venons vous souhaiter la bonne fête de Pâques; nous sommes très heureuses de vous écrire car nous vous

aimons beaucoup et nous prions bien pour vous le Bon Jésus qu'il récompense tout ce que vous nous donnez et pour toutes les bonnes marraines qui sont chez vous et qui aussi sont très bonnes.

Elles nous ont dit qu'elles vont au cinéma; nous aussi, dimanche, nous avons été; c'est la deuxième fois; c'est joli, n'est-ce pas? nous aimons beaucoup à aller le voir à Sainte-Anne c'est notre Père Henri qui nous fait le catéchisme lui qui nous a invité. Nous avons vu la vie Notre Seigneur et puis des paraboles: la semence, le bon grain et l'ivraie, le grain de senevé, la brebis égarée, les talents, le bon samaritain, le bon pasteur et l'enfant prodigue, la noce de Cana, la médaille miraculeuse et l'histoire de Catherine Labouré. Il y avait encore la cigogne et le loup, le corbeau et le renard, le corbeau avait tellement de chagrin d'avoir perdu le fromage qu'ont voyait lui couler des grosses larmes nous voulions le consoler mais nous pouvions pas. nous avons vu Nazareth Bethléhem Jérusalem, Sainte-Anne et le couvent de nos Mères puis à la fin il y avait nos notes du catéchisme c'était drôle mais Germaine a été bien confusionnée. Nous les grandes avions des bonnes notes 9 1/2, 9, 8 et 7 pas dessous mais Germaine oh! la pauvre! il y avait écrit pour elle: Germaine dort au catéchisme o oh oui oh mais mères avec un h. et mathilde et Emilie se préparent à la première communion.

« Sur un autre il y avait écrit qui va être religieuse toutes nous avons répondu personne après un diacre qui était avec Père Henri a dit pour nous ce n'est pas bien il faut dire comme le Bon Dieu veut alors nous avons toutes répondu: nous serons toutes des bonnes sœurs; il y avait encore écrit: qui aime le Bon Dieu nous avons répondu toutes. En dessous il y avait priez bien pour le Père constantin parce qu'il est malade c'est notre confesseur et pour l'ordination du Père Henri, nous étions dans une salle toute noire et pour faire noir le Père il avait mis aux fenêtres du papier alors Kankab elle a demandé si les papiers c'était de la pâte d'abricot oh la gourmande peut-être elle aurait mangé pendant le cinéma, nous allons bien apprendre pour que Père Henri dise encore pour nous de venir.

Avez-vous eu de la neige comme chez nous tous les sapins et les champs ils étaient jolis. Et notre chat qui a mangé le petit de la chatte des mères après il était gros gros et pouvait pas presque marcher et le chien il n'aime pas le chat il court après il a tout cassé notre jardin méchant

loulou si nous avions pas peur qu'il morde nous nous l'aurions frappé.

« Nous baisons vos mains avec amour et respect mes révérendes mères et nous saluons toutes nos marraines et nous disons encore pour vous merci et bonne fête. »

Marie-Ange, Marie-Louise, Lisette, Marie-Thérèse, Marie Mary, Marie Alice, Jeannette, Renée, Annik, Karimée, Faridée, Mathilde, Kankab, Emili, Germaine.

Prise d'Habit de Sœur Marie de Jésus

(Fête de l'Ascension, 26 mai 1938)

La veille du grand jour, pendant que Sœur Edith se recueillait avec émotion, tout le monde s'activait sur la Sainte Montagne. Chacune avec joie préparait toute chose, toilette de la mariée, de la novice... A la cuisine, il fallait tout prévoir; au tour plateaux nombreux se garnissaient pour la réception du lendemain. La petite chapelle du dehors fut ornée des beaux chandeliers, de lys et d'œillets blancs. Notre chœur était rose et blanc. Sœur Edith avait les larmes aux yeux en voyant toutes ces fleurs et souriait tout émue.

Une grande joie lui fut réservée avant les premières Vêpres. Son désir de musicienne était de voir remplacée la pendule du chœur, ancienne petite pendule de salon, par un doux carillon qu'elle avait vu à Jérusalem. Un bon Frère Dominicain, ami et bienfaiteur de la Communauté, fut chargé de combler son désir, il fit si vite et si bien qu'à 3 heures, tout le monde se relevait de l'Exercice des Missions au son de la douce mélodie du carillon. On se regardait en souriant et quelque peu surprises. Depuis il a sonné quart d'heure, demi-heure, trois quarts, l'heure, et on ne se lasse pas de l'entendre.

Le petit et beau souvenir que Sœur Edith a voulu offrir pour sa Prise d'Habit nous obligera à souvent penser à notre heureuse Novice.

A 5 h. 1/4, on fit le réveil et à 6 heures, ce fut l'Office de Prime et Tierce suivi de la Messe conventuelle. Notre chère Sœur Edith fut vite habillée et avant la cérémonie Notre Mère put la photographier.

Jusqu'au dernier moment on avait espéré l'arrivée de Mme Bataïni, mère de Sœur Edith, qui devait venir avec une tante. Mais après plusieurs semaines de démarches, les Musulmans d'Egypte ne voulurent pas se pres-

ser de délivrer les passe-ports. Le voyage est donc remis à l'été. Les émotions auraient été peut-être trop vives et puisque le Bon Dieu n'a pas permis ces présences, notre jeune Sœur n'y voit que sa divine main.

Pour les remplacer, il arriva de Caïffa vers 7 heures, un oncle qui voulut communier à la grand'messe, puis le cher petit cousin germain était là... Il est religieux profès des Pères de Bétharram à Bethléem et sera ordonné prêtre dans un an. Lorsqu'ils étaient enfants, plus d'une fois ils se sont battus et arraché les cheveux. Et voilà que le Bon Maître les a appelés tous deux « d'Egypte » pour le suivre dans son pays à Lui.

A 8 h. 1/2 précises, la grand'messe commença.

Le Révérend Père Aumônier la célébra très ému. Les Pères Bénédictins, très nombreux, alternaient avec nous le commun de la Messe pascale et les deux chœurs étaient à l'unisson. Après l'Evangile, le Révérend Père Pascal, Supérieur des RR. PP. Assomptionnistes monta au coin de l'autel et parla très bien, rappelant à l'assistance les deux motifs qui réunissaient tant de fidèles sur la Montagne des Oliviers :

1°) Pour célébrer l'Ascension de Notre Seigneur qui s'est élevé au Ciel ici tout près de nous, et ici le Révérend Père montra combien notre montagne était sainte et quelle grâce c'était d'y vivre! Puis le deuxième motif était pour assister à la Prise d'Habit d'une jeune âme que le Bon Dieu avait appelée des déserts d'Egypte pour se consacrer à Lui sur cette montagne, dans ce doux nid... Alors, s'adressant à la chère Sœur, le Révérend Père lui dit en quelques mots très précis et pratiques que la belle vie qu'elle embrassait serait une vie de prière, de souffrance, de pauvreté. On aurait entendu une mouche voler, la nombreuse assistance n'avait pas de peine à suivre les paroles de l'orateur qui savait appuyer sur certains mots. Dès la fin du sermon, le *Credo III* fut enlevé et la Messe se poursuivit très pieuse et émouvante. Notre heureuse fiancée était belle dans sa toilette de mariée et suivait attentivement, non sans larmes d'amour, le Saint Sacrifice de la Messe dans son beau missel. Le bon Père Berthuin était bien ému en venant donner son Dieu à celle qu'Il avait appelée à Lui. Plusieurs personnes communiquèrent après l'heureuse fiancée. Le Révérend Père Gabriel, l'artiste du monastère, charma nos oreilles.

Dès la fin de la grand'messe, le Révérend Père Pascal et le Révérend Père Berthuin sortirent en dalmatiques au

devant de Monseigneur le Patriarche qui venait d'arriver. Après une petite station au pied du Tabernacle, le Stabat commença suivi de l'interrogatoire que vous connaissez si bien. Sœur Edith put maîtriser son émotion et répondit d'une voix ferme et forte montrant à tout le monde combien elle désirait l'entrée dans la Communauté. Les bénédictions accoutumées se poursuivirent et nous vîmes une grande et belle Madeleine s'avancer d'un pas grave et modeste. Un émoi général s'empara de toute l'assistance et les bancs craquèrent légèrement sous le poids de ceux qui, au dernier rang, voulaient tout voir. Ils laissèrent leurs traces et, après la cérémonie, nous dûmes faire de bons nettoyages.

Le petit cousin de Sœur Edith était près de Monseigneur, lui tenant le bougeoir et fut bien ému en voyant sa cousine revêtir la tunique blanche et la couronne d'épines de son Bien-Aimé. Le « Regnum mundi » fut chanté à la perfection, sa voix pure et liante rythmait chaque neume, et l'expression, les nuances mises dans chaque mot disaient combien la chère enfant sentait ce qu'elle chantait à son Roi. Dehors, les larmes coulaient, surtout les dames, amies de la maison. Une d'elles, charmante dame Anglaise, bienfaitrice de notre orphelinat, fut si impressionnée par cette cérémonie et versa tant de larmes qu'en sortant de la chapelle, une religieuse Oblate de l'Assomption lui demanda avec compassion : « Vous êtes sa mère, Madame ? »

Enfin, une nouvelle Novice parut, rayonnante de bonheur, son visage s'épanouit encore davantage lorsque Monseigneur, toujours si digne, lui annonça son nouveau et si beau nom : Sœur Marie de Jésus. Il faut vous dire que Monseigneur avait trahi le secret quand, arrivé à l'oraison de la bénédiction... Son Excellence lut à haute voix le nom de « Soror Maria Jesu »... La Communauté eut un mouvement de surprise et comprit. « C'est bien dommage que je n'aie pas entendu ! » disait ensuite la jeune Sœur.

Dès la fin de la cérémonie, la cloche du tour fit son office : notre demoiselle tourière avec Antoinette avaient de quoi faire. On fit honneur aux rafraîchissements, biscuits et surtout aux dragées venues de la famille de Sœur Marie de Jésus. Si les siens furent retenus au loin, les cœurs étaient tout près de l'heureuse fiancée. Six ou sept télégrammes vinrent dans la matinée lui offrir vœux, félicitations et prières. Même son petit filleul, un char-

mant petit garçon, 2 ans 1/2, qui a nom Zoher, en adressa un à sa marraine.

Nos cinq plus grandes*orphelines, admises à assister à la cérémonie, se tinrent bien et ouvrirent de grands yeux plongeant dans notre tribune. Elles virent tout, Sœur Edith qui pleurait, « la pauvre, disaient-elles ensuite, vous aussi ma Mère, vous avez pleuré, alors moi aussi j'ai pleuré, me disait Mary. » Il serait intéressant mais trop long de relever toutes leurs réflexions, on les sentait très émues.

Les petites orphelines qui ne purent, faute de place, assister à la cérémonie, firent de terribles colères... ce fut le comble après quand les grandes refusèrent de leur dire le nom de Sœur Edith.

Moyennes et petites envahirent l'escalier jusqu'à la porte de notre réfectoire comme des insurgées. Elles criaient: « On veut pas nous dire le nom de Sœur Edith et on veut savoir... » Nos Sœurs qui les virent avant nous, voulurent les faire descendre, ce fut peine perdue. « On ira chez nous quand on saura le nom de Sœur Edith. » Je n'ai pas vu la scène mais il paraît que ce n'était pas banal.

Au parloir ce fut une vraie procession. Après Monseigneur, le Révérendissime Père Abbé, puis les religieux, dames, religieuses, défilèrent devant la grille renouvelant vœux, félicitations. Puis, vers onze heures, chacun se retira, heureux d'une si belle matinée. Il n'y eut que le jeune cousin de Bethléem qui accepta l'invitation à dîner et put s'entretenir l'après-midi avec sa cousine.

On avait hâte de se revoir et Sœur Marie de Jésus attendait avec impatience l'heure de la récréation qui, pour cette fois, par exception, eut lieu après le souper.

Je ne vous ai pas parlé du menu qui fut très choisi, les desserts abondaient, la table du noviciat était toute fleurie. Enfin tout fut réussi, et pour une fête de l'Ascension, qui est pour nous le pardon du Mont des Oliviers, ce fut un vrai pardon. Bien qu'à midi nous nous étions mises en chemin (en esprit) vers le Cénacle, il fallait une petite récréation de fête en attendant le lundi de la Pentecôte. Notre jeune Sœur grillait de se récréer près de ses Mères et Sœurs. Nous sommes aujourd'hui au lundi de la Pentecôte et nous attendons avec joie l'heure de délier les langues. C'est bien long, deux retraites de dix jours pour notre nouvelle Sœur Marie de Jésus!

Avant de terminer ces quelques lignes, vous aurez

peut-être plaisir à connaître les impressions de nos petites. Notre Mère leur avait conduit Sœur Edith la veille de sa retraite pour demander à chacune des prières et des sacrifices. Ce fut un vrai délire et chacune promit de tout cœur de faire des actes. Lisette ne parlerait plus, Mary obéirait tout de suite, Marie ne ferait plus de colère, Néné ne serait plus bavarde, Renée ne ferait plus de grimaces, etc... Bref, tout ce petit monde connaissait son péché mignon et se mit en devoir de se mortifier pour Sœur Edith qu'elles aiment beaucoup. Notre Mère leur dit aussi qu'elle ne s'appellerait plus Sœur Edith, mais Sœur Saint-Sérapion. « Pauvre Sœur Edith, Notre Mère a dit qu'elle s'appellerait Sœur Champignon! » C'étaient de vraies lamentations. On pria beaucoup et les actes aussi furent nombreux. Deux aînées eurent la faveur d'aider à repasser la toilette de mariée et on ne parlait que de cela à l'orphelinat, on enviait même une si belle toilette blanche!

Pendant la pieuse cérémonie, la vocation religieuse naissait chez nos Benjamines. Durant plusieurs jours, elles ne jouaient plus qu'à la novice... et sans difficultés érigèrent une Communauté... Prieure, Maîtresse des novices, novices et postulantes! elles dénichèrent, je ne sais où quelques morceaux blancs, pour faire des voiles et des guimpes, de forme d'ailleurs assez étrange... Le dimanche suivant, nous pouvions assister à une « cérémonie de vêture », sous la présidence de Monseigneur le Patriarche, car notre Faridée avait eu cette audace et comme nous, chères lectrices, vous auriez souri en assistant, d'une fenêtre supérieure, à une exhortation peu banale:

« Mon enfant, il faut plus vous appeler Mathilde; vous êtes Sœur, maintenant, et vous obéirez toujours; et puis, ma Sœur, faudra faire des actes; et puis, ma Sœur, vous n'irez plus à la maison! », etc...

Quant à notre petite Sœur Mariam, juvéniste depuis un an, elle devenait une postulante. L'enthousiasme de ses anciennes compagnes ne manqua pas d'être de nouveau à son comble... Vivre avec les Mères... Comme les Mères. Quelle vocation digne d'envie! Le Bon Dieu semblerait favoriser leurs pieux et saints désirs... mais il faut attendre que la moisson mûrisse et que le bon grain soit attentivement examiné, car n'oublions pas que nous sommes sous le ciel d'Orient!... Permettez-moi de vous demander ici, chères amies de notre œuvre, de faire une petite prière pour ces enfants qui aiment leur orphelinat

et y sont généralement attachées. Car le milieu dans lequel elles devront vivre est si peu favorable à l'éclosion de la semence jetée en terre!

Un Décès.

Le 6 septembre, un deuil pénible a frappé la Communauté. Notre si bonne, si sainte Mère-Marguerite-Marie nous quittait. C'est un vrai trésor que nous avons perdu. Nous restons atterrées, ce fut si rapide! Le samedi soir, à 7 heures, elle était prise de vomissements; le mardi à 6 heures du soir, elle nous quittait: péritonite aiguë. Elle est morte sous l'Absolution du Prêtre qui, après lui avoir administré les Sacrements resta l'assister jusqu'au moment suprême. Elle a gardé sa connaissance jusqu'au dernier instant et la bonne chère Mère qui avait si grande frayeur de la mort s'est endormie doucement, paisiblement bercée par les prières de la Communauté auxquelles on sentait qu'elle s'unissait par le mouvement de ses lèvres. Quand Notre Révérende Mère Prieure lui présentait le Crucifix à baiser, elle le pressait. En se retirant, le Père Aumônier nous dit: « J'ai vu mourir une sainte et vraiment je n'ai jamais rien vu de plus beau. »

C'était un exemple vivant de toutes les vertus. Le samedi 3 elle était encore à son travail, se dévouant sans mesure pour la Communauté; c'est un vide immense que cause ce départ... Mère Marguerite-Marie par son activité, son dévouement et toutes ses vertus tenait une grande place parmi nous. Nous demandons à Dieu de glorifier sa servante, qui fut toujours si humble, en venant à notre secours d'urgence, en nous envoyant des sujets.

En juillet, devait avoir lieu la distribution des prix. Mais, Notre Très Révérende Mère, dont nous espérions avoir la visite au printemps, devait rester en France jusqu'en septembre. Il fut donc résolu que pour une cérémonie aussi solennelle, son arrivée serait attendue. Les préparatifs de réception allaient commencer: grandes lessives, grands ménages, etc., etc... La Communauté avait grand hâte sans doute de revoir, après plus de quatre ans, une Mère vénérée; mais notre petit populo marchait bien fièrement sur nos traces. De temps en temps surgissaient de graves interrogations: « Ma Mère, vous savez?... attendez-nous quand elle va venir? Qui? mes enfants... Notre Très Révérende Mère. Un autre jour, un coup de cloche retentit formidablement... grand émoi... « Oui, c'est ça vous avez caché pour nous: c'est Notre Très Révérende Mère! » Une audacieuse aborde un matin la maîtresse de classe à

son arrivée et, sans plus de façon, lui montre sur la carte un point de la Méditerranée: « Ma Mère, elle est rendue ici, Notre Très Révérende Mère!!! »

Enfin arriva pour toutes le jour si impatiemment attendu. Dès la première heure, tout le monde est sur pied, la toilette bien soignée, les bas bien tirés, tous les souliers bien cirés, car Notre Révérende Mère Prieure a permis aux petites d'aller sur le chemin attendre leurs Révérendes, afin de leur former à leur entrée dans la cour extérieure une escorte d'honneur. L'attente fut longue, très longue, les rangs furent brisés et l'on commença à se dissiper. Quand soudain Notre Très Révérende Mère et Révérende Mère Assistante apparaissent sur le seuil de la porte restée ouverte. Notre petit monde n'avait pas compté sur l'arrivée d'une « auto silencieuse ». Le saisissement fut complet, sous le contrôle des voyageuses, chacune reprend son sang-froid et reforme la haie d'honneur prête à déposer sur les mains de nos Révérendes Mères le baiser traditionnel et si profondément respectueux. Ces visages enfantins rayonnaient la joie et le bonheur, il semblait que toutes avaient conscience de la grâce que le Bon Dieu nous faisait en ce jour. Elles rentrèrent à l'Orphelinat bien un peu à regret; accompagner la Communauté au chœur et à la salle de Communauté ne leur eût point déplu...

Après quelques jours de repos, Notre Révérende Mère consentit à honorer de sa présence la distribution solennelle des prix. Dès que la date en fut connue de nos petites, chacune prit de bonnes résolutions espérant qu'un accès de ferveur ferait oublier le ralenti du courant de l'année scolaire. Toutes avaient la très noble ambition d'être la première. Etre « confusionnée » devant les Révérendes Mères était ce qu'il fallait éviter. Mais hélas! déception. Les conditions sont nettement et solennellement posées par Notre Révérende Mère. Tous les points de l'année seront exactement comptés: politesse, ordre, piété, classes de français et d'arabe, ouvrage manuel, repassage, jardinage, ferme, réfectoire, dortoir, promptitude à rendre service... Un prix spécial sera décerné aux deux zélées et constantes à porter... les eaux de vaisselle! En toute cette multitude de matière, celles qui auront le plus de points seront 1^{re} et 2^e et elles seules auront un prix!! L'émotion est à son comble, le cœur bat bien fort en plus d'une petite poitrine, vous le comprenez et je pense aussi, que de salutaires sentiments de componction durent germer en quelques cœurs! mais il était trop tard, l'année sco-

laire 1938-1939 était commencée et c'est celle de 1937-1938 qui allait être récompensée. Pour donner plus d'éclat encore à la distribution des récompenses, il fut décidé que les pauvres petites monteraient recevoir leurs prix à la Salle de Communauté où Religieuses et enfants devaient être réunies sous la haute Présidence de trois Révérendes Mères!

L'instant était solennel. A l'orphelinat, c'était une agitation fébrile... Deux à deux, à la suite d'une de nos Mères, les enfants revêtues de leur plus bel uniforme entrèrent émues et silencieuses, tandis que nous examinions avec plaisir l'expression de leurs physionomies. Une immense table garnie de boîtes à ouvrages, de livres, de cadres, de plumiers, de laine, d'aiguilles à tricoter, de poupées, séparait les enfants de la Communauté. Dès le seuil de la porte, tous les petits yeux avaient déjà jeté un regard de convoitise (très excusable) vers ces récompenses, toutes à leur avis, plus belles les unes que les autres... et vous concevez sans peine tous les souhaits intérieurs, tous les « si c'était moi? », « si c'était pour moi? »

Notre Révérende Mère ouvrit la séance, un immense palmarès en main, son ton est solennel, aussi sérieux que... la circonstance le demande, adresse à l'auditoire une très courte exhortation; puis une des maîtresses: « hautement, lentement, gravement, continue la lecture des points, des prix, des bien heureuses premières. Il y eut donc des heureuses et des très heureuses. C'était légitime, quelques-unes ayant travaillé avec constance et application. Il y eut aussi, pour nos petites Musulmanes externes, un prix d'encouragement: très modeste poupée, mais qui provoqua une joie délirante! Les paresseuses versèrent bien quelques larmes et prirent de bonnes résolutions. Chacune reçut, en plus, de la main de leurs Révérences, images et bonbons, médaille. Notre petite dernière, cinq ans, a déjà des instincts tout maternels... ayant eu, pour sa part, une image du Petit Jésus, ne trouva rien de mieux, avant d'aller prendre son repos, que de lui donner son bonbon à sucer; puis, ne le jugeant pas assez propre — il y avait trace de sucre — elle résolut de lui faire prendre un bain! Elle le mit ensuite à sécher et la précieuse image était jugée digne de prendre place sous l'oreiller! Révérende Mère Assistante eut un extrême plaisir de les aller visiter et gâter pendant son trop court séjour parmi nous, elle eut même la charité de se faire bien souvent maîtresse de classe, afin de laisser celle-ci jouir mieux à son gré de la Visite!

Toutes à leur petit règlement, les calamités publiques ne

semblent guère préoccuper nos petites. Elles sont bien un peu privées de promenade car, par prudence, nous ne les laissons plus sortir, depuis que les terroristes sont en grand nombre à Jérusalem; mais notre vaste enclos leur suffit amplement. D'ailleurs elles ne sont pas privées de distractions. Aux récréations, elles nous préparent des « séances », tandis que dans la Ville Sainte la situation devient de plus en plus tragique et que l'Armée Anglaise, un peu renforcée, doit faire le siège de Jérusalem. Et vos enfants, demanderez-vous, n'ont-elles pas été effrayées, en entendant ces bruits de mitrailleuses, d'avions, de coup de fusils, etc... Après les lignes qui précèdent, ne vous attendez pas que je vous les présente blotties dans un coin, craintives ou affolées. Les Orientales, à quelques rares exceptions près, à l'âge où nous les avons 6-15 ans sont l'insouciance personnifiée. Naturellement nous les rappelons de temps en temps au devoir de la prière et excitons leur cœur à la pitié, les engageant même à faire des sacrifices pour la paix. Mais la prière terminée, une exclamation dans le genre de celle-ci: « les pauvres! » il faut retourner au jeu, ou à la classe, ou au travail, suivant l'heure. Et ne croyez pas que ce soit sans distractions. Quelques exemples vous convaincront aisément et vous feront peut-être sourire? car nous avons été enfants et certainement il sera plus sincère d'avouer que nous aurions été plutôt de taille à les surpasser qu'à les imiter... et nous ne serons point scandalisées!

C'est l'heure de la classe, la prière est bien faite. Du dehors, nous arrivent presque sans interruption, les crac-crac-crac des mitrailleuses. C'est tentant de faire un tour, pour voir ce qui se passe?... une enfant succombe, elle s'approche de la maîtresse et, très sérieusement lui demande: « Ma Mère, s'il vous plaît me permettre de sortir. » Confiante en une réelle nécessité, la permission est accordée. Quelques minutes se passent, ce sont des avions qui, très bas, survolent rapidement le sommet de la montagne... Un n° 2 approche: « Ma Mère, j'ai besoin de sortir », feignant par son attitude frétilante, d'être bien pressée. La maîtresse commence d'être un peu surprise, car c'est une « rareté » de sortir pour semblables nécessités pendant la classe. Elle accorde, mais en se promettant bien d'observer le retour, elle soupçonne, non sans raison, un petit accès de curiosité communicative. Au retour, figure rayonnante et dans son enthousiasme, la petite ne peut s'empêcher de faire partager sa joie à la troupe enfantine... et même à sa maîtresse: « Oh! ma Mère, j'ai vu une boule de

L'« aroplane », il a jeté aux soldats et des billets encore. Est-ce des secrets ma Mère? comme c'est joli! — « Bien, taisez-vous et travaillons, ce n'est pas poli d'interrompre ainsi la classe!... » La pauvre enfant paraît un peu surprise et reprend plume et cahier. Mais les « crac-craccrac » continuent, les avions passent et repassent: c'est irrésistible. — Un n° 3, arrive timidement (sans doute que son « intérieur » n'est pas très à l'aise). « S. V. P. ma Mère, me permettre de sortir? » — « Vous attendrez un peu. » — « Je suis malade. » — « Bien, sortez », et la maîtresse... la suit! Que voit-elle? Oh! tout simplement sa petite élève si pressée, se diriger vers un tout autre endroit et bien observer les quatre points cardinaux. C'était suffisant et un bref rappel s'en suivit, vous comprenez... mais la sermonne porta coup et remit tout le petit monde à la raison pour quelques instants. A la classe succède l'étude du catéchisme qui menace de devenir une vraie procession! Cependant, nous essayons de leur faire comprendre qu'il est dangereux de sortir et que tout doit être fermé. — Nous sommes maintenant au Réfectoire, une a renversé sa tasse — *pas exprès s'empresse-t-on d'affirmer devant le regard sévère de l'impitoyable maîtresse* — mais le torchon est dehors, conséquence: il faut bien sortir... et notre Jeannette ne baisse pas timidement ou modestement les yeux pour aller le chercher. L'occasion de bien regarder est vraiment trop favorable! Un soldat fut aperçu faisant des signaux avec un drapeau: 1, 2, 3. 1, 2, 3, 4, etc... Quelle bonne nouvelle à communiquer!... La maîtresse vient de sortir, alors c'est une précipitation presque générale vers la porte. Mais cette fois, la correction est sévère, les menaces de punition sont graves, peu à peu on rentre dans l'ordre, seule la curiosité reste en éveil; tout sentiment de crainte ou de frayeur est loin d'atteindre nos légers papillons. Tant que les soldats sont postés dans le cimetière voisin et sur la montagne, il est difficile de maintenir en repos des esprits aussi facilement dissipés. En quelques jours, la montagne a repris son calme accoutumé. Nous pouvons donc respirer à l'aise, et nous permettre de juger du progrès de nos petites artistes, en chant, gymnastique, déclamation. Elles ont hâte de montrer à Notre Très Révérende Mère le fruit de la patience de leurs pauvres maîtresses pour assouplir leurs mouvements et les obliger à cadencer en mesure! Mais ces chères enfants ne doutent de rien et sont très empressées d'adresser à nos Révérendes Mères une aimable invitation. Le succès fut complet, vous en jugerez par les lignes qui

vont suivre; mais il faut convenir que la préparation fut laborieuse. A part quelques-unes naturellement souples, il est plutôt difficile d'obtenir un ensemble parfait, une cadence bien rythmée au temps musical, car pour une circonstance aussi solennelle, et exceptionnelle, le petit harmonium portatif de la Communauté est transporté à l'orphelinat. Le moment est arrivé. Tandis que nos Mères se demandent ce qu'il va sortir, nos petites, qui ont une bonne dose d'amour propre, ont fait une fervente prière à leur saint ou sainte de prédilection. Toute la Communauté est réunie, notre Très Révérende Mère préside: Des mouvements d'ensemble avec accompagnement de musique entremêlés de quelques chants de marche sont merveilleusement exécutés avec un joyeux entrain. « Le chant des Heures », d'exécution fort gracieuse, sans doute, mais difficile, est parfaitement rendu par les grandes et les moyennes; c'est ravissant et nos Mères applaudissent bien justement. Enhardies... je n'ose dire grisées, par leurs premiers succès, leur attention est de plus en plus soutenue, afin de mieux rendre encore la fin du programme « clou » de la séance. C'est un chant organisé ou composé par notre petite sœur novice, qui a un talent tout particulier pour mettre son monde... au temps et à la mesure. Notre petite Anne-Marie (5 ans, je crois), reçue quelques jours auparavant, a une oreille et une mémoire qui promet (pour le chant!) la future petite artiste se présente à nous le visage tout noirci, vêtue de pantalon, veste, chapeau breveté, d'un style tout à fait pittoresque, tambourin à la main, dont elle fera gracieux usage. Bravement, elle exécute en dansant et gesticulant, le chant du petit « Negro », ses compagnes l'aident au refrain. Toute la salle ne peut retenir ses larmes, tant le rire est excité. Que ne puis-je confier à ma plume le ton, les paroles, les gestes et la physionomie de notre petit « Negro » que rien ne déconcerte, enhardi par les applaudissements répétés, il ne se fait point prier pour recommencer, avec autant de simplicité charmante que la première fois, son joyeux refrain:

Je suis un petit Negro

De l'Amérique

On m'appelle le p'tit Coco

De Mozambique

On m'appelle le p'tit Coco

Ah! comme il est joli Coco!

Ah! comme il est joli fifi!

Comme il est joli

Comme il est gentil!

Et la séance se termina par force félicitations et encouragements accompagnés de bonbons, bananes, tartines de confiture.

Avant le départ de nos chères Révérendes Mères, une nouvelle invitation fut adressée à Sa Révérence. Le programme était varié: chants, monologues, dialogues, poésies. Au printemps avait été préparé: *Les Jardinières de Trianon* et, comme nous ne devions plus compter sur l'arrivée de Notre Très Révérende Mère, la pièce avait été exécutée pour la fête de Notre Révérende Mère Prieure et en vitesse des « petites variétés » étaient apprises de nouveau. Nos Révérendes Mères purent constater que pour des petites Arabes ce n'était pas mal: leur simplicité est charmante surtout, ce qui rend très indulgent pour le ton ou la diction. Il faut bien le dire aussi... elles ont un très grand faible pour les séances de ce genre.

Et maintenant, il faut penser au départ de Notre Très Révérende Mère. Les deux mois de séjour en Palestine ont passé trop vite; c'est l'heure des adieux à l'orphelinat. Sa Révérence annonce le départ inattendu et inconnu de l'ainée de leurs compagnes, pour la France... Qui emmènerai-je la prochaine fois, demande sa Révérence? Les petits doigts se lèvent nombreux... Quelle douce espérance pour son cœur maternel! Dans quatre ans... nous verrons et, s'il plaît à Dieu, nous vous en reparlerons.

Le tricentenaire du R. P. Joseph du Tremblay

Le 18 décembre nous avons fêté le tricentenaire de Notre vénéré Père Fondateur, le Révérend Père Joseph du Tremblay: tout s'est passé au mieux. Le Révérend Père Perret a donné un panégyrique qui n'a pas démenti ce que la belle retraite qu'il nous a prêchée pouvait promettre. Sa doctrine si profonde puisée en Saint Thomas, sa délicatesse et sa parfaite diction en eussent fait sûrement un célèbre avocat s'il n'avait abandonné le barreau pour la chaire. Monsieur le Consul Général nous a honorées de sa présence et depuis goûte fort, paraît-il, le Révérend Père Joseph du Tremblay.

Les voyageuses sont sur mer et tout en préparant le trousseau du Petit Jésus pour sa prochaine venue en ce monde, on les suit sur la carte, les accompagnant de nos plus ferventes prières. Déjà les lettres à adresser au Petit Jésus sont commencées, les aînées sont modestes dans leurs désirs, quelques-unes poussent même le désintéressement jusqu'à le laisser libre... en revanche, les plus jeu-

nes mériteront de partager les bénédictions du prophète Daniel, car ce sont des « âmes de grands et nombreux désirs... » Ecoutez plutôt la requête de notre Anne-Marie, trop petite pour écrire, « sa secrétaire » pourra se munir d'une grande feuille de papier car voici sa *modeste requête*: 20 livres, 20 papiers, 20 crayons, 3 placards, 3 chaises, 1 table, 1 berceau, 2 poupées, 1 grande et 1 petite, 5 images, 5 bonbons, 1 montre! Quelle liste n'est-ce pas et l'enfant a cinq ans! A l'exception des 20 livres, *valeurs* que Notre Bonne Révérende Mère aurait bien de la peine à trouver dans son portefeuille, l'enfant sera à peu près servie à souhait, car notre chère Révérende Mère Sous-Prieure a eu une heureuse inspiration et se chargera elle-même de découper table, chaises, etc..., dans un catalogue. Pour les bonbons et poupées, pas de fiction. En général, on se contente de moins: très gentiment, on supplie le Petit Jésus, s'il est assez riche, d'apporter ou cahier, ou crayon, ou couteau, ou poupée, chiffons... petits désirs que Notre Révérende Mère Prieure eut la consolation de pouvoir satisfaire, grâce à la générosité de quelques bonnes petites marraines. Depuis la dernière rentrée, nous avons au Mont des Oliviers, quelques petites externes Musulmanes qui, trop éloignées des écoles, sont heureuses de s'instruire près de nos orphelines. Une d'entre elles (10 ans) est très gentille. Fille du Mourtar, après la mort de sa mère, à six ans, elle fut mise à Saint-Jean chez les Dames de Sion où elle resta trois ans. L'an passé, elle allait tous les jours à l'école musulmane de Jérusalem mais la petite ne s'y plaisait pas. Elle est contente d'être chez nous. Elle porte toujours sur elle une petite statue de la Sainte Vierge et une autre du Sacré-Cœur et comme elle avait un chapelet, Antoinette lui demanda si on ne lui disait rien chez elle. « Non, répondit-elle, et le soir quand je suis seule dans mon lit, j'aime à réciter le chapelet à la Sainte Vierge. » Le premier jour elle dit encore: « A Saint-Jean on priait et on parlait du Bon Dieu pendant l'ouvrage manuel, pourquoi ici on ne fait pas cela? — Antoinette lui fit remarquer que c'était le premier jour, que la Mère avait à distribuer les ouvrages mais que ensuite on reprendrait le récit des Evangiles. « Tant mieux, reprit-elle, car j'aime entendre parler du Bon Dieu. » »

Pour la joyeuse fête toutes nos enfants sont au complet. car les petites musulmanes (externes) ont sollicité et obtenu de leurs parents, la permission de coucher à l'Orphelinat la nuit de Noël, à leur grand contentement. La plus

petite, blondinette de cinq ans, aux yeux bleus rieurs, « Asma » rayonne une joie difficile à dépeindre, elle exulte! L'heure du coucher est vite arrivée, heure pleine d'angoisse pour cette pauvre petite... chacune est devant son lit et pour elle... point de place! Elle jette vers la maîtresse un regard anxieux et suppliant, le front est un peu plissé. Qu'y a-t-il ma petite? Vous n'êtes plus contente? Pas de réponse, le regard est de plus en plus suppliant, elle tourne la tête, semble compter et recompter les lits... Ma Mère, répond une grande: Notre Mère a dit qu'elle vous dirait d'apporter un lit et vous n'avez rien descendu. — Vous voulez un lit, ma petite? Pas de doute, cette fois, car à défaut de paroles, le signe de tête, à la mode arabe est bien affirmatif. Je répare l'oubli et vite je reviens avec un lit de camp qui sert dans toutes les occasions extraordinaires et imprévues. La pauvre petite surveillait le retour et, à peine le lit fut-il aperçu par la porte entr'ouverte, que cette charmante physionomie était redevenue subitement radieuse. Les grandes seules devaient aller à la messe de minuit, alors un petit complot avait été tramé par les deux benjamines, Anne-Marie et Asma: c'est bien, quand elles seront parties, nous irons vite voir les paquets, avant qu'elles reviennent!... mais il y eut une indiscrete et la mèche fut vendue... Je me complais à vous faire partager nos joies maternelles et mon pauvre récit aura retenu trop longtemps votre attention, mais aussi je me fais un plaisir de céder la place à nos « grandes » petites trop heureuses de venir vous offrir leurs vœux, solliciter pour elles et pour nous l'aumône de vos bonnes prières et vous raconter elles-mêmes leurs joies de Noël et leur visite au Consulat de France, où, pour la première fois, elles étaient invitées à un arbre de Noël. Notre bien aimée clôture ne nous permettait pas de les accompagner; notre dévouée tourière et notre monitrice eurent ce rarissime honneur.

30 DÉCEMBRE 1938.

Nos chères marraines,

Nous venons encore cette année vous souhaiter à toutes une bonne année et une bonne santé! Que le Petit Jésus vous comble de ces grâces et qu'Il bénisse tout ceux que vous aimez. nous sommes contentes de notre fête de Noël le Petit Jésus nous a beaucoup gâté il était beaucoup riche et en nous couchant nous aurions mieux aimé rester debout pour l'attendre et le voir, mais les mères

nous font coucher de bonne heure par ce que nous les grandes quand les anges viendront en haut éveiller avec les chants et la musique nous nous levons pour la messe de minuit, c'était bien joli, les mères ont bien chanté, puis après nous sommes allées faire notre prière au Petit Jésus dans sa crèche.

Dans tous les sabots il y avait un gros Paquet mais tout fermé pour qu'on ne voit pas ce qu'il y a dedans. il faut attendre jus qu'à après la grand messe. C'était long beaucoup nous nous ennuyons d'attendre mais enfin la musique on a entendu alors toutes les enfants nous sommes allées près de la crèche puis après la prière et la cantique nous avons été toutes nous asseoir devant la table. Notre Mère donnait le paquet puis quand ça été fini tout le monde ensemble on a défait la ficelle et on a été content de tous les cadeaux du Petit Jésus. il y avait des cordes des poupées des balles 6 bonbons dans une corne des crayons, du peinture. Et vous, étiez vous contentes beaucoup comme nous? toute la journée on a joué avec nos affaires. Et puis le lendemain il y avait encore quelque chose. Mademoiselle avait fait bien jolie nos belles robes avec un beau col blanc et des plis à la robe pour aller au Consulat de France à l'arbre de Noël. C'était la 1^{re} fois on a marché longtemps 1 heure 1/2 pour aller les petites étaient lasses, mais ça ne fait rien on aura quelque chose. Nous avons arrivé en avance. alors Mlle du consul dit pour nous maman n'est pas prête vous pouvez jouer dans le jardin ou bien monter attendre dans la salle. Nous resterons au jardin a répondu Mlle, il était joli, jamais on a vu pareil. il y avait des jolies fleurs des les gumes et un grand bassin avec des poissons rouges comme ils étaient mignons. après Mlle est venue dire pour nous maman est prête montez elle était jolie sa robe mais aussi elle était bien gentille comme elle est aimable, mais pour monter on savait pas le chemin sa maison aussi est belle il y a des grandes portes avec des glaces et des beaux tapis sur les escaliers on marchait doux peut être comme les anges. enfin on entre dans une salle grande grande nous étions seules des enfants alors Mme la consul 2 autres dames puis la demoiselle elles ont fait asseoir les grandes sur les chaises et les petites sur des coussins au milieu il y avait un bel arbre de Noël avec des boules qui brillaient de toutes les couleurs et puis 2 grandes tables pleines de joujoux de poupée de tout enfin on nous a fait choisir comme on veut. Mme a donné aussi des gâteaux et des bonbons puis Mme la Consul prenait

chaque enfant toute seule et la conduisait devant la table et lui disait qué est ce que tu veux? choisis. Quand on a eu fini elle adit comme elles sont gentils si on avait lapareil on les aurait photographié elles aimaient nous. et puis nous étions les plus mieux de toutes les enfants qui venaient après nous. O na dit toutes mercis à Mme la Consul on a baisé sa main. Et puis M. le Consul il est arrivé et il a demandé si elles sont venues a pied c'est trop loin puis il est des cendu avec nous il a été très gentil il nous a fait monter dans 3 autos qui avaient le drapeau français pour revenir à l'orphelinat. Nous avons été très contentes.

Au revoir, chères marraines, à l'année prochaine, s'il plaît à Dieu.

Nous baisons vos mains chéries avec amour et reconnaissance et nous prions bien pour vous.

6 AVRIL 1939.

Ma bonne révérende mère,

Nous avons bien prié pour vous et toute les mere et sœur de ché vous le jour de paque et nous dison bonne fête pour vous. On ave souete la fête à Notre Mère avec bocou joli ouvra ge et on a mangé du lapin encore le jour des ramos et puis et puis le lendemain ils son venu les soldats ché nous et on disait nous les enfants il allait mettre notre mère en prison et on a pluré et prié on entendait les soldats parler fort et frapper à la porte et nous on avé peur.

On a été promené à Gethsémani à Sainte Anne et à Saint Etienne et après nous avons perdu notre chemin parce que on fait beaucou de route et des maison. Anne Marie elle est petite et elle croyait on été perdu et elle a été alors fatigué. Marie Alice qui est grande disait cété comme l'histoire de Sophie et Marguerite dans les petite fille modèle. enfin on a vu notre maison et on est allé prié à Gethsemani et à Sainte Madeleine chez les russes.

Anne Marie elle a été contente parce qu'elle a été confessée maintenant. En revenant la première fois, elle disait: « J'aime allé à confesse » elle avait trompé elle avait été à la petite fenêtre du parloir au lieu de trouvé le père.

Le jour des ramo il y a pas eu la procession on a été à Bethphagé après les vêpres et le salut. on a vacances cinq jour on est contente.

Ma Révérende Mère et toutes les sœurs je baise pour

moi et mes petites compagnes vos mains chéri avec amour et respect.

ANNA.

Pour terminer empruntons, à la lettre d'une Mère, des précisions sur l'incident qui a ému la Communauté toute entière.

JÉRUSALEM, 6 AVRIL 1939.

La récolte cette année est splendide. Sœur Sainte Geneviève nous dit que jamais elle n'en a vu de semblable. On a déjà fait trois coupes d'orge et elle repousse encore. Au grand champ pas un pouce de terrain n'a été négligé... l'avoine est déjà rentrée... et bientôt il faudra faire la moisson: froment, kerséné, lentilles, luzerne, sans compter l'orge et l'avoine.

On vient de semer le maïs. Nous avons eu beaucoup de pluie et nos citernes sont pleines.

Je voudrais vous donner d'aussi bonnes nouvelles de la Palestine. Hélas! c'est de mal en pis. La ville est fermée deux jours sur trois et depuis 2 jours on ne peut circuler que de 6 à 8 heures le matin et de 5 à 6 heures le soir et cela durera huit jours paraît-il.

La misère est grande... les ouvriers ne peuvent plus travailler; de plus, les prisons regorgent d'Arabes. On a fait deux grandes rafles au Mont des Oliviers, la première, le 22 mars, journée inoubliable pour nous!... A 5 h. 30 comme le réveil sonnait, la police qui avait cerné tout l'enclos, frappait à coups redoublés à notre porte. Sous prétexte que la loi Martiale est en vigueur, les policiers voulaient entrer. J'ai résisté... heureusement qu'ils étaient accompagnés d'officiers de la garde royale qui parlaient français. Je pus obtenir qu'on laissât sortir notre tourière qui partit à toutes jambes porter une lettre au Consul Général. Trois quarts d'heure après, le Vice-Consul arrivait avec un officier supérieur. Leur passage dissipa la nuée qui nous enveloppait... Cela dura de 5 h. 30 à 10 heures. Un moment je crus qu'on allait enfoncer notre porte. Ce jour-là on prit 26 hommes du village.

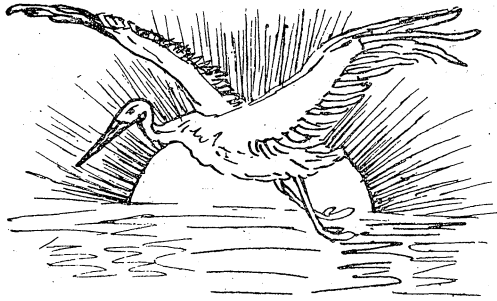
Ces jours derniers on revint; mais ce fut plus pacifique: 40 hommes du village furent pris et la nuit passée on a ramassé 4 hommes; ce matin 7 autres et, à midi, 3 encore. C'est le procédé du moment.

J'ai écrit au Gouverneur qu'il était vraiment regrettable que la Police qui devrait nous protéger dans les troubles actuels, vienne au contraire nous troubler et que nous la redoutons plus que les terroristes!!! Je ne puis

vous en dire davantage: le silence est la grande sagesse du moment.

Pas de pèlerinage bien entendu.

Il n'y a pas eu la grande Procession des Rameaux; pas d'heure Sainte publique à Gethsemani... C'est la désolation dans la Sainte Jérusalem.



Voyage en Terre Sainte



Connaissant l'intérêt que portent les lectrices de *l'Echo du Calvaire* à notre Monastère du Mont des Oliviers et à toute notre famille religieuse, nous leur livrons ces quelques pages relatant le voyage en Terre Sainte de Notre Très Révérende Mère Générale, accompagnée de Révérende Mère Assistante de Poitiers, à l'occasion de la Visite quadriennale du Couvent de Jérusalem. Les incertitudes de ces jours si sombres (Septembre 1938) et les troubles de Palestine rendaient ce voyage particulièrement angoissant et périlleux. Les lectrices pourront juger du soin de la Divine Providence pour ceux qui s'y abandonnent.

Vendredi, 23 Septembre 1938,

à bord de la « Providence ».

Nous voici à bord de la « Providence ». Partirons-nous? Quatre cents personnes de trop sur le bateau. Pas de cabine, nous dit-on! Faudra-t-il donc rester sur le pont? Nous avons pourtant bien prié Sainte Thècle ce matin, à la Messe. Que fait donc la bonne Sainte qui a si bien protégé notre Père Fondateur, en ce même jour, il y a 307 ans? Quel désordre! quelle cohue sur notre paquebot! Penser à vous, bien chères Mères et Sœurs, nous est un repos, un réconfort, une douceur; aussi nous ne nous en privons pas.

23 Septembre (soir).

Notre carte de midi vous aura mises dans l'inquiétude à notre sujet. Il nous serait bon de vous rassurer tout de suite, mais nous sommes en pleine mer et il faut atteindre Alexandrie pour diriger ces lignes vers vous.

Après une attente d'une bonne heure pendant laquelle nous n'avons cessé d'invoquer Sainte Thècle, l'Agence paraît sur le bateau. Un Monsieur fort bien et surtout fort charitable se fait près d'elle l'avocat de notre cause, et,

triomphalement, vient nous annoncer que nous aurons cabine et couchettes. Quel soulagement! « Laudate Dominum... » Quelques minutes encore et l'on nous conduit au n° 512, par un long couloir que nous baptiserons plus tard du nom de « rue d'Enfer ». A cette heure nous n'en voyons pas le désagrément, car nous sommes à la joie de trouver une cabine assez propre et desc couchettes idem. A midi, on démarre; le bateau coule si doucement sur la mer bleue qu'on ne s'aperçoit pas qu'il marche à toute vitesse. Quand nous avons voulu saluer Notre-Dame de la Garde, elle n'était déjà plus visible. Le temps passe; il est 1 heure, 2 heures, 3 heures; de dîner, il n'est point question pour nous. Eprouvant un peu de lassitude, (n'ayant rien pris depuis 8 heures du matin) nous avons eu l'idée de suivre la foule des soldats et de tendre la main comme eux pour avoir un morceau de pain et de fromage. C'était toute leur pitance, les pauvres! Ce fut toute la nôtre en ce premier jour de traversée. Munies de notre ration, nous montons sur le pont pour déguster notre pain que nous avons trouvé délicieux. Un bifteak de bon rire a complété notre menu, et nous sommes toutes deux d'une vaillance extraordinaire. Pourtant, vers 3 heures et demie la mer devenait houleuse et promettait de nous secouer d'importance! Une médaille de Saint-Benoît jetée dans l'eau calma soudainement les flots irrités et depuis, c'est le lac tranquille à la teinte du bleu de Prusse le plus intense. Le soleil se cache derrière les nuages; le ciel et l'eau se confondent au point qu'il est difficile de les délimiter, mais le sillage du navire laisse une traînée de lumière d'un effet superbe. Assises sur le pont, nous remercions le bon Dieu de nous donner temps calme et air pur dont profitent tous les passagers.

Une petite aventure à la fin de cette première journée. Il est imprudent de se séparer sur un bateau. Or, on peut être imprudent à tout âge; la preuve, c'est que nous nous sommes séparées, l'une allant à certaines informations, l'autre restant sur le pont. Affaire d'un instant, pensions-nous. L'instant passe, et nous voici trois quarts d'heure durant à la recherche l'une de l'autre, parcourant la « Providence » en tous sens, la rue d'enfer, traversant des couloirs sans nombre, montant et descendant des escaliers... escaliers larges et somptueux, escaliers tout étroits et repoussants de malpropreté! Rien ne nous arrête; nous n'avons qu'une pensée: nous retrouver au plus tôt. Enfin, au tournant d'un corridor s'opère l'heureuse rencontre! Exclamation de part et d'autre. Comme on s'embrasse au

retour d'un long voyage, nous nous embrassons et nous nous dirigeons vers notre salle à manger. Il était temps; plus personne à table. Le serveur nous regarde, et, sans retard comme sans empressement, il nous apporte deux assiettes, puis deux couteaux..., puis deux verres..., puis un plat de viande... C'est vendredi, Quatre-Temps; nous remercions. A la place, quatre pommes vraiment bonnes, mais tout de même ce n'étaient que des pommes. Nous demandons un peu de fromage. Notre pauvre homme, dans ses pauvres mains crasseuses, ou graisseuses (les deux sans doute), nous apporte deux morceaux de fromage. Lavage et grattage ne peuvent disposer notre estomac à l'accueillir. Alors, calculez, bien chères Mères et Sœurs: comptez nos « portions », voyez leur « nature », et tranquillisez-vous sur notre Quatre-Temps à bord: nous avons bien jeûné!... Conséquence merveilleuse: nous avons dormi comme deux bienheureuses après avoir rendu grâce au Seigneur de tout.

24 Septembre. — Ce matin, réconfort spirituel bien apprécié, bien goûté: deux Messes, une de communion, une d'action de grâces après lesquelles nous avons fait les sacristines, pliant, nettoyant, serrant tout ce qui avait servi au Saint Sacrifice. Nous avons promis de remplir ce pieux Office tous les matins au grand contentement des Pères de la Doctrine Chrétienne, heureux, nous ont-ils dit, de rencontrer des Bénédictines sur le bateau. Au petit déjeuner: une pomme! Décidément, les pommes ont la vertu de tenir en équilibre; d'où sans doute la parole de l'épouse au Cantique des Cantiques: « Soutenez-moi avec des pommes ». L'eau de mélisse de Mère Sous-Prieure d'Orléans nous est également très bienfaisante, mais hélas! on aperçoit déjà le fond du petit flacon au long col, et nous ne sommes qu'au second jour de notre traversée. Mais pourquoi nous préoccuper? Ne sommes-nous pas sur la « Providence »?

Nous voici à nouveau sur le pont devant la belle mer toute bleue où nous contemplons à journées pleines la grandeur, la beauté, l'immensité, la puissance, toutes les perfections de notre bon Dieu! L'air est vif, le vent souffle si fort que nous sommes obligées d'attacher nos voiles avec des épingles de sûreté. Depuis notre « perte » d'hier, nous ne nous quittons plus; nous passons presque toutes nos journées sur le pont, priant, écrivant, lisant, assises, debout, allant, venant, montant, descendant d'un étage à l'autre pour changer un peu le point de vue. Nous parlons aussi avec les uns et les autres, le plus souvent avec

des Religieuses de divers Ordres; puis avec les Prêtres au nombre de quatre, qui s'intéressent fort à notre Congrégation. Cet après-midi, nous avons eu chaude discussion avec un missionnaire protestant qui fait du prosélytisme à outrance et cherche à nous gagner à sa secte. Il est d'autant plus dangereux qu'il est extrêmement intéressant, très instruit, serré dans ses démonstrations. Il n'a tout de même pu entamer nos saintes croyances, ni diminuer notre attachement à l'Eglise Une, Catholique, Apostolique et Romaine. Prions pour ce trop zélé catéchiste qui peut entraîner beaucoup d'âmes dans l'erreur.

25 Septembre.

Nous avons entendu trois Messes sur quatre qui ont été célébrées à bord. La Messe en pleine mer offre un tableau des plus émouvants. Aujourd'hui, dimanche, le cadre n'était pas celui des jours de semaine. Il fallait compter sur une assistance plus nombreuse et faire place. C'est donc au Salon de musique, composé de deux belles pièces, pouvant contenir une centaine de personnes, que s'offrit le Saint Sacrifice. Il nous a semblé que la Messe de 9 heures avait réuni un nombre respectable de fidèles. Le plus grand recueillement régnait dans ce coin béni où l'on sentait les âmes bien unies dans une même pensée et une même prière. A la fin de la Messe, le Père a fait réciter à l'assemblée un Ave Maria et trois invocations à Notre-Dame de la Paix. Sur les flots comme sur la terre ferme, l'angoisse étreint les cœurs à la pensée d'une guerre redoutée et l'on crie vers la Sainte Vierge qui est l'espérance de tous les croyants.

Nous reportons la boîte de l'Autel portatif dans le trépied qui sert pour les Messes quotidiennes. C'est une armoire qui, ouverte, laisse voir sur le panneau du fond une peinture très fine de Notre-Seigneur montrant son Sacré-Cœur; sur le panneau droit de la porte, la Vierge tenant l'Enfant Jésus; sur le gauche Saint Joseph appuyé sur son bâton..., tous ces personnages posent les pieds au-dessus des flots... C'est bien pensé, bien exécuté, très impressionnant.

27 Septembre.

D'hier, 26, que vous dire? Vent, tempête, mer terrible! Résultat: mal de mer de première classe toutes deux! Pas une pour soigner l'autre! chacun pour soi; on s'en tire comme on peut! C'est extraordinaire comme ce mal rend égoïste... On perd tout, même la bonté. J'étais devenue insensible: « rien ne m'était plus, plus ne m'était rien, même vous mes Mères et Sœurs si chères!! Au bon Dieu,

on disait tout juste: Amen! amen! amen!.. Amen à la prière du Christ, de la Sainte Vierge, des Saints du Ciel, des justes de la terre! Amen à vos dévotes oraisons, mes bien chères Mères et Sœurs, Amen à vos pieux Offices! Amen aux Messes qui se célébraient dans nos monastères... Nous? rien, rien que l'inexorable mal! Sur quatre prêtres, un seulement put célébrer le Saint Sacrifice, et deux religieuses seulement y assistaient.

La nuit, accablée d'un peut-être à la Médaille de St-Benoît jetée à la mer. Conséquence: nuit reposante après laquelle nous nous sommes dédommagées du jeûne spirituel d'hier en assistant à trois Messes consécutives. Avec quel cœur, mes chères Mères et Sœurs, je vous ai toutes placées sur la patène et offertes à notre Dieu!.. C'est que, voyez vous, j'ai retrouvé mon cœur pour vous aimer, vous vouloir du bien, rien que du bien, le « Tout Bien » « l'Omne Bonum ».

On parle sérieusement de guerre et mon cœur s'inquiète à votre sujet. Entre les mains de Dieu, de la Vierge, je vous remets à chaque instant. J'avais désir et intention d'écrire un mot particulier à nos chères Mères Prieures. Impossible; qu'elles veuillent bien trouver dans ces lignes la preuve de ma spéciale sollicitude, de mon union aux soucis de l'heure actuelle, de ma prière incessante. Il me tardera de recevoir de vos nouvelles. Dites-moi bien tout: le triste comme le joyeux, et venez vite nous rejoindre au Mont des Oliviers. Je cède la plume à Mère Assistante qui désire ajouter quelques lignes à ce courrier.

Mère Générale.

Notre Très Révérée Mère vous a narré notre journée d'hier; j'y ajoute un mot en sa faveur et à ma confusion: Sa Révérence a eu plusieurs fois le courage de quitter sa couchette, tandis que je ne pouvais seulement remuer ni tête, ni bras. Pourtant, dans l'après-midi, prenant notre cœur à deux mains, nous sommes montés sur le pont où l'on était moins mal que partout ailleurs; on y jouissait d'un air vif et vivifiant, et, dérivatif salutaire, on s'y surprenait parfois à s'intéresser quelque peu aux vagues superbes qui s'élevaient en gros bouillons sur la mer en furie...

Les jours se succèdent et ne se ressemblent pas. Dès ce matin nous étions vaillantes et nous pensons bien arriver à Alexandrie en bonne forme. Nous y touchons. Plus que le temps d'embrasser le cher « tout le monde » en lui demandant de continuer à prier pour nous.

Mère Assistante.

30 Septembre, Jérusalem.

Mes très chères Mères et Chères Toutes,

Une carte lancée par Mère Prieure dès notre arrivée au Mont vous a rassurées sur notre compte comme sur le compte des caisses, valises, paniers, paquets multiples qui nous accompagnaient. Personnes et choses ont passé la Douane sans la moindre difficulté, grâce au si bon Père Pascal (Supérieur de Notre-Dame de France) venu nous cueillir à Jaffa.

Nous vous avons laissées à Alexandrie où nous arrivions mardi 27 à 12 heures. Vite, nous nous rendons pour essayer de découvrir nos amis d'Egypte parmi la foule bariolée, rassemblée sur le quai. Après des heures et des heures d'observation, nous apercevons les deux familles attendues: Madame Bataïni (mère de Sœur Marie de Jésus, d'ici) et sa fille; Madame Fahmy et sa sœur Mlle Henriette. Les rejoindre sur le quai fut l'affaire d'un instant, et nous avons causé une bonne heure. Ces Dames nous ont comblées d'amabilités, puis de... gâteries qui n'ont ni allégé le poids de nos valises, ni diminué le nombre de nos paquets! Mais, courage! tout cela sera utile et agréable à nos Mères de Jérusalem...

A la nuit tombante, nous sommes remontées sur la « Providence », avons traversé la Rue d'Enfer, et gagné notre cabine. Le navire était au repos, nous espérions une nuit tranquille. Hélas! nous avions compté sans la troupe tapageuse dont nous ne sommes séparées que par une cloison! nous sommes admirables d'endurance et les mauvaises nuits passent comme les bonnes. Voici le matin du mercredi 28; nous assistons à quatre Messes, faisons pieusement le petit ménage du bon Dieu, puis notre petite lessive et nous voilà de nouveau sur le pont attendant Mme Fahmy et Mlle Henriette qui avaient promis de venir encore nous saluer avant notre départ d'Alexandrie. Avec ces excellentes Dames (uniques au monde) qui attribuent aux prières de notre Congrégation tout le bien qui leur arrive, nous avons parlé de toutes nos Maisons, ce qui n'était pas pour nous déplaire, vous pensez bien. Le temps passe vite et agréablement. Il est près de onze heures, le bateau va se remettre en marche; encore la journée et une nuit, et nous serons à Jaffa. Quelques légers balancements du navire font pâlir quelques visages; le cœur a bonne envie de se mettre en déroute; on s'ingénie à le tenir en place; on y réussit tout juste, mais on y réussit. Sur le pont, un vent impétueux nous pousse de côté et d'autre, nous l'affrontons courageusement, car il est notre sau-

veur. Partagées entre la prière, les promenades sur les différents ponts, les entretiens avec les bonnes Sœurs de Sion, les heures s'écoulaient vite, c'est encore la nuit. A la Salle à manger, nous nous contentons de passer et de disparaître. Durant cette dernière nuit, crescendo de tapage autour de nous à peine si nous fermons l'œil quelques petites demi-heures; à 2 heures nous sommes debout, nous nous unissons à vos Matines, faisons un bout de toilette, bouclons une valise, nous remettons sur notre couchette, nous relevons à nouveau pour nous recoucher ensuite, et jusqu'à 5 heures nous faisons ce petit manège qui n'eut pour effet que de tuer le temps.

Vers 5 heures nous allons voir, s'il y a des Messes; au Salon-chapelle, personne autre qu'un employé qui cirait les chaussures sur la table où tout à l'heure seront déposés ornements, burettes, tout ce qu'il faut pour le Saint Sacrifice!!! Pauvre Jésus! Les Pères ne tardent pas à venir, nous entendons une Messe de communion et une d'action de grâces, puis, sur notre pont-sauveur nous attendons la vue de Jaffa... Nous y voilà. Le navire stoppe, les petites barques sillonnent la mer et s'avancent vers nous. Un brave Arabe m'aborde: « Vous, Bénédicte, ma Mère? — Oui. — Moi, venir prendre bagages à vous. Viens, ma Mère! montre-moi, Ma Mère! laisse-moi Ma Mère! » et il marchait d'une allure qui nous faisait espérer que le débarquement s'effectuerait avec rapidité; mais les formalités à remplir, les visa à obtenir, les bagages à tirer de fond de cale, la cohue à traverser, l'échelle à descendre pour atteindre le petit vapeur!!! Tout cela ne se fait pas sans temps et sans peine, la patience vient à bout de tout. Nous débarquons heureusement, saluons le Révérend Père Pascal, passons la douane, et nous voici dans une auto confortable conduite par un « Terroriste », nous dit le Père avec une pointe de malice. En réalité, c'était un Arabe chrétien. Effectivement, on est, en Palestine, sous le régime de la Terreur! Mais les Musulmans, qui immolent d'un tour de main Juifs et Anglais respectent les prêtres, les religieux et les religieuses et ne leur font aucun mal. Sur la route, nous trouvons des policiers, fusil en main, qui nous regardent et nous font signe de continuer notre chemin. C'était tout de même un peu lugubre! Bientôt nous apercevons le dôme du Saint-Sépulcre, le clocher de Saint-Sauveur, la coupole de l'Ascension, Jérusalem enfin, où l'on croit voir partout le Divin Sauveur! Et voici le Mont des Oliviers. Nous sommes au but! Quelle joie! quel doux revoir!!! La famille est au complet, même Révérende Mère

Saint Anselme, au repos forcé depuis plusieurs mois, a désiré descendre à la Salle de Communauté. Vous devinez l'accueil! le bonheur! mêlé de tristesse cependant, car nous pensons à vous toutes qui êtes encore sous l'impression de la mobilisation générale!... Nous avions su le matin que le fléau de la guerre était écarté. Saint Michel veille sur la France.

Nous sommes au repos, en soins, pas tout à fait sans besoin. Pour ma part, je ne vauds rien, ne suis bonne à rien, décidément le régime des pommes est insuffisant pour tenir en équilibre. Pourtant, aujourd'hui, 1^{er} octobre, je me sens revivre un peu, quelques jours encore et nous serons parfaitement daplomb. Que nos Mères Infirmières de France se tranquilisent; on a soin extrême de nos précieuses santés. J'ai déjà passé quelques bonnes heures avec Révérende Mère Saint-Anselme, avide de nouvelles de toutes et de chacune. Ah! qu'elle aime la Congrégation! Comme elle prie et souffre pour elle!

A travers montagnes, plaines, terre et mer, je vous embrasse toutes, mes bien chères Mères et Sœurs, à plein cœur.

Mère Générale.

8 Octobre.

Nos Révérendes Mères, notre cher « Tout le monde ».

Déjà dix jours que nous sommes au Mont. Vous êtes certainement désireuses de savoir ce que nous devenons. Un premier courrier de Notre Très Révérende Mère vous atteindra bientôt, le mien suivra de près, et vous aurez l'illusion que nous sommes auprès de vous.

Nous avons déjà pris un premier contact avec les Lieux Saints. C'est vous dire que nous avons retrouvé nos forces. Avant-hier, jeudi 6, de grand matin, « orto jam sole », nous cheminions vers Bethléem, contournant toute la ville de Jérusalem dont les nouveaux quartiers sont superbes : villas ravissantes, avenues grandioses, on pourrait presque se croire en plein Paris. Que vous dire de la circulation? Les plus belles autos courent sur toutes les routes, les autos-mitrailleuses ne manquent pas, les soldats armés non plus!... La pensée de mille dangers vient naturellement à l'esprit, nous ne voulons pas nous y arrêter, n'allons-nous pas à Bethléem où le Tout-Puissant est né? Depuis plus d'un mois, c'était le terrorisme en plein à Bethléem, les nuits, les jours, étaient troublés par les coups de fusil, les incendies, les prisonniers, les morts. Aujourd'hui, 6, est plus calme, les soldats anglais bien armés font la police près de la grotte, ils sont retranchés derrière un mur

de sacs de sable, les autos blindées chargées de mitrailleuses assurent l'ordre. Nous voyez-vous au milieu de cet appareil de guerre? Vous en frissonnez, j'en suis sûre, nous pas. Calmes et joyeuses, nous entrons dans la basilique de la Nativité, mais ne pouvons tout de suite descendre à la Grotte où des Grecs schismatiques officient à cette heure avec grande solennité. Leurs chants criards et nasillards ne charment guère nos oreilles, c'est à savoir s'ils résonnent agréablement aux oreilles du Bon Dieu! quoi qu'il en soit, assises sur les marches de pierre, nous Lui demandons d'éclairer leurs ténèbres et de les amener à la connaissance de la vérité.

Enfin, au bout d'une grande demi-heure, un bon Père Franciscain vient nous avertir que la Messe du rite latin catholique allait commencer, et nous nous sommes hâtées de prendre place dans la Grotte. Sa Révérence et moi, nous nous sommes mises tout près de l'Autel où le Saint Sacrifice allait renouveler la naissance et la mort de notre Divin Sauveur. Un Père Franciscain, revêtu de superbes ornements, avec sur la chasuble, un médaillon représentant la Nativité de Notre-Seigneur, est descendu et, tout impressionné comme nous, a récité l'Introït de la Messe de Noël. Il est aisé de s'imaginer quelle émotion s'empare des âmes en suivant cette Messe à cet endroit. Jamais la grandeur du prêtre, sa puissance, ne m'a paru si belle et si profonde! nous étions si près de lui! moins de 50 centimètres, et toutes les paroles de la Consécration ont été si bien, si pieusement prononcées, si religieusement accentuées, que nous n'en avons pas perdu une syllabe. De l'Autel, Jésus est venu à nous dans cette étable transformée, il est vrai, mais dont les mêmes parois existent encore et ont été les témoins du plus grand événement qui fut jamais sur la terre. Notre action de grâces s'est terminée dans l'Eglise Sainte-Catherine qui appartient aux Pères Franciscains. Un guide s'est présenté pour nous diriger dans les grottes souterraines, c'est le Révérend Père Gardien lui-même, un Italien. La visite de ces grottes a été longue, minutieuse, chargée de beaucoup de renseignements historiques très intéressants sur Saint Jérôme, Sainte Paulle, Sainte Eustochium, Saint Eusèbe, etc... Le Père parlait difficilement de Français, c'est ainsi qu'il nous a dit que les « peintres » étaient de grands artistes qui avaient rendu les expressions des personnages avec beaucoup de vérité et de sentiment. C'est un érudit qui travaille depuis longtemps déjà l'histoire de tous les Sanctuaires de Bethléem et des envi-

rons. Notre visite s'est terminée près de la statue de l'Enfant-Jésus qui est une merveille. Eclairée par un nombre que je n'ai pas compté d'ampoules électriques, cette statue est tout ce qu'on peut voir de plus attachant. Nous avons prié l'Enfant-Jésus pour toute la Congrégation, pour tous ses amis et particulièrement pour tous ceux et celles qui s'intéressent aux petites orphelines de nos Mères. Il était onze heures; vite nous nous sommes dirigées vers les magasins pour faire des emplettes, car on ne peut venir à Bethléem sans faire quelques emplettes. Les marchands nous assaillaient et nous avions l'embaras du choix. Nous entrons chez un marchand, puis chez son voisin, nous achetons quelques médailles, Croix, Images, etc... et nous reprenons la route de Jérusalem. La voiture roule à toute allure, plusieurs fois encore les Anglais nous arrêtent et nous laissent continuer notre route. Il est une heure lorsque nous franchissons le portail de Notre-Dame de France. Après un petit déjeuner, excursion sur la terrasse qui forme le toit de la maison au quatrième étage, d'où l'on jouit d'une vue splendide. Armées d'une belle jumelle, nous découvrons toute la campagne et jusqu'à un coin de la Mer Morte. Nous distinguons même si bien le Mont des Oliviers que nous y voyons les enfants étendre du linge... Trois heures sonnent, nous descendons pour aller à Saint-Pierre in Gallicante et à la Dormition... qui feront l'objet d'une autre causerie dès que possible. Affection toujours, respectueusement et fraternellement en éveil. *Mère Assistante.*

15 Octobre 1938.

Nos Révérendes Mères, notre cher « Tout le monde »,

Déjà j'en suis bien sûre, vous trouvez le temps long (il vous dure, comme l'on dit à Poitiers); n'allez pas mettre sur le compte de l'oubli ou de l'indifférence le retard de nos courriers; il n'y a de place ni de raison pour ces vilaines choses au Mont des Oliviers où presque toutes les Maisons sont représentées et où à toutes les récréations il est fait mémoire des chères Mères et Sœurs de France dont on garde si fidèle souvenir. Les pèlerinages entrepris la semaine qui vient de s'écouler ont pris des instants précieux et la fatigue qui a résulté de ces pérégrinations ont été les seules causes qui m'ont fait remettre à aujourd'hui la suite du récit de notre première sortie du Monastère jérosolymitain.

Il me semble en être restée à notre retour à la Ville Sainte après notre visite à Bethléem. Notre « terroriste »

qui n'a rien de commun avec ceux qui exercent le « pouvoir arabe » terrible en ce moment, nous attendait très paisiblement et même nous aidait à faire toucher à la Grotte du lieu de la naissance de Notre Seigneur les objets achetés comme souvenirs.

Le programme de l'après-midi comportait une visite à Saint-Pierre in Gallicante, au Cénacle, à la Dormition; trois merveilles différentes, mais bien intéressantes. Tout d'abord Saint-Pierre, situé à l'endroit où l'Apôtre après avoir renié son Maître, versa ses premières larmes. Les mosaïques sont d'une richesse inouïe, les murs en sont tout décorés; ici, une Vierge, là, Jésus regardant Pierre; plus loin la Cène, Jésus condamné à mort, etc... Les teintes sont d'une douceur de tons merveilleuse. Ce qui nous a le plus touchées, c'est la prison où Jésus passa le reste de la nuit. Au dehors, nous avons vénéré un escalier par lequel Notre-Seigneur enchaîné se rendit au palais de Caïphe à qui appartenait l'emplacement de cette chapelle et de tout ce qui l'entoure. Nous avons monté plusieurs marches à genoux, en les baisant, ce que font beaucoup de prêtres et de pèlerins. De là, nous nous sommes rendues au Cénacle, petite chapelle toute neuve, toute simple, où plusieurs Pères Franciscains, en surplis, gardaient le St-Sacrement exposé sur le bord du Tabernacle seulement, dans le Ciboire couvert du pavillon. C'était calme, recueilli; nous aurions voulu y rester plus longtemps en adoration; mais l'heure nous pressait, car il restait encore à visiter la Dormition. L'église supérieure de ce Couvent de Bénédictins allemands est belle; il y a aussi de jolies mosaïques, surtout dans les chapelles latérales; mais les mieux sont dans la crypte au centre de laquelle se trouve un cercle de colonnes sculptées entourant une Vierge à la figure et aux mains d'ivoire enveloppée dans un manteau d'or. Elle dort son dernier sommeil sur terre et donne une impression de calme divin. Tout autour, en dehors des colonnes, on peut circuler. Enchassées dans le mur d'enceinte circulaire, se trouvent des chapelles portant en lettres d'or, sur le mur, le nom des pays qui ont participé à l'érection de ces chapelles. En belles mosaïques, disposées en médaillons sont représentés les bustes des Saints de ces pays. En Hongrie, on lit Saint Etienne, Sainte Elisabeth, etc... Les fonds en or superbe, trop éclatant peut-être, sont d'une richesse incroyable.

Il était temps de rentrer au Mont des Oliviers. Le soir vient très vite à Jérusalem. Il n'y a pas de crépuscule,

le soleil disparu, il fait nuit. Nous sommes donc descendues et notre chauffeur habituel nous a vite conduites au logis où les portes se sont ouvertes toutes grandes pour nous recevoir.

Nous sommes restées « intra muros » jusqu'au lundi 10 octobre pour des raisons plus ou moins valables. On craignait un peu de « chamata » en ville et il était plus prudent d'attendre le calme. Le 10, cependant, nous nous hasardons à descendre de nouveau pour aller au Saint Sépulcre, le sanctuaire le plus auguste et le plus saint du monde. Nous y sommes. Quel paradis que cette entrée! Sur l'esplanade, un amas de bois, des poutres en masse, longues, grosses, puis des lattes de toutes longueurs, de toutes largeurs, un vrai chantier, avec toutes espèces de gens pour aider à les transporter d'un côté sur l'autre, à les badigeonner de coaltar, pour les garantir contre la pluie et l'humidité. Les échaffaudages sont dressés sur toute la façade de l'édifice qui, dit-on, menace ruine. On frémit de voir disparaître les richesses, les œuvres d'art anciennes et nouvelles qui ont témoigné pendant si longtemps de la vénération, de l'amour, de la générosité des Chrétiens de toute race, de toute époque, de tout pays. Nous pénétrons dans la basilique. Dès l'entrée, on baise la Pierre de l'Onction, sur laquelle Notre-Seigneur fut embaumé. Un sacristain nous prévient qu'il se dit une Messe au Stabat, nous montons donc au Calvaire, sorte de tribune haute où se voient trois autels, celui de la Crucifixion et du Stabat aux Latins, celui de la Plantation de la Croix aux Grecs schismatiques. Un Prêtre ou mieux, un Père, célébrait, il était rendu au premier Evangile. Avec quelle ferveur nous nous sommes préparées à recevoir Notre Sauveur à cette heure matinale, dans ce lieu consacré par tant de souvenirs si grands, si profonds! Vraiment, nous étions toutes pénétrées de foi et d'amour. Nous avons pensé à toute la Congrégation que nous représentions, et avec notre plus grande ferveur, nous avons demandé pour toutes et chacune à Notre-Dame du Calvaire de nous obtenir son esprit de compassion. Après une longue action de grâces, nous sommes descendues au Saint Tombeau où, à 9 heures, allait se chanter la Grand-Messe par les Pères Franciscains. Avant le Saint-Sacrifice, nous avons pu entrer au Saint-Sépulcre pour le baiser et faire toucher nos objets de piété. Nous nous sommes retirées pour laisser place à l'officiant qui arrivait, accompagné d'un cortège de Pères, les mains jointes et rangés, en bon ordre deux à deux, avec quel-

ques petits garçons qui suivaient. Ils se sont disposés en cercle devant le Saint Tombeau et le Chantre a entonné la Messe « Sapientiam » avec le Commun n° XII et le Credo N° II. (La suite au prochain numéro.)

Mère Assistante.

Les journaux doivent vous dire de terribles choses de Palestine. Assurément, il y a du bruit nuit et jour, depuis le 15; aujourd'hui 19, la ville est cernée par les troupes anglaises; personne ne peut sortir. Quelle sera la fin de cet état de choses? Secret du Bon Dieu! Priez fort, mais ne vous tourmentez pas pour nous qui restons tranquilles sur notre Mont.

Mère Générale.

Mes bien chères Mères et Sœurs,

Quand vous recevrez ces longues pages de Mère Assistante, nous serons bien proches de la Toussaint et vous ne verrez pas venir de Lettre Générale!.. Pour la rédiger, il m'eût fallu dérober quelques heures, peut-être quelques jours à la famille jérosolymitaine si privée pendant quatre longues années; je n'ai pu m'y résoudre, et connaissant votre esprit de famille ainsi que votre bonté de cœur, je pense tout simplement que vous adhérez à ma décision. Merci. Le sacrifice plus ou moins senti que comporte toujours une attente déçue vous servira de préparation à la bonne fête et formera un jour un beau petit fleuron de votre couronne d'élues. Que la contemplation de la troupe innombrable des Bienheureux vous soit plus que jamais un stimulant dans la marche vers la sainteté qui, vous le savez bien, ne consiste pas dans une sorte de « farniente » spirituel, mais dans une tendance active, un élan vers une perfection plus haute, un perpétuel accroissement de charité. Il y a toujours devant nous des étapes nouvelles à fournir; allons de l'avant, courageusement, généreusement, accomplissant la volonté de Dieu sous quelque forme qu'elle se présente. N'est-ce pas superflu de vous dire que vous êtes à demeure dans mon esprit et dans mon cœur et que ma prière vous atteint toutes et chacune plus d'une fois par jour? Je compte aussi sur le secours de vos saintes oraisons. A travers terre et mer, je vous embrasse, mes bien chères Mères et Sœurs, avec toute mon affection.

Mère Générale (20 Octobre.)

VOYAGE DE RETOUR

Caïfa, 1^{er} Décembre 1938, 2 h. de l'après-midi.

Nos chères Mères et Sœurs de toute la famille,

Je vous adresse de la Terre Sainte de Caïfa mon plus affectueux salut avant « de monter sur le bateau qui doit nous conduire vers vous. Nous sommes ici dans la Maison Hospitalière des Pères Carmes depuis hier, 30, à 6 heures du soir. A 1 h. 30, une auto vint nous prendre au Mont des Oliviers; vous comprenez quels furent nos adieux à nos chères Mères et Sœurs! Une fois de plus nous avons senti que « partir c'est mourir un peu ». La grâce aidant, la raison aussi, nous sommes tout de même parvenues à nous arracher les unes aux autres et le portail se referma sur la petite Communauté attristée.

Toute circulation sans permis spécial étant interdite en Palestine, le voyage n'était pas sans quelques périls! Quelques jours auparavant, revenant de notre dernier pèlerinage, nous avions demandé une sorte de recommandation écrite au « Moustar » (1) du Village. Il nous répondit: « Pas besoin, vous, de recommandation; ça (en montrant notre Christ — pardonnez, c'est sur les lèvres d'un Musulman), c'est votre meilleur passeport. Quand on verra Christ, on vous dira: Passez! » Effectivement, avec Lui, Jésus, nous passons partout sans la moindre difficulté. Dans notre course Jérusalem-Caïfa, notre auto a été arrêtée six fois par poste de police anglais. Au premier, nous avons dû descendre tous (nous étions six dans l'auto). On a visité la voiture pour la forme et on nous a dit aimablement sur un certain ton d'excuse: « Remontez; que voulez-vous, c'est la loi! » Aux autres postes les deux Messieurs seuls ont dû présenter leur permis. Nous n'avons eu que de respectueux saluts militaires; une fois même, l'un des soldats fit un pieux signe de croix en voyant notre Christ. C'est ainsi que nous sommes arrivées à Caïfa, au Mont Carmel, où les Pères nous ont accueillies tout à fait paternellement. Une courte station sur un balcon après notre souper nous a permis d'admirer la splendeur d'une ville et d'une mer illuminée de mille feux qui se reflétaient dans l'eau! le tout éclairé par un phare placé au haut de la Maison des Hôtes où nous nous trouvons. C'est quelque chose d'inexprimablement beau; on y resterait volontiers toute la nuit dans la contemplation. Mais l'heure s'avancait;

(1) C'est-à-dire le Maire.

il était prudent de ne se pas trop fatiguer en raison de l'embarquement du lendemain. Nous nous sommes donc retirées dans nos chambres vers 10 heures et nous avons reposé « in pace », en songeant, à chaque réveil, aux Mères que nous quittons et aux Mères que nous allons retrouver.

Mère Générale.

Aujourd'hui (1^{er} décembre), à 6 h. 30, nous avons eu la Messe dans l'église de la Communauté. Au moment de la Communion, on monte un escalier pour se rendre dans le sanctuaire tout auprès de l'autel. Une seconde Messe se célébrant ensuite, nous y sommes restées pour continuer notre action de grâces, puis nous avons admiré la chapelle ou Eglise extérieure des Pères. Elle est superbe. L'Autel est dominé par une Vierge du Carmel qui montre le Scapulaire porté par un sceptre d'or. Cette Vierge tourne sur un pivot et, pour lui baiser le pied en métal qu'elle avance un peu, il faut monter un tout petit escalier qui se trouve derrière l'autel de l'église extérieure. Un employé des Pères a fait tourner la statue et chaque assistant ou assistante a pu imprimer ses lèvres sur ce pied virginal. Nous avons fait passer toute notre âme dans notre baiser, pour que la divine Mère donne à notre chère Congrégation toutes les bénédictions maternelles dont elle est la trésorière.

Après notre déjeuner, visite du Révérend Père Lambert, cousin de Sœur Marie de Jésus de Jérusalem. Ce bon Carme, un Belge d'une intelligence, d'une logique extraordinairement serrée, nous a tenues près de deux heures sous le charme d'une parole aussi éloquente qu'entraînante. C'est tout d'abord sur le chant qu'il s'est étendu. Il est artiste jusqu'à l'extrême sensibilité, il nous a fait une dissertation vraiment intéressante et mimée d'une façon aussi originale que réelle du chant grégorien. Ensuite il nous emporta dans la haute spiritualité, puis à l'origine du Carmel et des Carmes, traitant chaque sujet avec une ampleur, une érudition, une finesse remarquables. Il était plus de midi lorsque le garçon de service est venu nous rappeler le déjeuner. Nous avons donc réparé nos forces.

N'ayant rien de mieux à faire, nous sommes allées faire une promenade d'une heure dans la propriété des Pères qui n'en finit pas. L'heure des Vêpres, 3 h. 1/4 pour les Pères arriva vite. Pourquoi ne pas satisfaire notre désir d'entendre leur psalmodie? Nous voilà donc à l'église; point n'est besoin de prêter l'oreille; les voix sont fortes,

graves; l'ensemble fait un peu défaut; le mouvement de la récitation un peu trop rapide; aussi l'Office fut-il vite terminé. Ce qui nous a fait plaisir, c'est d'entendre les Litanies de la Sainte Vierge à l'issue des Vêpres comme au Chez Nous.

Après une dernière prière dans l'église du Couvent, nous nous retirons pour préparer notre départ de la si hospitalière hôtellerie. Une surprise nous attendait: le garçon de service vient nous avertir que le *carrosse* est rendu, et il prend nos bagages, valises et paquets pour nous aider à monter dans le véhicule arabe. Le prix du transport est débattu avec chaleur par le brave garçon; on convient de 25 piastres pour nous conduire du Carmel au port. Et le fameux « *carrosse* » traîné par deux chevaux s'ébranle. Les pauvres bêtes devaient faire maigre chère, à en juger par leur triste mine, car les os semblaient devoir percer la peau sous peu. Ils marchaient cependant assez vite, et nous n'étions pas trop secoués grâce aux routes goudronnées qui, en Palestine, peuvent rivaliser avec les françaises. Enfin nous arrivons aux bureaux, il faut y séjourner assez longtemps, les passeports doivent être vérifiés. Nous y passons un bien mauvais quart d'heure. On fait des difficultés pour mettre le visa sur nos passeports. Nos caisses, valises, sont confiées à un Arabe pour être portées sur le bateau; mais que sait-on des Arabes? Allons-nous les retrouver? Le « *Patria* », nous ne savons où il est! Nous allons, revenons, cherchant le bateau... Le « *Patria* » reste invisible, et l'heure s'avance! Nous interrogeons... on ne comprend pas le français! Nous invoquons tous les Saints du Paradis... l'angoisse commence à nous étreindre quand soudain, surgit de je sais où un Arabe complaisant qui devine notre embarras et nous conduit droit à la barque à vapeur qui doit nous mener jusqu'au « *Patria* » arrêté en pleine mer!

Nous y voilà! Allons-nous tout retrouver au « *Patria* »? Nous montons enfin au navire, et après quelques recherches, nous sommes en possession de nos multiples bagages! Quel soulagement pour toutes les deux! Je remercie le Bon Maître qui a guidé toutes choses et a joint quelques souffrances à notre joie du retour.

Mère Assistante.

Nous voici donc à bord du « *Patria* ». On nous conduit à notre cabine: N° 216. Une demoiselle très aimable s'empresse de nous offrir tout service au besoin. Nous entrons et inspectons. L'inventaire est tout à l'avantage du *Patria*. Ce n'est pas le luxe, nous n'en avons que faire, mais le

confortable y est: deux couchettes seulement avec une échelle pour grimper sur la plus haute. Ce sera exercice de gymnastique chaque soir et matin pour Mère Assistante. Un lavabo fourni par un robinet nous donne à discrétion de l'eau très propre; au-dessus, sur planchettes, deux carafes pleines d'eau potable, deux verres, deux serviettes toutes blanches. Une armoire à deux battants pour déposer nos affaires petites et grandes. Bref, tout nous réconcilie avec les Messageries Maritimes. Vers 8 h. 30 nous nous rendons à la salle à manger où malgré notre intention arrêtée d'avance, nous avons fait honneur raisonnable au menu si proprement servi. Et puis, la mer est si calme que nous ne craignons pas le mal redoutable. Il était déjà tard quand nous nous sommes étendues sur nos couchettes! Nous avons le temps et nous le prenons... Demain, rien ne viendra presser notre lever, puisque — très malheureusement!! — pas de prêtre à bord!! Donc, pas de Messe; espérons qu'à Alexandrie, quelque ecclésiastique montera sur le bateau. La nuit fut comme toute première nuit sur un paquebot, où l'on est toujours plus ou moins bercé, ce qui ne plaît qu'à moitié à nos âges.

2 Décembre. — Nous nous levons à 7 h. 30 avec la pensée des Messes qui s'offrent dans chacune de nos Maisons. Nous espérons qu'on y fait mémoire de nous et nous comptons sur les grâces du bon Dieu et sur mer tranquille. C'est ainsi « pour encore » comme on dit en mon pays. Nous montons sur le pont où nous respirons bon air, ni trop chaud, ni trop froid, mais tout juste à la température qu'il faut. Le spectacle de la mer, de son étendue, de sa force, de sa puissance, nous aide à monter un peu vers les perfections divines. Nous disons nos Offices et la matinée passe dans un « farniente » qui n'est ni dans nos habitudes ni dans nos goûts. A onze heures, tout comme au Couvent, la cloche nous appelle au dîner. Nous constatons avec plaisir que, pour respecter les lois de la Sainte Eglise, on a été trop sobre en viande: un seul plat a paru pour les « schismatiques ». Inutile de vous dire que nous n'en sommes pas.

Nous voilà à nouveau sur le pont. Nous respirons déjà l'air d'Alexandrie où nous allons revoir nos amis d'Egypte.

Quel dévouement! Pour nous revoir au passage, Mme Fahmy et Mlle Henriette n'avaient pas hésité à faire le voyage de Zagazig à Alexandrie. Dès 9 heures, le vendredi, elles étaient sur le bateau nous procurant une matinée des plus agréables. En nous quittant ces Dames nous laissèrent espérer leur visite en France pendant l'été de

1939. Dieu veuille que de tristes événements n'arrêtent pas ce projet.

A onze heures, on lève l'ancre. Debout sur le pont nous contemplons le panorama du port égyptien rempli de navires de toutes les nations. Dès que nous fûmes au large, la mer devint houleuse! le cœur ne tarde pas à se mettre en déroute. Tant bien que mal nous gagnons notre étroite cabine et notre étroite couchette. A certains moments, il semblait que le bateau allait se renverser sens dessus-dessous et nous engloutir dans la Méditerranée! Mais notre indifférence était telle que la pensée du danger ne nous troublait guère. A peine avions-nous le courage de dire : « In manus tuas Domine commendo spiritum meum ». Plus de vingt quatre heures de suite, nous avons dû subir sans relâche ce que ne peuvent comprendre ceux qui n'ont jamais éprouvé le mal de mer. Les 4 et 5 Décembre, les vagues sont moins fortes; cependant nous ne pouvons faire que de courtes apparitions sur le pont où le vent nous lançait de côté et d'autre à rebours de nos plans. Le plus souvent, le roulis était si fort que la plupart du temps nous étions condamnées à rester sur nos couchettes. Par le hublot seulement nous avons pu voir l'île de Crète que nous avons longée pendant plusieurs heures. En résumé, le seul fait à relater dans notre traversée de retour est le peu intéressant fait du mal de mer et des lamentations des passagers qui l'ont enduré.

6 Décembre. — On approche de la France, la température nous le dit, notre cœur aussi; la Méditerranée se fait plus clément; nous pouvons rester sur le pont et contempler encore un jour la Grande Bleue que nous aimons malgré ses bourrasques; demain entre midi et 2 heures nous serons à Marseille.

7 Décembre. — Nos Offices récités, nous sommes sur le pont, tout à la joie de mettre bientôt le pied sur le sol de la Patrie. Nous passons des rochers, nous apercevons des habitations dans le lointain, nous croyons voir partout Notre-Dame de la Garde. Nous nous isolons un peu de la foule pour chanter l'*Ave Maris Stella!* Mais ce n'est pas encore la Vierge; n'importe, Elle agrée notre salut empressé; Elle entend notre prière, notre chant que nous redisons à plusieurs reprises. Le bateau marche si rapidement que voici tout de même « la bonne Mère », comme disent les Marseillais! Oui, c'est le port, c'est la ville, c'est la France!! Et « très bientôt », nos chères Mères et Sœurs, ce sera le doux revoir! Deo gratias!

Les deux Mères.

L'AN DEUX

L'Echo de 1938, sous le titre « Départ d'un Missionnaire » vous a, je le sais, vivement intéressées à l'œuvre si apostolique que le R. P. Le Bayon poursuit en Afrique. Son article, extrait en majeure partie de sa correspondance avec sa famille, se terminait par un appel à la prière que je crois bon de répéter ici avant de vous prouver combien en effet la tâche si courageusement entreprise a besoin du secours du Bon Dieu.

« Priez avec nous, priez pour nous, pour que le Sacré-Cœur bénisse l'école des Bananas, pour notre chrétienté naissante de Kélo, dans une région où par centaines de mille — vous lisez bien — par centaines de mille, des hommes attendent que soient annoncées les miséricordes du Divin Cœur de Jésus. »

Dimanche de Pâques 1938 (17 Avril).

Quelle drôle de semaine Sainte je viens de passer! A part l'année de mon service militaire (et encore j'avais eu les offices du Samedi-Saint et du Dimanche de Pâques), j'avais assisté depuis mon entrée à Sainte-Anne (1923) aux offices de la semaine sainte tous les ans. Cette fois il a bien fallu m'en passer. Le Père Schuyab est parti (pour la 3^e fois en moins de deux mois) le Mercredi-Saint pour Moundou. Je suis donc seul à nouveau. J'avais commencé à apprendre une messe chantée (Kyrie, Gloria, Sanctus et Agnus) à nos 15 enfants pour que nous puissions avoir une messe chantée à Pâques. Quelques jours passés au lit m'ont empêché de réaliser mon projet. Le Jeudi-Saint j'ai pu donner la première bénédiction du Saint-Sacrement à Rélo. Ce fut toute la solennité de la Semaine Sainte. Au début de la semaine le Père Schuyab avait dû renvoyer notre catéchiste pour vol de poules à la mission et fornication publique. A 9 heures du soir il était pris en flagrant délit; à 9 h. 50 il était déjà loin. Ici les déménagements se font rapidement. N'empêche! le catéchiste qui

doit donner l'exemple et enseigner la morale aux enfants, vole devant eux et fait le reste également devant eux ou à peu près. Je comptais sur lui pour entraîner le chant. Donc le Samedi-Saint nous n'avons eu qu'une messe basse. Je n'ai point entendu l'*exultet*, ni l'*o beata nox*, ni l'*o felix culpa*, ce chant si beau un des plus beaux de tout le missel. Je n'ai même pas pu chanter l'alleluia, c'était une messe basse, je n'ai donc pu que le réciter. Réciter l'alleluia, le premier alleluia! horreur! Je l'ai tout de même dit avec joie et reconnaissance, bien que nous n'ayons pas encore eu la permission d'ouvrir l'école et que les Bananas soient toujours absents de nos offices. Que le bon Dieu se débrouille! je crois avoir fait ce que je devais. Nos 15 chrétiens Gambayes (du pays de Moundou) ne sont pas très forts et évidemment ne comprennent rien à la liturgie, à plus forte raison ne savent-ils pas trop ce que sont les vérités de la religion. Je constate que j'avais pensé juste au scholasticat. Il n'y aura de vrais chrétiens dans le sens plein du mot, que dans plusieurs générations. Nous aurons été les défricheurs comme les moines dans la Gaule antique. Il a fallu des siècles au christianisme pour bien s'implanter et fleurir en Gaule. Ici où les indigènes sont bien au démon, il ne faut pas demander la réussite en quelques années, on le voudrait mais il faut savoir abandonner à Dieu la grande partie, la totalité (si l'on considère uniquement le côté spirituel de la chrétienté que nous bâtissons) de l'œuvre à accomplir.

N'allez pas croire surtout que je suis triste, découragé. Pas du tout. J'avais envisagé cela avant de venir en mission, alors je n'ai point de désillusion et j'estime que notre travail sera fructueux si dans 3 ou 4 siècles il y a quelques chrétiens fervents et éclairés parmi les Bananas. Il reste que ce dimanche de Pâques est un peu triste, cet après-midi j'étais seul à la mission, tous les enfants étaient partis se promener, alors j'ai pris ma flûte, comme je le fais de temps en temps et joué deux sonates de Bach qui me charment de plus en plus. Je ne regrette pas d'avoir amené ma flûte, elle m'a déjà fait passer de bons moments surtout le dimanche.

J'ai commencé mon petit travail sur le pays de Rélo, je vous enverrai un de ces jours le début. Il est sans prétention. J'ai fait l'acquisition d'une belle harpe Banana à 5 cordes pour 8 francs. Il est étonnant qu'ils arrivent à faire quelque chose d'aussi sonore. La caisse de résonnance est faite en peau de cabri.

Rélo, le lundi 2 Mai 1938.

La grande nouvelle du jour à Rélo est la destruction de notre école par une tornade. Dans la nuit de samedi à dimanche le tout s'est effondré, emportant avec lui une partie de la maçonnerie. Nous ne nous en sommes aperçus qu'au lever, Dimanche matin. Dès aujourd'hui nous avons recommencé. Il faut d'abord enlever toute la paille du toit puis défaire les 500 bambous qui sont attachés par 1.500 cordes qu'il faudra défaire une à une, enfin viendra le tour de la charpente dont certains bois sont cassés. Il restera à refaire la maçonnerie détruite et à remonter le tout. Et avec tout ça la permission d'ouverture n'est pas arrivée. L'administrateur de Rélo qui est charmant comme le sont presque tous ceux de brousse (il n'y a que la tête, ceux qui n'ont jamais fait la brousse mais sont restés dans les bureaux à Paris ou dans les grandes villes coloniales qui soient sectaires) craint que la permission nous soit refusée. Pour quels motifs? On n'en sait rien. Le nouveau décret de janvier n'est pas encore arrivé à l'administration de Rélo de sorte que je n'en connais pas la teneur.

Quelques réponses à vos questions.

Mon cheval s'appelle Bonrou et est un fort bel étalon en bonne forme. Je fais des progrès en équitation et pratique actuellement sans risque de chute le trot, le galop et le triple galop. Nous recevons toujours du poisson de l'anonyme charitable. La sécheresse est désespérante, malgré les premières pluies, nous n'avons plus de légumes, pommes de terre carottes, poireaux, salades. Nous avons heureusement des haricots secs, des oignons, du riz et des conserves, avec cela on s'en tire très bien.

Rélo, le 20 Mai 1938.

Pas mal de choses sont arrivées depuis le départ de ma dernière lettre.

Mais auparavant je raconte mon voyage à Yagora, notre plus proche mission, à 180 km. au Nord, dans le Cameroun. Je suis parti le mercredi 4 Mai pour aller chercher des bagages qui y étaient arrivés pour nous. Un gros camion me transporta à Fianga, mais je n'y arrivai que le jeudi, à midi, ayant attendu depuis 6 heures du matin jusqu'à midi qu'un bac fût reparti. J'attendais une occasion à Fianga. Elle arriva le vendredi à midi et je remontai donc en auto encore jusqu'à 12 km. de la mission de Yagora. Ma bicyclette et mes jambes firent le reste. Malheureusement le Père Souris, qui dirige la mission de Yagora n'était pas là et je dus l'attendre une huitaine. Un frère

récemment venu de Vrougramba avec une auto, nous avait apporté les bagages et la permission de Monseigneur d'acheter une auto. En attendant le Père Sourie, je fis un peu de chasse et le pays est si giboyeux que je ne revins jamais bredouille. Au tableau: 2 antilopes, une grue couronnée, un beau canard, 2 sarcelles. Le Père revint le jeudi 12 et je repartis le dimanche matin conduit par le frère en auto, jusqu'à Rélo. Il m'avait fallu 2 jours et demi pour aller. Je mis 5 heures pour revenir: Avantage de l'auto. Le lundi 13 nous avons reçu le courrier avec de mauvaises nouvelles, le Père Schuvab y a appris la mort de sa mère, survenue le 20 avril, et j'appris moi-même la mort de la jeune carmélite de Bethléem qui s'était offerte au bon Dieu, le jour de sa profession solennelle pour le succès de mon apostolat. C'était la fille de la dame que j'avais connue à l'hôpital de Versailles et dont je vous ai parlé plusieurs fois; cette pauvre femme à demi-estropiée, reste seule avec son mari aveugle, est toute désespérée, elle m'a demandé de la recommander à vos prières.

Le lendemain une meilleure nouvelle nous arrivait sous la forme d'une auto-camionnette « Chevrolet » en très bon état. Nous en avons trop besoin pour refuser cette si bonne occasion; pour l'essayer j'allai reconduire à Moundon (115 km. au sud) le commerçant qui nous l'avait amenée.

Rélo, le 3 juillet 1938.

Une occasion (automobile) se présente pour Fort Archambault. J'en profite. Nous venons d'acheter un petit troupeau dont je vous avais parlé: 2 magnifiques taureaux, un petit et 5 génisses. Le tout pour 1.500 francs, c'était une occasion. Le chef d'usine de la Cotonfranc de Rélo s'en va. Il est remplacé par un autre qui se marie ces jours-ci à Fort-Archambault, sa femme devant y arriver en avion, c'est le partant qui nous a cédé son troupeau pour ce bon prix. J'ai pris ce matin une photo de notre plus belle bête. Prise de photo assez mouvementée d'ailleurs car à 4 mètres du taureau, au moment où je pressais le déclic, il s'est précipité sur moi. Inutile de dire que je me suis sauvé bravement. Si la photo est réussie vous comprendrez car ce n'est pas une petite bête, je n'en ai jamais vu d'aussi gros en France, malheureusement il n'est pas très commode et nous serons peut-être obligés de le livrer à la boucherie. Notre troupeau de cabris s'est augmenté aussi de cinq autres ce qui le porte à 21 bêtes.

Le jour de la fête du Sacré-Cœur nous avons tué un gros porc, la femme de l'administrateur nous a montré

comment le préparer et nous avons fait rillettes, boudins, pâtés et jambons (qui sont en train de se fumer), cela changera de l'ordinaire. A midi, nous avions à table toute la population blanche de Rélo, c'est-à-dire l'administrateur, sa femme et sa petite fille, puis le chef de l'usine de coton: parlons un peu de ce coton.

Rélo, chef-lieu de subdivision, est un très gros village ou plutôt se compose de deux gros villages, c'est un marché important par suite de la richesse indigène, laquelle richesse provient de la culture du coton. La subdivision de Rélo a exporté cette année 2.300 tonnes de coton pour Garrua et la Nigéria Anglaise, à destination de Hambourg (Allemagne), principalement. Tout le coton de l'Afrique Equatoriale Française est pratiquement l'affaire exclusive de la Société Cotonfranc qui est une société belge et qui fournit beaucoup à l'Allemagne, c'est la grande ressource des habitants de Rélo.

J'ai ajouté à mon tableau de chasse 2 antilopes, sans compter les pintades et les pigeons. Les antilopes abondent dans cette région en ce moment et sont une grande économie pour nous car, il y a pas mal de viande dans chacune de ces bêtes. Ma santé est toujours excellente, grâce à Dieu je n'ai pas eu de rechute de dysenterie. Si nous avions l'autorisation d'ouvrir notre école, tout serait pour le mieux. Il est vrai que nous avons ouvert une école clandestine, mais chut!!! Nous ne pouvons avoir dans cette école que des gambayes de Moundon. Nous ne pouvons avoir des Bananas et c'est ceux-là qu'il faudrait atteindre surtout.

Septembre. — Je ne sais plus trop où j'en suis pour ma correspondance. Je profite d'un courrier qui part demain pour donner signe de vie. Il est 9 heures du soir à Rélo, en pleine saison de pluies, plus de courrier régulier. 4 Européens de malades sur 6, je suis du nombre des vaillants pour le moment, les autres n'ont rien de grave, mais de la fatigue, fièvre, bronchites, affaiblissement général, etc... Si cela vous intéresse, voici mon emploi du temps.

5 h. 30, lever, méditation, messe, aussitôt après la messe, école jusqu'à midi, avec récréation d'une demi-heure de 9 h. 30 à 10 heures, pendant laquelle je fais l'infirmier et joue au foot-ball avec les enfants. A midi 45, je recommence une partie de foot-ball et je sue... au point de mouiller deux chemises par séance, puis à 2 heures, je termine mon bréviaire commencé pendant la classe et prépare la classe du lendemain, le soir une séance de gymnastique

ou une visite à l'un des éclopés de Rélo (administration ou usine de la cotonfran), pour le soir retour au bercail. prière du soir, souper, bavardage plus ou moins long et au dodo pour recommencer le lendemain.

Les jours passent rapidement et voilà un an bientôt que j'ai quitté Lorient.

Bien reçu le livre les « 7 colonnes de l'héroïsme », de Jacques d'Ar????, il me fait un grand bien. Il ne suffit pas d'être dans une situation qui réclame l'héroïsme pour être un héros et quelques bons livres sérieux et profonds aident à y pénétrer; c'est le genre qu'il me faut. L'essentiel est que le moral soit bon et il ne le sera que soutenu par les lectures sérieuses et profondes; c'est vous seuls chers parents qui pouvez me procurer cet aliment. Merci et recommencez sans cela je vais devenir un sauvage comme ceux qui m'entourent ne pensant plus qu'à manger, dormir et travailler le moins possible. C'est la mentalité noire!

13 Octobre. — Nous sommes à la fin de la saison des pluies, ou mieux, au début de la saison sèche, cela veut dire qu'il ne tombera plus une goutte d'eau jusqu'en mai prochain, que tout va se dessécher et prendre cet air désertique que j'ai trouvé à la région, il y aura bientôt un an, quand je suis arrivé.

Un administrateur de passage ici, le 28 Septembre, nous a appris les événements graves d'Europe, qu'il avait appris lui-même par la T. S. F. La veille nous avions reçu après 9 mois d'attente la réponse à notre demande d'ouverture d'école. C'était un refus. Le télégramme a mis 7 mois à nous parvenir et on nous dit que nous devons nous soumettre aux nouvelles lois scolaires, lesquelles ont paru 3 mois après notre demande. Ce retard du télégramme (ordinairement il faut 8 jours) et cette réponse idiote manifeste trop clairement de la mauvaise volonté. Nous avons envoyé une lettre de protestation au gouverneur général, assurés à l'avance qu'elle n'aura aucun succès, et j'ai commencé les nouvelles démarches qui dureront au moins 1 an et demi, car je dois faire trois démarches consécutives au Gouverneur général, si cela met 9 mois pour chacune comme cette fois!! et passer un examen de pédagogie à Mondou!!!

Notre école très bien partie (grâce à la permission provisoire du chef du département) a perdu peu à peu beaucoup de ses élèves parce que nous ne pouvions les nourrir suffisamment, enfin j'ai recruté plusieurs.

Du côté de la ferme, des désagréments, nous perdons

des chèvres en masse, pas de vétérinaire dans la région pour les soigner. Bref ça ne va pas très fort. Nous avons 40 poules, 8 pigeons, 2 pintades et nous aurons bientôt des lapins. La santé est bonne et le moral est excellent pour le moment.

20 Octobre. — Nous sommes en pleine récolte d'arachides (cacahouètes) nous en aurons deux ou trois bonnes, mais il faut les récolter une à une et c'est bien long. Dans une huitaine nous commencerons la récolte du mil qui nous fournira trois ou quatre bonnes ou même peut-être davantage. Le mil et les arachides sont avec le riz les aliments de base dans ce pays. Nous aurons aussi des pois de terre, du manioc ce qui donne le tapioca et des patates douces (ce n'est pas la pomme de terre pour notre usage personnel). Je ne sais si ces nouvelles fermières vous intéressent elles m'intéressent beaucoup car sans cette récolte je ne vois pas comment nous pourrions continuer, à plus forte raison étendre notre internat et cela est pourtant bien nécessaire.

DANS LE REGNE DU CŒUR DE JESUS

Septembre-Octobre 1938.

Notre jeune mission se développe peu à peu. Le moral des Pères est excellent. Nous avons obtenu l'autorisation provisoire d'avoir une école. Les enfants affluent de partout. Dans notre école, on parle français, sango, gambaye, banana, lélé. Dans quelques jours on entendra en plus les langues nantché et mesmé. Soit huit langues toutes différentes.

La méthode employée pour se faire comprendre. Voici. Pour parler à un Banana, je m'adresse en français au catéchiste. Celui-ci traduit mes paroles en sango, qu'un élève Banana répète en banana. C'est très simple comme vous voyez.

Nous avons maintenant une camionnette. Grâce soit rendue au dévoué collectionneur de timbres-postes dont la patience et le sacrifice nous ont valu notre voiture. Cette camionnette nous était indispensable pour visiter nos postes chez les Gambayes, à 250 km. de Rélo.

Ici le gibier abonde — antilopes, pintades. J'ai tué une antilope à 20 mètres de la maison. Les produits de la chasse sont une grande ressource pour nous. Ils nous fournissent la viande pour nos enfants. Malheureusement, je n'ai pour arme qu'un vieux clou, dont la culasse joue tellement que deux fois j'ai été blessé — légèrement, il

est vrai — par l'éclatement des cartouches. Ah! si je pouvais avoir un fusil à un seul canon — genre simplex; calibre 12 à canon rayé — quelle économie pour le ravitaillement de la mission. Mais je n'ai pas le premier centime de 550 francs qu'il coûte actuellement. C'est au dire d'un vieux colonial un fusil plus précis que le fusil à deux canons et le meilleur qui puisse nous être utile.

Un grand merci pour les prières, dons et promesses par quoi, certains d'entre vous, chers bienfaiteurs, ont répondu à l'article: « Au pays Banana, il faut une école ».

Vos prières ont obtenu enfin l'autorisation provisoire d'ouvrir cette école. Provisoire, car les nouveaux décrets sont peu favorables à nos écoles libres en Afrique Equatoriale française. Il à reste à parachever l'œuvre, changer le provisoire en définitif.

La mission de Rélo compte sur vos prières.

Dès que l'école fut ouverte, les élèves affluèrent. Nous eûmes des internes Bananas: une douzaine.

Nous pensions l'affaire en bonne voie.

Mais le missionnaire propose, le Banana « dispose ».

Un beau matin, la case fut trouvée... vide ou presque. Deux élèves nous restaient, les autres avaient disparu.

Interrogés, les deux enfants fidèles répondirent: « Ils avaient trop faim, ils sont partis ».

A midi, plus personne: la case était cette fois complètement vide. Pas un n'avait eu le courage du poète, pas un n'avait dit — en son idiome maternel :

« Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là. »

Quelques jours plus tard, six enfants prennent la place des fuyards.

Nous faisons un gros effort pécuniaire: nous augmentons la ration journalière.

Pourrons-nous tenir jusqu'à l'arrivée des ressources de France, nous permettre de renouveler le stock qui s'épuise: mil, riz, sel, arachides? Grosse question...

Huit jours après, la case est trouvée libre de ses occupants. Pourquoi ces fuites? Pourquoi ces enfants qui sont venus à nous volontairement, qui aiment l'instruction, que nous soignons de notre mieux, que nous aimons, pourquoi ces enfants regagnent-ils leurs villages, sans un adieu, sans un remerciement.

Ennui? amour de la famille! inconstance, désir du changement? Renseignement pris, la raison est tout autre.

L'enfant Banana jouit d'un grand appétit, toujours en éveil. Il possède un estomac toujours en alerte. Il

mange en famille deux fois ce que nous pouvions leur donner.

Il nous faut de toute nécessité, doubler les rations, si nous voulons avoir des élèves internes. Nous ne pourrions former des chrétiens qu'en peuplant notre école d'élèves internes.

Le Père Supérieur, à toutes mes démonstrations, à tous mes arguments, oppose son livre de comptes...

Une fois de plus, la question de l'apostolat, de la civilisation se lie à une question de gros sous.

Pauvres gens qui ne connaîtront pas le Christ, faute d'une poignée de mil; que le missionnaire ne peut leur donner.

Depuis ce temps, quand je prie, je me surprends parfois à dire dans mon « Notre Père »: Donnez-nous aujourd'hui, pour eux, le mil quotidien.

Heureusement, nous avons des Gambayes chrétiens, une trentaine que nous formons pour en faire des catéchistes. Ils nous restent fidèles et font notre consolation.

Leur appétit est moins ouvert que celui des Bananas.

Avoir des Gambayes, c'est bien. Avoir à la fois Gambayes et Bananas serait mieux, beaucoup mieux.

Du mil pour nos Bananas...

N.-B. — Le mil dont il est question ici, est ce que nous connaissons en France sous le nom de millet, le millet qui sert à la nourriture des oiseaux en cage. La bouille de mil ou millet est la base de la nourriture de nombreuses tribus africaines. Il est pour elles ce qu'est le pain ou la pomme de terre pour l'Européen, le riz pour l'Asiatique.

(Note de la rédaction.)



De Londres, Janvier 1939.

Apostolat en Autocar



A ses belles manières, je l'ai tout de suite jugé Français. Il venait de monter sur la plate-forme, ce cher monsieur, et je comprenais qu'il n'arrivait pas à s'expliquer avec le contrôleur, c'est tête un peu dure, à la vérité au sujet de l'Hôtel Victoria et de la gare Victoria. Comme beaucoup d'étrangers, notre Français les croyait voisins l'un de l'autre; et, voyant son embarras, je m'offris comme interprète.

La chose fut vite éclaircie; ce monsieur voulait descendre à l'Hôtel Victoria et il devait se résigner aux 20 minutes de trajet, 7 ou 8 minutes de plus que pour la gare Victoria.

« Vous parlez bien le français, madame, me dit-il, en me remerciant. »

— « Le mérite n'en est pas à moi, monsieur, il est dû à l'excellent enseignement que j'ai reçu dans mon cher Couvent de France. »

— « Au Couvent?... je n'aurai pas cru... »

Mon interlocuteur hésita ici. « Quelque chose de bon peut-il sortir de Nazareth?... », murmurai-je.

— « Vous dites, madame?... »

— « Que le monde se trompe bien souvent », repris-je en souriant.

— « Vous êtes donc, donc... excusez-moi... vous êtes donc catholique, bien qu'Anglaise?... »

— « Mais oui; et il y en a beaucoup d'autres avec moi, quelques centaines de mille; je ne suis pas une exception. »

— « Ah!.. Et vous êtes... mais, madame vous excuserez ma hardiesse..; vous êtes pratiquante?... »

— « J'ai bien cet honneur, monsieur, Dieu merci! Et cela vous étonne?... »

— « Non. Oh! non, pas du tout. La religion, je l'ad-

mets, c'est très bon pour les femmes... Pour les femmes et les enfants. Je n'empêche pas ma femme d'aller à l'église, vous savez; ni mon enfant. Car j'ai un petit garçon de 8 ans, madame. » Son regard s'attendrit. « Oh! un petit gamin charmant! Quel délicieux enfant! Eh! bien, mon enfant fera sa première Communion; je ne le défends pas; cela fera plaisir à sa mère. Et lui, mais il aime aller à l'église... Et il prie pour nous... C'est parfait. Mais... plus tard! ah!.. plus tard! il aura naturellement ses occupations; il sera un homme! »

— « Mais le bon Dieu exige bien peu, cependant; une petite demi-heure le dimanche... »

— Oh! madame, les hommes ont d'autres affaires. On n'est pas méchant parce qu'on ne va pas à la Messe. Je ne fais pas de mal, moi; mais ces choses-là?... on n'en a pas le temps. Du reste, votre Bon Dieu, puisqu'il est si bon père, il comprend bien cela, voyons?... »

— « Pauvre Bon Dieu!.. » soupirai-je..

« Votre petit garçon va être content de vous revoir à votre retour? », repris-je gaiement.

Il sourit: « Ah! peut-être un peu... Que voulez-vous? il est si gentil, ce petit bonhomme! »

— « Oui, ces chers enfants, on a presque un regret de les voir grandir. On n'ose penser au moment où ils quitteront le foyer paternel; l'âge vient si vite!.. »

— « Mais, Madame, c'est la vie! Du reste, c'est ce que l'on attend, que l'on désire; un fils, un fils devenu homme fait! c'est beau, madame; que j'en serai fier!.. »

— « Oui, dis-je, toute hésitante, mais, peut-être... »

— « Peut-être, quoi?... qu'allez-vous me dire, madame?... peut-être quoi?... »

— « Peut-être, répétais-je, hésitant toujours... je pensais que votre enfant, devenu homme, n'aurait plus le temps... vous le comprendrez, vous, un si bon père, certainement vous le comprendrez. Votre fils n'aura plus le temps... le temps de revenir à la maison... »

— « Madame!.. que dites-vous?... »

— « Oh! monsieur, il sera toujours bon fils, mais... ses occupations... il n'aura plus le temps de vous faire une petite visite... mille tracas... puis ses affaires d'homme... quoi!.. pas le temps... »

— « Mais mon fils... »

— « Hôtel Victoria! Hôtel Victoria!.. » Et les voyageurs se heurtent et se bousculent pour descendre et courir au plus vite, selon les exigences de la vie trépidante des grandes cités. J'aperçois mon interlocuteur, jouant des

coudes jusqu'au trottoir; et, de là, se retournant, et me cherchant du regard, il me découvre enfin à une des glaces.

— « Ah!.. » et s'arrachant le chapeau, il l'agite frénétiquement au-dessus de la tête de ses voisins et je l'entends qui me crie, dominant le brouhaha de la rue: « Madame, mais oui, madame; j'ai compris!.. oui, j'ai compris!.. »

Ce n'est pas signé, mais qui n'a reconnu la plume alerte et si française de notre correspondante de Londres. Mistreas Collins (Milly Bonneviak)? — Joli exemple pour les militantes de l'Action Catholique; avec du cœur et de l'esprit que ne peut faire une femme chrétienne? Merci Milly, votre cher Calvaire est aussi fier de vous que vous l'êtes vous-mêmes de votre vieux couvent de France.



Instantané pris du Foreign-Office

Londres, 24 Mars 1939.

Combien nous avons joui du séjour du Président et de Madame Lebrun parmi nous! S'ils ont eu autant de plaisir chez nous que nous à les recevoir et, à en juger par les illustrations des journaux ils avaient l'air ravis, alors cette visite officielle a eu un succès fou!

Depuis l'arrivée de ces hôtes illustres, l'atmosphère du pays était si joyeuse, si amicale, que nous avons tous compris que se préparait une véritable réunion de famille. Le Roi et la Reine semblaient avoir invité leurs meilleurs amis pour passer ensemble le week-end et partager leurs plaisirs.

Au *Foreign-Office*, j'ai un bureau superbe, dont les fenêtres donnent sur le Palais Royal, à travers le parc de Saint-Jacques; de sorte qu'à chaque arrivée ou départ des invités royaux, escortés des Lifeguards des Souverains, au milieu des fanfares et au son des trompettes coupés toutes les deux minutes par le chant de la *Marseillaise*, c'était pour tout le personnel le signal d'arrêt du travail, et nous nous précipitions follement au balcon, pour jouir du spectacle toujours nouveau. Les gardes à cheval, au splendide uniforme sous leurs casques éblouissant au soleil, avançaient au trot dès que le Président et Madame Lebrun mettaient le pied sur le seuil pour sortir, et la *Marseillaise* est si merveilleuse que j'entendais en mon âme l'appel de mes ancêtres. Si bien que j'ai positivement décidé de mettre une visite au Calvaire dans mon itinéraire d'excursions d'été. — Hitler le voulant!! — Maman et moi allons doucement habituer la famille à cette perspective et vous devrez frapper bien fort de votre côté à la porte du Ciel pour emporter d'assaut nos libertés.

Mais revenons... au Président.

Le *Foreign-Office* devait recevoir les invités royaux. Depuis plusieurs semaines, le Bureau était mis sens dessus dessous par les employés, messieurs et dames, courant de côté et d'autre et surtout discutant à perte de vue de tentures, de drapeaux, de rideaux, de tableaux, de pho-

ception d'hôtes distingués. On aurait pu penser que le Foreign-Office n'avait jamais rien vu; mais quand il s'était agi d'autres personnalités étrangères, elles étaient arrivées, elles étaient parties et personne ne s'en était aperçu, si grand est l'établissement, si nombreux le personnel. Mais nous avons aujourd'hui, comme Chef de Bureau du Travail, Sir Philip Sassoon et Lord Halifax comme Secrétaire des Affaires étrangères. Tous deux, fort entendus, se sont concertés et n'ont reculé devant aucune difficulté pour donner toute sa magnificence à la réception. Aussi a-t-elle été merveilleuse, et elle a réussi à nous faire oublier un moment la crise politique et à changer notre mentalité angoissée. Nous avons tous adopté en partie l'attitude de la Presse, vraiment amusante durant ces jours inoubliables. La semaine précédente, Hitler était le point de mire, on ne voyait sur les illustrés que son nom ou sa tête. Cette semaine-ci, sur un même cadre, deux affiches côte à côte. Sur l'une, en tous petits caractères: « Hitler prend Memel », sur l'autre, en grandes capitales: « Visite du Président français ». C'était vraiment comique et, je le dis en passant, la foule était folle de joie et criait avec un accent épouvantable et jusqu'à en perdre la voix: « Vive la France et l'Entente Cordiale! »

Au Foreign-Office, on avait bien fait les choses. C'était de haut en bas de magnifiques tapisseries des Gobelins, et une profusion inouïe de fleurs printanières faisait au grand escalier une parure exquise. Quant à la Séance offerte par l'India Office, dont nous sommes voisins, elle dépassa toute description. Nous avons pu jouir des répétitions du grand chœur final, dont l'épilogue composé par un poète-lauréat, fut déclamé par Edith Evans, une de nos premières actrices. C'était très émouvant, ainsi que le tableau final où la statue de « Britannia », protégée par des soldats français, avait à ses côtés celle de la République Française, entourée de tommies en kaki, symbole de notre communauté d'intérêts et de notre entente cordiale. »

.....

Sheila a eu bien raison de nous envoyer de premier jet ses impressions; elles n'en sont que plus vraies et mieux senties. Nous regrettons de ne pouvoir mettre en dyptique un même écho du passage en France des Souverains Anglais, mais nous n'avions pas au Ministère des Affaires Etrangères, à Paris, une ancienne du Pensionnat pour décrire l'enthousiasme des Parisiens, prélude brillant des journées incomparables de Londres.

RETOUR SUR LE PASSÉ ⁽¹⁾



Relation des voyages d'une Religieuse du Calvaire de Paris, pendant son émigration, écrite par l'ordre de la Supérieure Générale, en sa visite 1829. Où l'on peut remarquer les soins que prend la Divine Providence de ceux qui s'y conforment. (Suite). (1).

Je fus environ deux ou trois ans fort tranquille, je n'avais de peine qu'à me confesser; car, malgré l'examen que je m'étais fait à Varsovie, il se trouvait bien des circonstances que je ne pouvais pas expliquer, cela m'inquiéta et me troubla beaucoup, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement, puisqu'il n'y avait pas d'autres prêtres.

J'écrivais de temps à autre à Mme Louise, mais Madame l'Abbesse voulant savoir ce que nos lettres contenaient, se les faisait interpréter par un séculier, ne pouvant les lire; je le sus, et l'écrivis à Mme Louise qui en fut bien gênée, car nous avions bien des choses à nous dire que nous ne voulions pas qui fussent connues de tout le monde.

Cependant Bonaparte ayant déclaré la guerre au Roi de Prusse, celui-ci ordonna que toute la cour de France sortit aussitôt de ses Etats. Ainsi Louis XVIII fut obligé de quitter Varsovie, avec toute sa suite. Pour la Princesse de Condé, comme elle était dans un Couvent, elle eut encore quelques jours et on ne la pressa pas tant.

Elle m'écrivit aussitôt cette fâcheuse nouvelle, et qu'elle s'était informée de plusieurs Evêques qui étaient en Angleterre si elle pourrait y trouver un asile dans un Couvent, parce que toute la Cour de France y passait et qu'elle désirait aussi y passer s'il était possible; qu'ils

(1) Voir l'Echo de 1937-1938.

lui avaient répondu que les Dames Bénédictines de la Maison de Montargis ayant émigré, s'y étaient établies, qu'elles y étaient très tranquilles, et qu'elles observaient la grande Règle de Saint Benoît et étaient très ferventes. Qu'alors elle avait écrit à la Supérieure de cette Maison, qui la voulait bien recevoir, et qu'elle s'y en allait avec la Mère de Sainte Rose et sa petite esclave. Qu'elle aurait fort désiré passer à Thorn, pour avoir au moins la satisfaction de me voir, mais que le voiturier que Sa Majesté Louis XVIII lui avait donné, n'avait pas voulu, disant que cela allongerait trop le chemin, et vous sentez bien, me disait-elle, qu'il faut en passer par où il veut.

Elle finissait en m'assurant qu'elle ferait tout son possible pour que je fusse reçue en Angleterre avec elle, dans le cas que la maison de Thorn vint à manquer, comme il pouvait arriver dans des temps si malheureux, et qu'elle pensait que Mme l'Abbesse ne le trouverait pas mauvais.

Elle m'écrivit ainsi parce qu'elle ignorait que je fusse libre de tout engagement avec les Religieuses de l'Abbaye de Thorn, et je le lui avais laissé ignorer, par une vue de prudence, que je crus venir du ciel, au défaut des créatures, que je ne pouvais pas consulter. Voici quelle avait été ma pensée: si je dis à cette bonne Princesse que Mme l'Abbesse n'exige de moi aucun engagement, elle m'en retirera un jour ou l'autre, et quand elle voudra, soit qu'elle forme une Maison en ce pays ou en France, si nous avons le bonheur d'y retourner, et lorsque je serais avec elle, si la Maison du Calvaire se rétablissait, j'aurais bien de la peine à la quitter, après toutes les bontés qu'elle a eues pour moi, et j'en aurais aussi beaucoup de ne pas retourner avec mes chères Mères et compagnes, et ainsi je serais toujours partagée et sans aucun repos le reste de mes jours. Je conclus qu'il valait mieux ne lui rien dire et attendre en patience et en paix que les desseins de la Providence Divine se déclarassent sur moi. Mais lorsque j'eus reçu la lettre qu'elle m'écrivit à son départ, je changeai bien de sentiment et n'écoutant plus aucune de mes premières raisons, je voulus la suivre. J'allai trouver la bonne Abbessse et, lui ayant lu la lettre de la Princesse, je lui dis que je me croyais obligée de la suivre en Angleterre. Elle me répondit qu'elle m'en laissait entièrement libre, que Mme Louise étant une personne de considération et à laquelle j'avais des obligations infinies, elle n'y mettrait point d'opposition, si cela était à mon avantage.

Alors j'écrivis à la Princesse que je n'avais point d'en-

gagement à Thorn, et que puisqu'elle avait tant de bonté pour moi que de vouloir bien m'emmener avec elle, j'allais partir incessamment pour la rejoindre à Dantzick, mais que j'attendais sa réponse, pour savoir si elle l'agréait.

J'adressais cette lettre à Monsieur son confesseur, comme nous en étions convenues, et ne me fiant pas aux Religieuses, de peur qu'elles ne la missent pas à la poste, je la donnais à un Français qui venait souvent me voir, et dont j'étais bien sûre. Il y avait encore plus de 8 jours avant que la Princesse dût partir de Dantzick, tout était en bon train, et je ne doutais pas du succès.

Toute la Communauté était instruite de mon départ, et avait la bonté de s'en affliger, mes paquets étaient tout prêts et je fis une neuvaine à Saint Joseph, pendant que ma lettre était en route, afin qu'il m'obtint par son intercession la réussite de mon dessein. Tous les jours j'allumais deux grosses chandelles sur son autel, faute de cire. Les Religieuses de leur côté en firent une, sans m'en rien dire, pour que je ne les quittasse pas à la Passion de Notre-Seigneur, et je vis bien dans cette occasion la vérité du proverbe: qu'il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses Saints; car elles réussirent, et moi j'en fus pour mes chandelles.

Mais si Saint Joseph n'avait pas obtenu l'accomplissement de mes désirs, il m'obtint ensuite la conformité à la volonté de Dieu qui valait beaucoup mieux, et ayant appris que ma lettre avait éprouvé du retard à la poste et n'était arrivée à Dantzick que le lendemain du départ de la Princesse, je n'eus pas de peine à m'y soumettre, ni à faire mon sacrifice, et n'eus pas moins de confiance à Saint Joseph. Dieu avait ses desseins que nous ignorions alors, mais qui parurent bientôt après.

Les bonnes Religieuses ayant obtenu ce qu'elles avaient demandé avec tant d'instance, s'en réjouirent beaucoup et se mirent à me faire mille caresses et mille amitiés, et je puis dire que je fus dans l'admiration de leur vertu et de leur bon cœur, que je publierai toute ma vie à leur louange, de ce qu'après tant d'inconstance de ma part, aucune ne me fit jamais le plus petit reproche, ni me témoigna la moindre froideur, mais, au contraire, toujours la même affection et le même attachement.

Pour moi, je ne les payais guère de retour, ce n'est pas que je ne les aimasse bien, mais je ne pouvais m'accoutumer à leurs usages et à leurs manières, si éloignées de la politesse française.

Beaucoup de choses me déplaisaient dans cette maison; et d'abord les jeûnes de l'Eglise n'étaient point observés comme en France, ils consistaient seulement à accommoder les portions avec de l'huile ce jour-là; il est vrai que c'est une bonne mortification, car cette huile valait bien celle que nous brûlons en France, et prenait à la gorge plus qu'on ne voulait. Le matin on prenait tous les jours le café à cause, disait-on, des grands froids et cependant on continuait tout l'été, même les jours de jeûne, quoiqu'on ne put pas alors alléguer le froid.

Pendant le Carême, on mangeait les portions à l'huile quatre fois la semaine, et les autres jours on dînait et on soupait avec deux portions au beurre. Je voulus faire mes jeûnes à peu près comme en France, ne prenant rien le matin et collationnant le soir, laissant les deux portions pour ne manger qu'environ 4 onces de pain trempé dans de la bière chaude, car voilà la soupe, et ils n'en connaissent point d'autres dans ce pays. Au dîner, j'avais beaucoup de peine à manger les portions, surtout quand c'était du hareng salé ou cru, et du millet qui me faisait beaucoup de mal. Je tâchais de me procurer des pommes de terre, et j'étais bien contente quand j'en avais. Je m'accoutumai pourtant à boire de la bière chaude, qui était tout à la fois la soupe et la première portion des jours de jeûne, on en faisait bouillir un grand pot pour toute la Communauté, on y mettait un morceau de beurre, et on en servait une tasse à chacune. Je n'avais que 8 onces de pain, tout au plus, par jour, les Polonaises ne les mangeaient pas, mais moi qui avais bon appétit, j'en aurais bien mangé deux fois autant.

Il reste à dire un mot de leur costume, qui est assez singulier. Leurs habits sont en étamine noire, ils sont ronds et moins longs que les nôtres, taillés un peu en biais des deux côtés, depuis le bas jusqu'à la ceinture; il y a quatre gros plis d'un côté et quatre de l'autre, qui forment le dos, et autant par devant, le tout assujéti à la ceinture. Par dessus tout cela, elles portent une ceinture large de quatre doigts, qui maintient tous les plis. Leurs manches sont longues et larges, comme les nôtres; excepté que celles de leurs habits de tous les jours, ne sont larges que jusqu'au coude, et là, sont coupées un peu en rond terminant en amadis; et à ce rond du coude, qui était un peu cousu, on y mettait son mouchoir, sa tabatière, et tout ce qu'on voulait. Elles ont des tuniques d'étamine noire ou brune, et portent des chemises de toile.

Au commencement de l'hiver, elles portaient par dessus leur habit de chœur, un second vêtement doublé de petit-gris, qui est à peu près comme une peau de lapin, mais beaucoup plus cher et plus douce; mais, dans les grands froids, elles en avaient un autre doublé de peau de renard ou de loup, et l'un et l'autre leur descendaient jusqu'aux souliers.

Pour moi, j'en avais un doublé en peau de renard qui me tenait fort chaud, et étant très petite, j'étais presque ronde comme une boule.

Les guimpes avaient presque l'aune; on les pliait en quatre, ainsi que les nôtres, mais on mettait au milieu, en dedans, une espèce de carton fait avec de la grosse toile double et bien empesée, pour soutenir la guimpe qui descendait sur les épaules et derrière le dos, mais le devant se terminait en cœur, dont la pointe descendait jusqu'à la ceinture. On l'attachait avec une épingle derrière le cou, et elle bombait sur les épaules, comme un collier de cheval.

Leur coiffure était une bande de toile fine et empesée qui avait un demi-tiers de large et descendait jusqu'aux reins. Sur la tête était une espèce de couronne de forme impériale, assez haute, faite de toile blanche, fine, doublée et empesée, et, sur le devant, il y avait une croix de velours cramoisi large de deux doigts, et par dessus cette couronne, on attachait un grand voile de gaze noire, qui était abaissé sur le front, en forme de cœur et que la bande de toile blanche dépassait de deux doigts.

Elles avaient de plus un capot, fait à peu près comme les nôtres, excepté qu'il était arrondi par derrière, de sorte qu'il prenait la forme de la tête. Il était de drap fin, doublé de toile ou de carton pour le soutenir, on le pliait au milieu pour le faire descendre jusqu'aux sourcils, et il était relevé sur les épaules, comme les coiffes des Filles de la Charité; ensuite on cousait au bord une petite bande de petit-gris de la largeur de la main, ou d'hermine pour les grandes fêtes. Celui de Mme l'Abbesse était toujours garni d'hermine. On le ouatait si l'on voulait pour l'hiver.

L'usage de ce pays est de faire deux cérémonies pour l'émission des Vœux Religieux. La première est la Profession, la seconde est la Consécration, qui se fait par les Evêques et qui consiste à mettre l'anneau au doigt et le grand voile de gaze sur la tête. Souvent, la nouvelle Professe attend longtemps sa consécration, à cause des frais

qui sont très coûteux; on attend qu'il y en ait plusieurs, ou on l'envoie dans quelque Maison de l'Ordre, où se fait cette cérémonie, car de toute façon il faut qu'elles sortent dans l'Eglise ce jour-là. Jusque là les nouvelles Professes ne portent qu'un petit voile noir, sous la couronne.

Lorsque j'arrivai dans l'Abbaye pour la seconde fois. Mme l'Abbesse voulut me faire consacrer, pensant que je ne l'étais pas, mais consulta l'Evêque qui lui dit, qu'en France, la Profession et la Consécration se faisaient en même temps; alors elle fut tranquille, et me donna le grand voile et l'anneau.

Cependant Bonaparte était en guerre avec le Roi de Prusse, les Français arrivèrent dans la Pologne Prussienne et l'eurent bientôt réduite à la plus grande misère. Ils approchaient de la ville de Thorn, ce qui fit que le Roi de Prusse se réfugia avec plusieurs Grands dans la citadelle de Grandène, chacun pensait à sa sûreté. Pour nous, nous étions à la merci de la Divine Providence, et entre deux feux, car les troupes prussiennes menaçaient de mettre le feu aux quatre coins de la ville, avant de se retirer, et empêchaient les habitants de se rendre; d'un autre côté, les Français étaient au bord de la Vistule, et on n'eut que le temps de brûler les ponts et les bateaux pour retarder du moins un peu leur passage. Ils furent contraints de rester là trois semaines, mais durant tout ce temps ils tiraient tous les jours sur la ville et souvent même la nuit. Les Prussiens leur répondaient, mais leurs canons ne portaient pas si loin, et les boulets tombaient presque tous dans la rivière, au lieu que ceux des Français arrivaient sur la ville dont ils brisèrent les portes, et quoique nous fussions à l'autre extrémité, il en tomba un jusque sur le toit de notre maison, mais il ne fit que son trou et resta dans le grenier; il n'était pas bien gros, ne pesant que 10 livres. Nous mourûmes de peur et nous allâmes nous cacher dans les caves, tant qu'ils tirèrent sur nous; quand ils tiraient la nuit, toute la maison tremblait et nous avec elle.

Nous avions aussi caché les vases sacrés et tout ce que nous avions de plus précieux dans la cave, où l'on enterrait les Abbesses, et qui n'était pas facile à trouver.

Cependant les Français nous avaient coupé les vivres; et les Prussiens, en manquant, s'enfuirent tous en une nuit, laissant la ville à l'abandon, sans lui faire de mal; mais les Français qui avaient rétabli le pont qui allait jusqu'à l'île qui est au milieu de la Vistule, y vinrent le lendemain et le Général Lannes somma la ville de se ren-

dre, avec un porte-voix, sinon qu'elle saurait ce que les Français savaient faire, et commanda qu'on rétablisse les bateaux.

On s'y mit aussitôt, et dès le soir 100 ou 200 Français entrèrent dans la ville, le 6 décembre 1806; mais les ayant mis coucher cette première nuit chez un gros négociant de vin et d'eau-de-vie, ils forcèrent les caves, burent tant qu'ils voulurent et laissèrent les tonneaux ouverts. Le négociant, ayant fait ses plaintes au Général Lannes, il en fit fusiller trois le lendemain, car il tenait assez bien son armée.

Il était resté quelques Prussiens dans la ville, qui étaient chargés d'indiquer les logements aux soldats français et qui, étant luthériens, firent beaucoup charger les catholiques et surtout les religieux. Il y avait dans la ville trois couvent de Religieuses et deux de Religieux, on mit dans ces deux derniers 200 hommes, et autant de chevaux qu'il fallait nourrir, et lorsque les uns partaient, les autres arrivaient le soir du même jour. Cependant les premiers ayant mis ces pauvres Religieux à la mendicité, les autres qui vinrent après ne trouvant plus rien que les Religieux, qui furent toujours constants à y demeurer, pillèrent et dévastèrent leur maison et les maltraitèrent sans relâche. Ils en firent autant dans presque toutes les maisons tant séculières que régulières, et me dirent plus d'une fois que l'Abbaye était bien heureuse que j'y fusse, sans quoi, elle aurait éprouvé le même sort et peut-être encore pis.

Les pauvres Polonais étaient bien surpris de voir des Français et des Catholiques agir avec tant de violence dans une ville qui s'était rendue de bonne foi, et qui avait ouvert ses portes comme à des amis qui les venaient délivrer de la tyrannie des Prussiens.

Mais dans les campagnes c'était encore bien pis: ils pillaient les maisons, battaient les paysans, tuaient et emmenaient les bestiaux et les chevaux; enfin ils commirent des désordres affreux, et la Pologne, qui est très pauvre d'elle-même, fut bientôt épuisée.

La première nuit qu'ils arrivèrent, nous en eûmes 4 ou 5. C'étaient des Lyonnais, et ils étaient très doux, nous les reçûmes fort bien et nous les fîmes entrer dans la chambre du tour du dedans. Ils avaient leur chambre, mais pour leur faire plus d'honneur, nous les faisons entrer au dedans pour prendre leurs repas. Tous les jours un bas-officier venait s'informer s'ils s'étaient bien con-

duits et si nous n'avions pas de plaintes à faire; mais, hélas! ce ne fut pas long et ceux qui les suivirent n'étaient pas de même humeur.

Toute l'armée française passa la Vistule avec assez de peine, parce que le pont qu'on avait fabriqué à la hâte n'était guère solide, et la ville de Thorn lui servit de passage pour aller ravager la Pologne et la Prusse.

Nous avions dans les dépendances de l'Abbaye, un hôpital de vieillards qui, avec une petite somme d'argent, y étaient reçus et nourris. Cet hôpital nous fut d'un grand secours dans cette occasion, aussi bien que plusieurs autres grands logements des prêtres, de l'organiste et du sacristain, car nous y fîmes loger tous les militaires que nous reçûmes, et aucun ne logea au-dedans. Nous ne faisons jamais de grandes provisions dans cette maison, et il n'y avait presque rien quand les Français arrivèrent, sinon des pommes de terre, dont nous recueillîmes une si grande quantité, qu'il n'y avait jamais eu une pareille année.

Après que nos Lyonnais furent partis, on nous envoya 12 ou 15 soldats, dont les billets de logements étaient pour l'hôpital, mais ils ne voulurent point y aller, disant qu'ils voulaient entrer dans la maison. Il n'y avait que moi qui pus leur parler; ils se mutinèrent contre moi et ouvrirent malgré tout la porte d'une grande chambre, qui servait de parloir; — car, dans cette maison, les parloirs n'étaient pas grillés, ni séparés et on est avec la personne qui vient rendre visite. — Ils entrèrent dedans, et dirent: « Qu'on nous donne de la paille, nous voulons coucher ici. » Or il y avait dans cette chambre une autre porte qui donnait dans la clôture, et on envoya aussitôt les Religieuses pour la garder, mais cette garde était trop peu sûre; j'allai trouver Mme l'Abbesse et lui dis qu'elle n'avait pas d'autre moyen pour mettre sa maison et ses Religieuses en sûreté que d'aller trouver le Commandant, avec une Religieuse qui sut l'allemand, que je ne pouvais pas quitter, mais qu'il se trouverait là quelqu'interprète. Elle y fut, on l'écouta favorablement, et on envoya aussitôt un officier pour conduire nos gaillards, qui ne se doutaient de rien, à leur numéro, et ainsi nous fûmes tranquilles ce jour-là.

Le lendemain, et tous les jours suivants, nous en eûmes d'autres, et nous en avons eu jusqu'à 60 et 80 à la fois, qu'il fallait nourrir la première journée. La misère devenant extrême, la maison fut bientôt épuisée, et nous n.

pouvions plus cuire de pain, n'ayant pas de farine. Il fallut avoir recours au boulanger, mais il était presque impossible d'en avoir, parce que les soldats gardaient la boutique et n'en laissaient pas vendre aux citoyens. Enfin le boulanger trouva le moyen de nous en envoyer deux fois la semaine, et la nuit il envoyait à chacune un petit pain qui pouvait peser trois quarterons, ce qui faisait en tout environ une livre et demie par personne pour toute la semaine; mais comme il était presque toujours tendre, nous aurions bien tout mangé dans un seul repas, cependant il fallait faire la part de chaque jour.

Il y eut une des Religieuses qui eut compassion de moi, elle écrivit à ses parents de lui envoyer de la farine, elle en fit faire du pain, et m'en donnait 2 ou 3 livres par semaine, mais ce ne fut que pour peu de temps. Alors, je demandai aux militaires à leur acheter quelques pains de munition; souvent ils avaient trois semaines de cuisson, mais je les mangeais à belles dents, et j'étais bien contente lorsque j'en pouvais avoir. Mme l'Abbesse, voyant la difficulté d'avoir du pain et de la viande, acheta deux bœufs et les fit tuer, ce qui ne dura guère, car il en fallait la moitié d'un par semaine, rien que pour la maison, et le grand nombre de soldats que nous avions les fit bientôt consommer. Une nouvelle bande étant logée à l'Abbaye, je leur fis faire de la soupe, où l'on mettait quelques tranches de pain qui couraient l'une après l'autre, parce qu'on n'en pouvait point avoir. J'en avais double peine; car, d'un côté, je sentais fort bien que ces pauvres malheureux n'étaient pas bien restaurés après avoir marché toute la journée dans les glaces et dans les neiges, et eux de leur côté ne pouvant s'imaginer notre extrême pauvreté, et, attribuant mes refus à mauvaise volonté, s'irritaient contre moi, et me disaient mille mauvaises raisons.

Un jour que nous n'avions pu leur donner pour leur souper que cette soupe et quelques pommes de terre, ils s'aigriront si fort, qu'ils résolurent pendant la nuit, d'entrer par force dans la maison, pour chercher, disaient-ils, de la viande.

J'entendis frapper à la porte à coups redoublés, je me levai ainsi que la tourière et nous descendîmes toutes deux dans la cour. Je crus qu'ils allaient mettre la porte bas, tant ils faisaient de bruit; mais, sans m'effrayer, je leur demandai ce qu'ils voulaient à une heure si indue, je leur dis qu'ils avaient eu à souper, tout ce que nous

pouvions leur donner. Ils me répondirent qu'ils entraient malgré nous dans la maison, qu'ils trouveraient bien du pain. J'essayai de les calmer en leur disant comme il était vrai, que si il y en eut eu dans la maison, je leur en aurais donné, mais ils ne voulurent pas me croire, et me dirent que je les trompais, ou pour dire leur mot que je les « embêtais », qui est un terme trivial, dont se sert le bas peuple. Ils se remirent à frapper de nouveau avec la même violence, et je ne savais pas quel moyen employer pour nous en délivrer. Tout à coup, je pensai à Saint Jacques qui était le patron de notre Eglise, et feignant d'appeler quelqu'un, je me mis à crier de toutes mes forces : « Jacques, Jacques, va-t-en chez le Commandant chercher la garde...; ne passe pas par là...; sors pars la porte de derrière...; va bien vite... dépêche-toi; car ils vont enfoncer la porte. »

Ils plaisantèrent d'abord de m'entendre ainsi parler et disaient en riant : « Oui, oui, Jacques, Jacques, va-t-en voir s'ils viennent, et criaient et frappaient toujours; mais, au bout d'un instant, ils craignirent qu'effectivement, j'eusse envoyé quelqu'un chez le Commandant, ils s'en retournèrent à petit bruit dans leur quartier et se couchèrent comme si rien n'était. Nous allâmes nous coucher, la tourière et moi, après avoir bien ri de l'aventure.

Un autre jour, il nous en vint une troupe à qui nous donnâmes la soupe et la quantité de bière commandée, mais n'en trouvant point assez, il en vint un pendant la nuit qui frappa rudement à la porte; nous nous levâmes, la tourière et moi, et lui ayant demandé ce qu'il voulait, nous lui ouvrîmes la porte. Il tenait à la main un grand broc, dans lequel nous lui avions déjà donné de la bière et nous dit qu'il en voulait encore. Je lui répondis que nous leur avions donné leur ration, qu'ils en avaient assez, et que je ne lui en donnerais pas davantage, qu'en surplus, s'il avait été plus poli, j'aurais pu en donner par surcrogation, mais puisqu'il était si malhonnête, il n'aurait rien.

Là-dessus, il se mit en colère, jeta son broc à terre et le brisa en mille morceaux, mais sitôt qu'il le vit brisé il fut honteux et fort peiné de sa vivacité, car il était d'un bon naturel. Je vis à qui j'avais affaire, et je le grondai bien fort, ajoutant que c'était le moyen de ne rien avoir. Il m'écoutait tristement, les yeux fixés sur les débris de son broc, sans me répondre une seule parole, enfin admé-

rant sa constance et sa patience, je lui donnai un peu de bière et il s'en fut; mais le lendemain nous rîmes beaucoup lui et moi de son équipée. Il se buvait chaque jour un tonneau de bière, à peine suffisait-il.

Une autre compagnie étant venue loger chez nous, il en resta un de la troupe pendant une quinzaine de jours, qui n'était pas des plus doux ni des plus méchants, surtout quand il avait fait quelques sottises. Un jour qu'on lui avait porté sa soupe et sa viande dans une soupière, il vit, ou crut voir qu'elle n'était pas propre, aussitôt il la prend et la jette par la fenêtre. La tourière qui le vit par le petit guichet de la porte m'en avertit, et je me préparai à le bien recevoir. Au bout d'un instant il arriva demandant son dîner, je fis fort l'étonnée et lui dis que j'étais sûre qu'il l'avait reçu; ne sachant que répondre, il avoua, qu'à la vérité, on le lui avait apporté, mais qu'étant dans une terrine sale, il avait, de colère, jeté tout dans la rue. Je le tançai alors vertement, lui disant qu'il aurait dû venir me faire ses plaintes, et non pas casser sa soupière, que maintenant je n'avais plus où mettre son dîner et qu'il fallait qu'il m'en donnât une autre. Comme il me pressait toujours de lui donner à dîner, je lui dis : Eh! bien, donnez-moi donc votre chapeau pour le mettre, et vous verrez s'il sera plus propre. Cependant, à force d'importunités, je lui donnai à manger et il s'en alla.

Le bon Dieu me donnait une fermeté incroyable, pour leur parler et les remettre à leur place; je ne m'effrayai pas de leur brutalité, quoique plusieurs fois elle allât jusqu'à lever le sabre sur moi. Les jambes me tremblaient souvent, mais je ne fléchissais pas et n'avais pas l'air effrayée de leurs menaces ni de leur tapage.

Il nous arriva ensuite 30 à 40 de plusieurs nations; il y avait des Français, des Italiens, des Bavares, des Saxons et des Hessois. Il était bien difficile de les entendre tous, et il fallait les loger, les nourrir et les blanchir pendant plusieurs jours, mais on me donna une Religieuse qui savait l'allemand, et nous nous en tirâmes assez bien. Cependant, nous n'avions pas de pain à leur donner, parce que les boulangeries étaient toujours gardées. Un d'entr'eux, qui était Français, me dit : « Ah! j'en aurais bien moi. » Je lui répondis que puisqu'il lui serait facile d'en avoir, que s'il voulait nous en aller chercher, je les lui paierais, ce qu'ils lui auraient coûté.

Il y fut, et il m'apporta 5 ou 6 pains, mais il espérai-

que lui et les siens en auraient de plus gros morceaux, et lorsqu'il vit que l'on coupait toutes les parts égales, pour en donner à tout le monde, il fut fort mécontent d'avoir eu seul la peine de l'aller chercher et de le voir distribuer également aux Français et aux autres; mais je lui fis enfin comprendre, que les Italiens, Saxons, etc... en avaient aussi grand besoin que les Français.

Un jour que tout était plein et qu'ils étaient par dizaines dans les chambres, on nous amena un pauvre blessé qui avait des balles dans le haut de la cuisse, il criait miséricorde, n'ayant pas été pansé depuis 8 jours qu'il les avait reçues. Il fallut le mettre dans une chambre où il y en avait déjà dix; nous passâmes un lit de plumes, des oreillers et des draps pour lui, mais ses compagnons ne purent dormir de la nuit, à cause de l'infection de sa plaie, quoique les portes et les fenêtres fussent ouvertes. Le lendemain, ils nous prièrent bien honnêtement de les délivrer de cet homme, et je leur conseillai d'aller trouver le Commandant. Ils y allèrent et il leur dit de le conduire eux-mêmes dans un hospice, sur un traîneau, mais on le refusait partout, craignant qu'il n'y mit la peste, et ce ne fut qu'au troisième ou quatrième hospice qu'on le reçut, où je crois bien qu'il sera mort très promptement car la promenade qu'on fut obligé de lui faire faire, ne lui fit pas grand bien.

Comme il arrivait tous les jours quantité de blessés dans la ville, on pensa à chercher des maisons convenables pour en faire des hospices. La nôtre ne fut pas oubliée; les luthériens dirent aux Français que notre maison serait très propre pour cela; un des chirurgiens-majors vint nous rendre visite. C'était un homme de près de 60 ans, très honnête et très respectable. Il fut fort surpris de trouver une Française dans ce pays; il me demanda comment j'y étais venue et comment je pouvais vivre et m'y accoutumer. Je lui répondis que, puisqu'on nous avait chassées de nos maisons dans ma Patrie, j'avais été bien obligée d'en chercher une chez les étrangers, m'estimant bienheureuse qu'on eût bien voulu me recevoir. Je lui racontai comment j'avais pu sortir de France. Je lui dis encore que, pour la nourriture, depuis que les Français étaient entrés dans la ville, nous étions réduites aux abois; que nous n'avions pas même de pain, et que, quand j'en pouvais avoir de munition, j'étais trop contente. Il en fut fort touché et me dit qu'il tâcherait de m'en envoyer des hospices. En effet, il m'envoya plusieurs fois des pains de deux livres.

Il m'apprit que les troubles de France étaient apaisés, que plusieurs maisons religieuses étaient relevées et qu'il avait mis ses deux demoiselles dans un couvent, parce qu'il était veuf. Enfin il m'engagea beaucoup à retourner en France. Jusqu'ici, il ne m'avait pas dit un mot du sujet de sa visite, mais alors il me dit que l'on voulait prendre notre maison pour en faire un hospice, que nous y resterions pour soigner les malades, et que nous ne pouvions pas faire une plus belle œuvre; enfin il me fit presque un sermon pour m'y engager. Je lui répondis que je louais beaucoup celles qui s'y employaient ayant la vocation, mais que nous, ne l'ayant pas, nous y serions fort maladroites; que, d'ailleurs, la maison n'était nullement propre à faire un hospice, qu'il n'y avait aucune chambre assez grande, et que, s'il voulait, je la lui ferais voir afin qu'il en fût convaincu par lui-même, mais il s'en tint à ce que je lui dis, et il se retira fort satisfait.

Il venait me rendre visite de temps à autre et toujours il m'engageait à retourner en France. Je lui dis un jour. Quel moyen d'y retourner dans un temps de guerre, où toutes les routes sont couvertes de soldats? Il me répondit: « Est exposé qui veut; si vous vous conduisez sagement, personne ne vous dira mot. » Comment, lui dis-je, vous croyez que je ne serais pas attaquée? Non, me dit-il; et quelqu'un nous ayant interrompus, nous en restâmes là.

Peu de jours après, il vint un Commissaire de guerre pour voir notre Eglise, parce qu'on voulait en faire un magasin pour les vins, eaux-de-vie et provisions de l'armée, et cette belle et vaste Eglise, qui autrefois avait été protégée par un général, ennemi de notre Sainte Religion, qui cria à son armée, de ne point tirer sur elle, se vit sur le point d'être profanée par des catholiques.

Sitôt que nous sûmes leur dessein, nous allâmes, promptement, Madame l'Abbesse et moi, chez le Gouverneur Français, qui était tout couvert d'or et d'argent. Nous lui fîmes nos réclamations, et nous lui exposâmes que l'Eglise étant paroisse, les fidèles seraient privés de l'Office Divin et des secours spirituels, et que Madame l'Abbesse lui offrait deux grandes caves, où les vins et eaux-de-vie y seraient mieux conservés.

Il ne fit pas grand cas de nous, ni grande attention à ce que nous lui disions, et il nous dit froidement d'aller chez le Commissaire de la guerre. Nous y allâmes aussitôt, c'était le même qui était venu chez nous. Il nous reçut avec toute sorte d'honnêteté, écouta attentivement

nos réclamations, et nous dit: « Ce sont les luthériens qui nous indiquent les lieux dont nous avons besoin, car nous ne connaissons rien dans ce pays; je ferai mon possible pour vous obliger; j'irai voir les caves et on ne touchera pas à votre Eglise. Il vint effectivement pour visiter les caves, mais il ne s'en servit pas et nous laissa fort tranquilles.

Le chirurgien major dont j'ai parlé avait un de ses amis et confrères dans la ville; cet homme était de la Suisse et avait épousé une jeune personne qu'il connaissait depuis l'âge de 5 ans et dont la mère était son intime amie.

Comme il allait souvent dans cette maison, il trouva cette enfant si tellement à son goût qu'il dit à sa mère: « Si votre demoiselle avait 17 ans, je l'épouserais » La mère, qui connaissait sa probité et sa bonne conduite, lui répondit: « Si vous voulez l'attendre, je vous la donnerai. » Il dit qu'il l'attendrait et attendit en effet, mais peu après son mariage, il fut obligé de suivre l'armée, et sa jeune épouse qui l'aimait beaucoup, ne le voulut jamais quitter. Cela alla fort bien en Italie, en Bavière et dans les pays riches, mais dans ce lieu où nous étions, il en fut fort embarrassé à cause de l'affreuse misère qu'il y était.

Ayant donc un jour rencontré son ami il lui dit: « Je voudrais bien placer ma femme quelque part, afin de suivre l'armée de plus près. » L'autre lui répond aussitôt: « Il faut la mettre ici au Couvent, il y a même une Française, je vous y mènerai. »

Ils vinrent tous deux ensemble la proposer à Madame l'Abbesse qui leur répondit: qu'il ne lui était pas permis de prendre des femmes en puissance de mari. Je crois que si elle l'avait vue, elle n'aurait pu s'empêcher de la recevoir, et si elle l'avait reçue, elle s'en serait très bien trouvée. C'était une personne d'une vingtaine d'années, mais charmante par sa douceur et son amabilité, modeste, prudente et discrète comme une personne de 40 ans, se faisant respecter de toute l'armée, ne parlant que très peu et toujours à propos. Il ne lui manquait que d'être Catholique.

Voyant que Madame l'Abbesse ne la voulait pas recevoir, le Chirurgien-Major à qui j'avais conté mes aventures dit à son ami: Eh bien! il faut la renvoyer en France avec Madame, en me montrant, elles se tiendront compagnie; j'ai une voiture bien suspendue dont je suis em-

barrassé, elles y feront le voyage fort agréablement. Je connais un militaire, très bon garçon et de très bonnes mœurs, qui est un peu blesé, il fera semblant de boiter, nous dirons qu'il ne peut plus servir, qu'il faut lui donner son congé et il les accompagnera et les servira dans tout leur voyage, avec bien de la joie. On leur fera avoir la nourriture et le logement aux frais du Gouvernement jusqu'à Mayence.

Le voyage fut conclu pour après Pâques, qui n'était pas loin. Nous n'étions plus si accablées de militaires, sans doute que l'armée Française avait pris une autre route, car la pauvre Pologne était dans une désolation si affreuse, qu'il n'y avait plus ni pain, ni bestiaux, ni chevaux, et il fallait en aller chercher à 10 ou 12 lieues à la ronde. Le sang inondait les rues de Thorn, car les boucheries ne suffisant pas, on tuait dans les rues et les places publiques. On donnait aux soldats le pain et la viande pour le voyage, mais sitôt qu'ils étaient un peu las de les porter, ils faisaient des camps où ils mettaient tous les chevaux et bestiaux qu'ils pouvaient attraper, qui y mouraient de faim, n'ayant pas de quoi leur donner à manger. Nous cachâmes si bien nos chevaux et nos vaches qu'ils ne les trouvèrent pas, quoiqu'ils fussent venus plusieurs fois pour les chercher.

(A suivre.)



IN MEMORIAM

PIE XI

Nous avions le plus vif désir que notre « Echo » vous porte un éloge du Vénéré Pontife si promptement enlevé par la mort... Mais, nous ne nous sentions pas en mesure de le faire. La bonne Providence est venue à notre aide en inspirant à M. le chanoine Pol Aubert, un nouvel acte de charité à notre égard. Munies de son autorisation, nous nous réjouissons de pouvoir vous communiquer les paroles qu'il prononça le 2 février, deux jours après le décès de Pie XI dans la chaire de Saint-Houardon.

Jamais la mort d'un Pape n'a été aussi rapidement connue dans le monde. Dès les premières heures qui l'ont suivie, la T.S.F. en a répandu la nouvelle: comme un hommage à la Science, pourtant faillible parce qu'elle n'est qu'humaine, au Pontife infaillible de la Vérité qui vient de Dieu.

Cet hommage, il le méritait comme savant, celui qui a fait dans son Vatican la plus large part aux laboratoires scientifiques, comme il avait fait de son palais, au prix d'un renoncement sans exemple dans l'histoire, le Temple de la Liberté nécessaire au ministère spirituel de la Vérité.

Il est mort! et sa mort a d'abord causé une douloureuse surprise: le monde le savait accablé par l'âge et par des maladies capables de ruiner les plus solides constitutions mais on le savait entouré d'affections dévouées et de soins éclairés; — on le savait, sinon d'une robustesse juvénile, du moins d'un courage capable de supporter les plus durs traitements: malgré ses quatre-vingt-deux ans; il avait déjà si souvent défié les pronostics les plus graves.

Par deux fois au moins, il avait fait spontanément à Dieu le sacrifice de sa vie:

Une fois, nonce à Varsovie, il avait, seul de tout le

corps diplomatique, refusé de faire ses bagages devant l'armée bolchevique qui menaçait de ses massacres la capitale polonaise:

« J'ai offert ma vie à Dieu. Je suis prêt à toute éventualité. »

Et puis dans ce mémorable mois de septembre 1928, quand il avait offert sa vie à Dieu pour la paix du monde contre une barbarie aussi cruelle et aussi dangereuse que celle des Soviets, celle des nationalismes totalitaires.

Mais puisque Dieu sans rejeter le sacrifice, avait protégé le nonce pour s'en faire un Pape;

Puisque si souvent déferant aux prières que le monde du ciel; — le Pape a reconnu qu'il devait la prolongation de sa vie à Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus — et le monde de la terre faisaient ensemble pour Pie XI le bon Dieu le laissait sur le trône vers lequel ses vertus attiraient tous les yeux;

Pourquoi le Pape mourrait-il au moment où plus que jamais, on avait besoin de lui?

Tout le monde était si plein d'espérance que de Rome où il débarquait, le Cardinal Archevêque de Paris invitait ses diocésains à se réunir dans leurs églises en ce jour du 12 février, pour commémorer le dix-septième anniversaire du sacre de Pie XI;

Et le Pape lui-même avait convoqué pour la même célébration, le Sacré Collège et tout l'Episcopat de cette nation dont il était fils par la naissance et le sang, et qui pourtant, — il l'a dit la veille de Noël, publiquement, — lui causait « de graves préoccupations et d'amères tristesses ».

En moins de vingt-quatre heures, il a fallu changer le décor des fêtes contre des apprêts funèbres.

Par trois fois, le Cardinal Camerlingue a frappé les tempes de celui qui fût Sa Sainteté le Pape Pie XI et l'a appelé par son nom, et par trois fois, le Cardinal dit aux assistants consternés: « Mortuus est », il est mort.

Les ondes ont pris aux lèvres du Cardinal la triste nouvelle et il n'est guère plus un catholique au monde qui l'ignore; et partout elle a causé une inexprimable émotion.

Le Gardien vigilant de la paix est désormais séparé de nous par une nuit que les haines du monde rendent plus obscure.

Et nous essayant de déchirer le voile affreux, nous criions vers celui qui a franchi les frontières du Visible et

de l'Invisible: *Custos quid de nocte!* Sentinelle qui voit tout, dis-nous ce que tu penses de notre nuit!

Avant que nous puissions entendre des lèvres de son successeur les oracles divins, dégageons de l'émotion qui nous étreint, deux éléments principaux:

Nous pleurons en Pie XI un Pape dont la personnalité avait un rayonnement extraordinaire. Je ne crois pas qu'il soit possible de le dire avec plus de talent et plus de force que le Président Herriot:

« Le Pontife qui a donné tout son sens à l'Évangélisme — qui demeure suivant la tradition des plus grands Papes, un des plus hauts et des plus purs représentants de cette force invincible: la conscience. » Il est au moins difficile de mieux dire. « N'insulte pas qui veut » a dit l'autre jour dans d'autres circonstances le chef du gouvernement français; mais on peut dire aussi: « N'honore pas qui veut. »

Pie XI a frappé tous ceux qui l'ont approché par la puissance de sa personnalité.

D'ordinaire, les Papes sont comme annoncés par leur carrière précédente: la diplomatie pontificale, les grands postes de la prélature ou de l'épiscopat autorisent jusqu'au serment, les pronostics et les paris.

En 1914, le futur Pie XI a 57 ans et a passé toute sa vie dans les bibliothèques; il a dans le monde des érudits une réputation bien établie; il en a conquis une autre dans le monde des sportifs — et j'ai connu un astronome, l'un des plus grands de notre temps — et un juriconsulte — qui ont été les compagnons d'alpinisme de cet homme intrépide qui s'habituaient en faisant l'ascension du Cervin et du Mont Rose à considérer de haut les choses humaines.

Et puis, à partir de 1918, c'est la plus extraordinaire des carrières:

Benoît XV a besoin d'un visiteur apostolique en Pologne: il fait appel à Achille Ratti qui sait tout, même les langues orientales. Mgr Ratti reçoit, en 1919, la consécration épiscopale, devient cardinal le 13 juin 1921, archevêque de Milan le 8 septembre et Pape le 6 février suivant.

Il s'est formé dans le labeur patient de l'étude, dans le silence de la vie privée.

Comment va-t-il aborder le monde d'après-guerre?

Au milieu des pires difficultés qu'aucun Pape ait pu connaître, Pie XI s'impose par son calme; il encourage

les initiatives heureuses, il ne recule devant aucune hardiesse qui lui paraît justifiée, mais il n'hésite pas non plus à condamner.

L'Europe, et même le monde, — mais l'Europe spécialement, est en proie après la guerre à une fièvre de sentimentalisme d'une acuité particulière. Les théoriciens du droit international perdent leur science devant les explosions subites et ordinairement imprévues des nationalismes; même quand elles sont prévues et préparées, elles revêtent à l'ordinaire des caractères de violence qui autorisent pour l'avenir les suspensions les moins avantageuses.

L'Irlande, l'Allemagne, l'Autriche, la Pologne, l'Italie, la France sont en crise.

Chez nous, la crise prend un aspect particulier: au pays de Descartes, de la pensée claire, un aphorisme a vite fait de devenir une vérité: la primauté du politique sur le moral et le spirituel pourrait n'être qu'un article de polémique intérieure, mais affirmée, présentée par un incroyant de renom, elle devient particulièrement dangereuse; elle met au premier rang des valeurs humaines une valeur qui n'a de prix qu'autant qu'elle dérive de valeurs plus hautes.

La primauté du politique s'impose à une époque déterminée. Elle prend signification de circonstance. Le passé n'a de prix qu'autant qu'il est exploitable dans le présent; mais aussi il rejette dans les vieilles lunes ce qui ne peut servir à l'heure présente et alors on propose l'Eglise comme une invention de sénateurs romains convertis à l'Évangile; l'Évangile comme de pauvres recueils de quatre pauvres juifs obscurs; l'ascétisme chrétien comme un épouvantail qui met en fuite les muses grecques et la beauté antique, et on rejette tout cela!

Et si ce rejet en bloc des valeurs spécifiquement chrétiennes est présenté par la France, la nation authentiquement missionnaire, c'est le message catholique tout entier qui est faussé.

Alors le Pape Pie XI n'hésite pas: il frappe au cœur de sa fille aînée, il demande à ses fils de France de revisser leur foi: quelques-uns ne supportent pas l'épreuve: le Pape ne s'arrête à aucune considération et les faits lui donnent raison.

Il serait injuste d'attribuer à l'école maurrassienne aucune responsabilité dans l'éclosion du communisme ou du nazisme: il y a des épidémies qui courent le monde.

Le maurrassisme ne mérite ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Mais parce qu'il n'a pas hésité à le frapper, le Pape Pie XI a eu la main plus libre pour en condamner les similitudes en Allemagne et en Italie.

Une idole — Patrie ou Nation ou Race — qui domine tout l'ordre de la morale, absorbe et annihile les consciences individuelles, a le moyen de contraindre à déclarer juste en son nom ce que la conscience au nom de Dieu déclare injuste.

Voilà le fond commun de tous les systèmes que le Pape Pie XI a condamnés. Il a fait tête, tout seul, avec ses magnifiques collaborateurs, aux forces politiques du monde entier.

Il y a trois ans, il avait contre lui la Russie Soviétique, l'Allemagne hitlérienne, l'Italie fasciste, l'Espagne communiste, la France Front populaire.

Contre les doctrines reçues dans ces Etats, il affirmait le droit de la conscience de se prononcer elle-même. Il affirmait le droit de l'Eglise, éducatrice du peuple. — Je voudrais laisser parler le président Herriot :

« Le Pape Pie XI recommande la recherche de la justice et l'équitable répartition des ressources humaines, la lutte contre l'égoïsme et la cupidité, la confiance mutuelle et fraternelle entre les nations. Il a flétri la guerre comme une forme de l'homicide. Il n'a cessé de se prononcer pour la défense des faibles et des petits et de se porter au secours des opprimés, des persécutés, des exilés. Jusqu'à son dernier souffle, au milieu des pires triomphes de la force, il est resté fidèle à son apostolat. L'écho de ses ultimes paroles nous en apporte l'émouvant témoignage. »

Ces ultimes paroles, nous les connaissons : de ses lèvres serrées par l'agonie, deux derniers mots sont sortis : « Jésus... Paix. »

Jésus, auquel il a cru, comme à son Dieu, lui, le savant complet, le polyglotte, le physicien, le géologue, l'historien, il a cru à Jésus comme au Grand, à l'Eternel Vivant, et il le priait d'accorder au monde cette paix, pour laquelle, comme Jésus, il a offert sa vie.

Quelqu'un a dit que Pie XI est la plus haute personnalité des temps modernes : nous n'avons aucune peine à le croire. S'il a pu dire récemment à notre grand Cardinal Gerlier que la France est encore le pays qui lui donnait ses plus douces consolations, nous sommes fiers que la France soit aussi le pays qui a donné jusqu'à présent

par ses chefs officiels, à la mémoire du Pape Pie XI, un hommage tel que les autres peuples auront peine à le dépasser.

Car c'est ici le second point que je voudrais au moins brièvement dégager.

La personnalité de Pie XI a honoré sa charge de telle manière que jamais la Papauté n'a été élevée si haut dans l'estime du peuple.

Les événements de ces dernières années le montrent surabondamment. Non seulement le Pape, mais ses représentants, ses Cardinaux, ses Evêques, ont dans la vie du monde, une place hors de pair ; même le moindre signe reconnu ou soupçonné d'une initiative trop personnelle chez un membre de la hiérarchie, pose tout de suite la question : Qu'est-ce que va dire le Pape ?

Les circonstances ont aidé Pie XI à implanter dans le monde ce souci des décisions papales, mais pour une large part il lui revient d'avoir donné à la Papauté par sa science et sa sainteté, cette gloire rayonnante.

Car si dans la vie des Etats il occupait une place qui rendait incompréhensible son exclusion de la Société des Nations, Pie XI avait des préoccupations plus profondes. Ses encycliques sur le Mariage, sur le Communisme athée, sur le racisme montrent quelle importance il donne aux choses de la foi, mais sa trouvaille personnelle, c'est l'Action Catholique.

Et par elle, il a présenté de l'Eglise, une physionomie que l'on avait oubliée : l'Eglise n'est pas une Société en face des Sociétés civiles ou politiques. Son Pape, ses Evêques, ses Prêtres ne sont pas plus des fonctionnaires que ses fidèles ne sont les citoyens d'une cité spirituellement organisée avec des cadres terrestres. En lançant l'Action Catholique, le Pape Pie XI proposait l'Eglise comme la vie des âmes unies à Dieu et entre elles par le Christ Jésus. Il rappelait aux fidèles la nécessité de vivre leur christianisme ; il chargeait chacun de l'âme de ses frères.

C'est pourquoi il a béni et encouragé ces mouvements de jeunes qui sont nés en Belgique et dans cette France pour laquelle notre ministre des Affaires Etrangères rappelait qu'il avait une affection paternelle.

Ces mouvements spécialisés que beaucoup sans doute de prêtres et de laïcs regrettent de n'avoir pas compris assez tôt, ont conquis la faveur des âmes vraiment apostoliques et ils sont le meilleur testament du Pape Pie XI à nos temps d'effervescence.

Je m'arrête : notre Pape est mort : Il y a dans son tes-

tament encore un legs précieux pour nous: l'amour de la sainte Eglise. La voilà en deuil. Nous devons prier beaucoup, et si ce n'est plus aux intentions du Souverain Pontife, puisque nous devons attendre les décisions du prochain conclave, ce sera toujours en conformité avec les intentions du Pontife Universel, le Christ Jésus qui couronne de sa gloire Achille Ratti, Pape sous le nom de Pie XI.

Landerneau, 12 février 1939.

Chanoine POL AUBERT.



M. LE CHANOINE LOUIS-BERNARD LE HIR

Aumônier du Calvaire de Landerneau

Né le 14 Juin 1872, à Camaret, Louis Le Hir perdit en 1881 son père qui était Camarétois, boucher de profession; sa mère, du Frêt en Crozon, dut céder l'étal et prendre une petite épicerie-mercerie pour subvenir aux besoins de ses enfants. L'année suivante, 9 mai 1882, Louis fit sa première Communion et il fut confirmé par Mgr Nouvel de la Flèche.

C'est M. l'abbé Yves Roudaut, alors Vicaire à Camaret, (mort vicaire à Saint-Louis en 1895) qui remarqua la tenue de l'enfant à l'église et soupçonna une vocation possible. Il demanda à Mme Le Hir ses projets pour l'avenir de son fils... et il fut décidé que celui-ci commencerait le latin sous la direction du zélé vicaire. Moins d'un an après, en 1884, M. Roudaut conduisait son élève au Collège Saint-François de Lesneven. Il entra en sixième, fut reçu en 1885 congréganiste du Sacré-Cœur, en 1887 congréganiste de la Sainte Vierge, toujours en bon rang dans les classes, et brillant en latin et en grec... Il eut en 1933 une occasion unique d'écrire à un ami très respecté une épître latine: la grâce limpide de la forme et la pureté de la langue, allaient de pair avec la richesse du fond et la profondeur du sentiment; pour le grec, mentionnons que jusqu'au bout, Monsieur Le Hir lut les Pères Orientaux dans le texte: les études de Lesneven ont toujours été réputées...

Surtout, l'élève grandissant tint à honneur de modeler son âme à l'image de Jésus-Christ. A cette époque M. Grall venait de quitter la chaire de rhétorique pour le rectorat de Lanhouarneau et la cure de Ploudalmézeau; mais son ami intime M. Le Guillou demeurait, et l'on sait quelle influence extraordinaire il exerça sur de

nombreux collégiens, par son intelligence et par sa sainteté. M. Le Hir fut un de ses plus fervents disciples; même aujourd'hui on discerne, à de certains indices que la Croix éclaire, la lignée spirituelle de M. Le Guillou.

A 18 ans, sans vouloir passer par la philosophie dite universitaire, M. Le Hir entra au Séminaire de Quimper. Il vécut avec bonheur dans les exercices et les travaux austères de la maison qui jadis avait abrité les Bénédictines du Calvaire. Le Dogme, l'Ecriture Sainte, l'Histoire de l'Eglise, la Liturgie qui résume tout, le Chant grégorien alors renaissant, les longues stations devant le Tabernacle, quelles joies pour son âme déjà sacerdotale! Aucune mièvrerie dans sa piété; rien de guindé ou de distant dans le maintien et l'attitude, mais une dignité simple, une bonté solide, le rire ou plutôt le sourire facile, une âme toute d'équilibre, qui allait au devoir et au Maître sans s'attarder à l'accessoire, sans s'inquiéter des menues épines, tranquille et assuré.

En 1894 il retourna comme maître d'études à Lesneven. Il en fut heureux. Sans doute il aurait aimé y rester comme professeur: c'était une des formes les plus chères de sa vocation; mais après son ordination sacerdotale (25 juillet 1896) il fut nommé vicaire à Beuzec-Conq... Son attachement au vieux Collège n'en fut pas diminué. Sans doute il ne se mêlera plus aux foules des grands jours, qu'il appelait irrévérencieusement « des bagarres parfois solennelles ». Mais en toute occasion il sut prouver qu'il suivait de très près la vie de Saint-François, et en 1934, quand M. le Chanoine Dujardin lui demanda de présider la fête des Anciens Elèves, ce n'est pas du tout par esprit de sacrifice qu'il accepta.

A Beuzec-Conq il fit de son mieux (assez longtemps pour montrer qu'il pourrait rendre, dans un poste plus conforme à ses aptitudes, des services plus utiles). C'est sans aucun déchirement qu'il reçut en 1898 sa nomination pour le petit Collège Saint-Joseph, fondé à Morlaix par Mgr Dulong de Rosnay. Il devait passer là des années heureuses et fécondes, dans l'étude, le recueillement, l'apostolat. Même après la fermeture du Collège, il put continuer d'instruire quelques élèves: il aurait été difficile de leur procurer un professeur plus distingué...

Pendant les vacances qu'il passait à Camaret, il célébrait la Messe dans la chapelle Notre-Dame de Rocamadour, où il avait prononcé son premier sermon le premier dimanche de septembre 1896, jour du Pardon. Il garda toujours toute sa prédilection au cher sanctuaire;

lorsque les chapelains du Rocamadour du Midi lui demandèrent des notes sur la chapelle camarétoise, c'est avec un vrai désenchantement qu'il leur répondit par l'exposé de faits historiques: il ne croyait pas que le disciple de Jésus, S. Zachée ou Amator, pût revendiquer Camaret comme un dieu de son ermitage...

Monsieur Le Hir resta fidèle à sa paroisse natale. Chaque année il aimait à y passer de très brèves vacances. Pour l'église neuve, qui coûta tant de fatigues à M. le Chanoine Bossennec, il donna de sa pauvreté, généreusement, et il ne manqua pas d'assister à la Consécration.

Le 29 septembre 1911 il fut nommé aumônier du Calvaire de Landerneau: c'était bien pour lui le poste idéal. Tout aussitôt il s'efforça d'inculquer aux élèves du Pensionnat une piété profonde, moins de sentiment que de volonté: « La vraie preuve qu'on aime le bon Dieu, disait-il, c'est le devoir quotidien bien rempli ».

Il aimait à rappeler l'obligation de l'apostolat: par le bon exemple, la serviabilité, l'Action catholique. Ah! combien il a semé dans ces âmes la Vérité! Il voulait des Chrétiennes solides, et comment vivre de la foi si elle n'est pas éclairée? Pour la pratique des sacrements, qu'il désirait fréquente et féconde, il n'aimait pas la contrainte. Chaque matin avant la Messe il se tenait devant le Confessionnal: venait qui voulait, toutes garanties étant prises, évidemment, pour que la liberté ne dégénérât point en négligence.

Pendant 27 ans, il pénétra les enfants du Calvaire d'amour et de respect pour les beautés de la Liturgie. Il ne souffrait ni un défaut dans l'ornementation des autels, ni une erreur ou un oubli dans l'accomplissement des rubriques et des cérémonies. « Il était terrible là-dessus », dit une ancienne élève, se souvenant de certaine adjuration subie à la chapelle. Rien ne lui paraissait petit ou négligeable, des règles de l'Eglise et aussi des détails qui donnent à une solennité religieuse sa totale perfection. On le vit bien, surtout, lors du Jubilé de la Chapelle qu'il avait préparé avec tant d'amour, avec une science assurée du vestiaire et du luminaire, du placement et des évolutions de tous les ministres et certes il n'avait rien oublié du nombre prescrit, des présences, des attitudes, et aux plus élevés en dignité il n'avait pas hésité à imposer doucement les conséquences de son érudition et de son zèle pour la maison de Dieu. Peut-être un sourire accompagna parfois l'obéissance de tous, mais plein d'admiration et d'amitié... ou de

bienveillance... Cette fête unique lui laissa un souvenir de paradis.

Au Calvaire il obtint de la piété des moniales et de l'entrain des élèves de merveilleux résultats dans l'exécution du chant grégorien et de la musique sacrée. Tout « air » profane, toute adultération du chant d'Eglise le révoltaient; on le vit sortir d'une église paroissiale, non sans avoir lutté courageusement contre son ennui, parce que le *Libera* chanté pour un confrère aimé négligeait les normes de Pie X. Aux retraites des prêtres de l'Union apostolique, dans la chapelle aujourd'hui détruite de la Retraite de Lesneven, le président M. le chanoine Le Roy, ce délicat grégorianiste lui confiait toujours la mélodie du Martyrologe, à l'Heure de Prime. C'était un ravissement pour les auditeurs. Et quand une fois l'Aumônier du Calvaire ne put pas venir, non, ce ne fut plus le Martyrologe.

De longue date M. Le Hir était entré dans l'Oblature bénédictine. Sa cédula est datée de Kerbénéat, au X des calendes d'avril, l'année du Seigneur 1913, et signée « Frater Bernardus Le Hir, sacerdos indignus ». Il aimait le Monastère; il se considérait comme appartenant à la famille de saint Benoît et à la Primitive Observance restaurée, il ne manquait jamais d'assister à la fête du Patriarche des moines à l'Abbaye et il tenait à être invité à toutes les professions. Les auditeurs se souviennent encore du panégyrique superbe qu'il prononça en 1932, dans l'église de Kerbénéat, à la gloire de son Bienheureux Père. Aux Journées grégoriennes du diocèse, s'il ne put participer toujours aux offices et aux réunions d'étude, du moins il prodigua son appui aux organisateurs, l'appui de son influence, de ses conseils et de sa prière. N'est-il pas touchant de penser que la dernière fois que M. Le Hir, déjà bien affaibli, put se rendre à ces assises liturgiques, ce fut l'Office des Défunts qui remplit de son charme les heures trop brèves du Congrès? Sa dernière visite aux moines ensoleilla les âmes. Il rayonnait de joie au milieu des religieux, presque tous jeunes, qui l'écoutaient dans la salle de lecture raconter une malicieuse histoire de vénérable et haut personnage avec autant de tact que d'humour; et il se savait condamné!

Le travail plus que l'âge l'avait usé. Son ministère sacerdotal ne s'était pas refusé aux âmes, proches ou lointaines, qui l'avaient réclamé ou qui lui avaient été confiées.

M. Le Hir a converti plus d'un pêcheur et conduit vers la perfection nombre de bons chrétiens et chrétiennes. De plus, il avait toujours « en chantier », disait-il, des vocations sacerdotales ou religieuses. La plupart de ses enfants de cœur prirent chez lui les premières leçons de latin. « *Et genuit filios et filias* », la double bénédiction des Patriarches lui fut accordée, il le disait en souriant, et c'était une des raisons de sa confiance paisible dans la miséricorde divine. A ces labeurs incessants il ajoutait en 1933 — qui l'eût dit? l'aumônerie de la première troupe scout de Landerneau! « Ils n'ont trouvé que moi! », dit-il avec sa douce malice.

Nous laissons ici la parole au chef scout Jos. Le Doaré, de Châteaulin, qui a bien voulu nous écrire à ce sujet:

— « A Pâques 1932 trois collégiens de Landerneau, ardemment désireux de faire du scoutisme, participaient au camp de la première Quimper, à Brézal, près de Landerneau. Ils avaient le grand désir de fonder une troupe à Landerneau, mais il fallait trouver un aumônier. Le clergé paroissial, trop occupé et déjà spécialisé pour d'autres œuvres ne pouvait accepter. Les jeunes scouts pressentirent l'Abbé Le Hir, aumônier du Calvaire. Celui-ci avait déjà pu se rendre compte de la valeur du scoutisme. Jusqu'au bout il resta fidèle à ses scouts. Avec plaisir il conduisait la troupe dans son cher pays de Camaret, vivant « la grande aventure » avec elle, non sans joie. Et le liturge passionné montrait, avec un sourire mi-fierté, mi-stupeur, une photographie de sa messe « sub dio » dans un bois; peut-être lui rappelait-elle le Bienheureux Père au Mont Cassin.

Mais avant de prendre d'assez lourdes responsabilités, il voulut les connaître entièrement. A la Pentecôte, il accepta une proposition du chef de Quimper, et il participa au camp qui se tenait à Châteaulin. Non content d'observer, il demandait de nombreux renseignements sur le rôle de l'Aumônier, sur l'idéal scout, les méthodes employées par ce mouvement, surtout les résultats obtenus dans la formation des jeunes « garçons ».

Cette collaboration avec un chef laïc — le scoutmestre — lui semblait répondre exactement aux vues du Pape sur l'Action Catholique. Il voyait avec plaisir l'Aumônier, délivré de tous les soucis matériels, et libre d'exercer son influence sur le terrain strictement spirituel, en même temps qu'il devenait le conseiller et le guide des garçons et des chefs. Et pourtant l'Abbé Le Hir ne négligea pas non plus d'apporter son aide sur le plan maté-

riel à la jeune troupe naissante. Le premier local de la troupe fut installé par lui dans la maison, près de la Communauté du Calvaire. Il s'intéressa aux achats indispensables à une troupe et il aida les jeunes chefs dans leurs premiers travaux. Former l'esprit scout chez les garçons restait évidemment le point capital, un esprit pénétré du plus pur catholicisme. Pour lui, l'assistance aux offices religieux faisait partie intégrante des activités scout. L'assistance aux vêpres le Dimanche devait précéder les sorties.

Au mois de Juillet 1933 la Première troupe de Landerneau était affiliée à l'Association des Scouts de France, avec comme chefs Henry Grall et Robert Guimar, les premiers scouts de l'Abbé Le Hir. En Octobre l'abbé Le Hir fut nommé officiellement aumônier scout. En septembre, il avait été affilié par le Colonel de Réals. Il venait d'être nommé chanoine par Son Excellence Monseigneur Duparc... »

Les dix-huit derniers mois de sa vie, le Chanoine Le Hir fut en agonie. Une première fois la mort parut toute proche; un peu étonné, pas du tout effrayé il accepta les derniers Sacrements, en pleine crise cardiaque. Puis il serra le Crucifix dans ses mains; il contempla la Croix sculptée par un ami, garnie des instruments de la Passion: la Croix de son Calvaire bien-aimé; il pria et il souffrit; il recommandait aux témoins de prier avec lui; et peu à peu, à chaque rémission du mal, il reprit son labeur, heureux de se donner à l'apostolat de l'action, comme il avait offert celui de la souffrance et de la prière. Mais bientôt il fallut se rendre à l'évidence: le corps émacié, la dépouille usée allait permettre à l'âme de partir dans l'essor de la vraie liberté.

M. Le Hir écrivit alors à Kerbénéat: « J'ai plus que jamais besoin de prières. Ce n'est plus la générosité des premiers mois de maladie. Cette fois c'est la sécheresse, et même des tentations de révolte ». Tentation, pourquoi pas? Cette phase de purification fut-elle la moins amoureuse de la Volonté divine? Quant à la générosité, elle ne s'accompagnait plus de l'élan que permet la force physique conservée; mais nous, qui l'avons vu quand il souffrait, nous avons connu peu d'âmes aussi profondément abandonnées au Maître aimé!

« Ma prière? disait-il encore; ah! elle ne vaut plus grand'chose. Dire et répéter « Fiat », c'est tout ce que je puis. Je ne peux pas aller plus loin. » Cependant, quand la dernière Extrême-Onction lui fut donnée, il ne né-

gligea point de faire rectifier en silence un léger oubli de l'officiant ému: liturgie jusqu'au bout; et son dernier « fiat » manifesta toute la gravité religieuse d'un homme de Dieu et la simplicité charmante d'une âme d'enfant. Il trouva malgré son affaiblissement mortel, les paroles les plus douces de remerciement pour son très dévoué curé et ami M. le chanoine Aubert, pour le R. P. Prieur et les moines de Kerbénéat, pour le Calvaire avec lequel — 27 années durant — il s'était pour ainsi dire identifié.

Ses dernières paroles furent un acte d'oblation: — « J'offre de bon cœur au bon Dieu le sacrifice de ma vie pour le Calvaire de Landerneau. » Il l'avait aimé, en effet, comme une seconde famille et il lui a laissé son double esprit. On nous permettra de transcrire ici trois lettres qui montrent le simple et total dévouement du « Père » au monastère. La première date de son Jubilé sacerdotal, les autres de Pâques et du Dimanche du Bon Pasteur 1938.

28 Septembre 1936.

Ma Révérende Mère,

Voilà donc vingt-cinq années écoulées depuis que la volonté de Mgr l'Evêque m'a confié le service spirituel de votre chère maison.

Un quart de siècle! pendant lequel les vivacités de mon caractère primesautier ont causé bien des souffrances, inconscientes, il est vrai, sur le moment, mais qui n'en ont pas moins été la source de contrariétés parfois bien pénibles.

A la veille de ce vingt-cinquième anniversaire, c'est pour votre serviteur un souvenir humiliant. Les services que j'ai pu rendre au Calvaire en quelques occasions ne font pas, hélas! contre-poids, quand je me rappelle la délicatesse avec laquelle on m'a toujours traité.

J'implore donc, ma Révérende Mère, le pardon de toutes. Veuillez, s'il vous plaît, communiquer ce mot à la Communauté et l'assurer de mes pauvres prières pour que de plus en plus unis au Divin Maître nous accomplissions non seulement ses volontés, mais ses moindres désirs.

Cette humilité ne trompera personne sur la grièveté des torts de l'Aumônier; elle traduit sa délicatesse de conscience, simplement, et son désir des perpétuelles ascensions.

Et voici les *ultima verba*, les sentiments de la dernière maladie.

« Merci à vous, Révérende Mère Prieure, et à toute la chère Communauté du Calvaire de bien vouloir prendre part largement à mon sacrifice. Dieu m'a frappé au point sensible, mais qu'il reste béni. A l'épreuve Il a joint des grâces si abondantes et si efficaces que ces jours de sacrifice ont été malgré tout des jours de grande consolation. Même au milieu des crises atroces d'étouffement, je n'avais qu'à serrer mon crucifix et répéter : *Christo confixus sum cruci*, et j'éprouvais du réconfort. Ces grandes douleurs sont passées. Il me reste l'impression de faiblesse et d'anéantissement que je ne puis combattre encore par une nourriture suffisante. Continuez-moi, s'il vous plaît, le secours de vos prières.

Votre pauvre serviteur, L. LE HIR.

Et enfin:

Ma Révérende Mère,

Votre bonne lettre apporte un immense rayon de joie dans cette chambre de malade où pourtant, grâce à Dieu, les consolations ne manquent pas.

Il m'est très doux de constater une fois de plus que mon cher Calvaire n'est pas près de tomber dans l'indifférence et l'oubli à l'égard de son pauvre Pasteur.

Aussi, de tout cœur, je prie le vrai, l'insigne Bon Pasteur de réserver ses bénédictions de choix à toutes mes ouailles: Religieuses, Adjointes, Elèves, Tourières.

Les dernières paroles qu'il pût adresser à ses chères enfants le 3 ou le 4 Novembre dans la méditation qui précédait la messe découvrent une âme toute donnée qui a connu le parfait idéal chrétien:

« Il est bon de souffrir et de compatir aux souffrances du Christ et de sa sainte Mère; les heures pénibles ne peuvent, ni ne doivent durer toujours. Les ténèbres disparaissent pour faire place au soleil de Dieu, et c'est pourquoi l'office de Prime nous parle de splendeur.

« Il faut servir le Seigneur avec joie et je demande au Bon Dieu dans mes prières, avec la certitude d'être exaucé que tout dans ce monastère se fasse dans la jubilation de l'âme. »

Le Calvaire entoura le vénéré malade des soins les plus filiaux avec sa sœur très aimée et son beau-frère, vrai « frère » par l'affection et le dévouement, et avec sa servante désolée, si courageuse et si renoncée.

Lorsque le Seigneur vint chercher l'âme de son « pauvre serviteur » elle partit doucement, sans désordre et sans éclat, comme il convient au moine enfin déchargé

du labeur et de la Croix. Les obsèques elles-mêmes furent paisibles, chantées par les moines de Kerbénéat, par tant de prêtres amis et par le chœur des moniales. « Il doit être content » disait un chanoine, « c'est tout à fait la cérémonie qu'il désirait », douce, liturgique, en Dieu.

Avant l'absoute, M. le Chanoine Aubert donna lecture de la lettre adressée par S. Exc. Monseigneur Duparc, évêque de Quimper et de Léon qui résume noblement l'éloge funèbre de l'Aumônier du Calvaire:

Quimper, 18 Décembre 1938.

Ma Révérée Mère,

J'apprends la mort du bon Monsieur Le Hir. Vous perdez un aumônier dont la science égalait la piété. Il vous était dévoué comme un Père et s'intéressait autant à votre vie liturgique qu'aux études de vos élèves. Je sais quel soin il a apporté à l'enseignement du catéchisme aussi longtemps que sa santé le lui a permis. Je prierai avec vous pour son âme, et je vous demande de présenter mes condoléances à vos Religieuses, à sa famille et à vos pensionnaires.

Son Excellence, Mgr Cogneau, évêque auxiliaire de Quimper, ancien condisciple et toujours ami de M. le Chanoine Le Hir, écrivit de même:

« L'Evêque de Thabraca, auxiliaire de Quimper, prie la Révérée Mère Prieure du Calvaire d'agréer pour elle et pour sa Communauté ses sentiments de religieuse condoléance à l'occasion de la mort de leur bon aumônier, Monsieur le Chanoine Le Hir qui, pendant plus d'un quart de siècle s'est consacré avec tant de piété et de dévouement au bien spirituel des Religieuses et à l'éducation chrétienne des élèves du Calvaire. Il partage leurs regrets, et prie Dieu d'accorder au bon ouvrier qui a fidèlement accompli sa tâche en ce monde sa juste récompense. »

L'enterrement fut célébré le lendemain à Camaret, la paroisse natale tant aimée.

Et maintenant, de Là-Haut, que frère Bernard-Louis Le Hir, chanoine honoraire de Quimper et Oblat Bénédictin de Kerbénéat, veille toujours sur ceux qu'il a laissés et qui combattent, sur le monastère qui le pleure comme un Père, en attendant l'éternel revoir...

René Cardaliaguet.

Après la cérémonie du Calvaire, le corps de M. Le Hir fut mis dans un fourgon des Pompes funèbres et transporté à Camaret pour une dernière veillée.

Le lendemain mardi 20 décembre un car emmenait dans la presqu'île une importante délégation de paroissiens de Landerneau et de Dirinon, avec M. le Curé de Landerneau, M. Luguern, recteur de la Forest, ancien vicaire de Camaret, et M. Louarn, aumônier auxiliaire du Calvaire. Il faisait froid, avec une grave menace de neige; mais depuis Daoulas jusqu'à Crozon, le temps fut beau. Ce n'est qu'à partir de Crozon que la tempête de neige fit rage. Elle empêcha certainement un grand nombre de prêtres de venir rendre les derniers devoirs à un confrère vénéré. Notons la présence de MM. les chanoines Perrot, secrétaire général de l'Evêché; Le Jollec, recteur de Saint-Matthieu de Quimper; Grall, curé-doyen de Crozon; de MM. Le Moign, recteur de Hanvec; Jézéquel, recteur de Roscanvel; du R. P. dom Colliot, prieur de Kerbénéat.

Le cortège eut toutes les peines du monde à venir du quai à l'Eglise paroissiale. Le car Pouliquen, de Landerneau dut faire office de corbillard. La messe fut chantée par M. l'abbé Jaouen, recteur de Camaret; l'église avait reçu un décor selon les règles liturgiques, et donc suivant le cœur et les goûts du vénéré chanoine Le Hir; le chant qu'il entendait de l'autre monde dut lui rappeler les harmonies du cher Calvaire.

Au sortir de l'Eglise, la neige formant un tapis impénétrable aux pas et même aux roues du car; et c'est vraiment « vêtu de probité candide et de lin blanc » que le cercueil descendit dans le tombeau préparé à côté de celui du chanoine Bossennec, recteur de Camaret.

POL AUBERT.

Chères lectrices vous vous unissez à nous pour remercier MM. les Chanoines Cardaliaguet et Aubert d'avoir bien voulu donner à notre regretté aumônier une nouvelle preuve de leur respect et de leur affection en donnant leur collaboration à notre Echo.

Mère Marie-Thérèse du Sacré-Cœur
Amélie KERVERENNO (1867-1938)

Mère Marie-Thérèse dite au siècle Amélie Kervenno naquit, le 7 août 1867, à Uzel, dans les Côtes-du-Nord, où son père était percepteur. Sa mère avait été dans notre pensionnat une des élèves les plus aimées de Notre Révérée Mère Saint Paul Le Vicomte de la Houssaye.

Aussi quand les successifs changements de résidence amenèrent M. Kervenno à Landerneau d'où la famille maternelle était originaire, Mme Kervenno s'empressa de nous donner sa petite Amélie. C'était une très jolie enfant au teint délicat et plein de fraîcheur, aux yeux bleus et aux cheveux blonds. Toujours grave, elle ne se déridait pas, même alors que ses traits d'esprit, toujours de bon goût, faisaient rire les autres aux larmes. Elle passa plusieurs années au pensionnat, occupant toujours un bon rang dans ses classes et donnant toute satisfaction par sa conduite. A cette époque, Mère Emmanuel régnait vraiment par son autorité et sa bonté sur la Communauté et sur les enfants. Les grandes étaient une élite et si plusieurs ont disparu avant Mère Marie-Thérèse cependant leurs noms restent encore en honneur dans les souvenirs de la Maison.

Travail, conduite, piété mettaient donc Amélie parmi cette élite et ce qui ajoutait encore à son prestige auprès de ses compagnes, c'étaient son succès dans les représentations des grands jours des Prix ou de Fête de Mère Emmanuel. Un rôle de Fabiola surtout lui valut toutes les admirations; elles les acceptait froidement d'ailleurs, car son idéal n'était pas de plaire au monde. Cependant, il fut bien étonné de voir le mépriser celle que les petites compagnes appelaient « Sa Majesté » et que les dévots du siècle qualifiaient ainsi : « Qu'elle est jolie !... mais qu'elle est froide ! » Amélie gardait ses sourires pour Dieu et son Calvaire mais elle les prodiguait aussi au foyer, où aînée de frères et sœurs, chérie presque jalousement de son père et de sa mère, tout était bonheur pour elle.

Le sacrifice fut donc héroïque de part et d'autre quand, ses vingt-et-un ans à peine sonnés, le 14 septembre 1888, l'enfant si tendrement aimée franchissait pour toujours le seuil de la clôture de notre Monastère. Pour ses parents, c'était l'Invention de la Sainte Croix, mais pour elle c'en était vraiment l'Exaltation comme l'indiquait la fête. Elle ne regarda jamais en arrière, désireuse d'acheter par son détachement complet le salut de tous les siens. Son noviciat fut fervent et plein de vie, car ses sœurs étaient nombreuses, pleines d'un entrain qui bouleversait parfois les tranquilles méthodes de la sainte Mère Marie des Anges. Mais elle était secondée par Notre Vénérée Mère Marie de Jésus, parfait modèle aussi de régularité et d'esprit religieux, mais jeune et très compréhensive des nécessités de ses contemporaines.

Le 15 mars 1889, Sœur Amélie recevait avec le Saint Habit le nom de Marie-Thérèse du Sacré-Cœur. Elle en fut heureuse; c'était la promesse des grâces de confiance et de vie intérieure qu'elle demandait. Aussi, le 21 mars 1890 en la fête de notre glorieux Père Saint-Benoît elle se donna joyeusement pour toujours à Dieu; le sacrifice accompli au jour de son entrée ne lui avait permis aucun retour sur elle-même ou sur les siens; il était vraiment consommé.

Dès le lendemain de sa Profession l'œuvre des enfants l'attendait. Inutile de dire qu'elle y réussit tout de suite et admirablement. Une de nos anciennes Mères a pu dire avec raison : « Mère Marie-Thérèse est faite pour présider ». Et c'était vrai. Elle fut de longues années en 4^e classe, enfants de treize à quatorze ans alors, ce qui signifie âge ingrat et difficile. La classe était nombreuse, dépassant souvent le chiffre trente. Ce petit monde qui mettait les autres maîtresses sur les dents obéissait dans un parfait ensemble à leur chère Mère Marie-Thérèse. Aussi les surveillances générales, études, rangements, ouvrage manuel, réfectoire, etc... lui furent-ils confiés et telle était sa réputation que même dans les dernières années où elle n'avait plus la force de réagir, le petit ou le grand troupeau marchait toujours dans l'ordre accoutumé.

Comment ne pas évoquer ici son talent si reconnu et apprécié pour la préparation des séances récréatives. Aucune de vous, chères anciennes, n'a pu oublier avec quel soin elle exigeait des actrices une parfaite diction et c'est vraiment à son talent tout spécial que vous devez le grand souvenir que vous gardez toutes de : Rayon, de Montlaur, de Sainte Odile d'Alsace, de la Messe de Minuit, des Saints dormants, des Courlis, etc... Ses préparations du Théâtre n'étaient pas moins artistiques et les costumes soigneusement préparés sous sa direction étaient également appréciés et d'un goût parfait.

Mère Marie-Thérèse était donc très occupée au pensionnat et cependant on lui réservait aussi en Communauté bien des travaux car elle était très adroite, avait beaucoup de goût et ne savait pas refuser un service. Sa présence aux récréations était recherchée. Elle les agrémentait de ses souvenirs de classe, si originaux parfois et que son humour naturel rendait plus intéressants encore. Combien de fois lui a-t-on demandé de les mettre par écrit ! Ils auraient charmé plusieurs générations. Hélas ! elle n'en eut jamais le temps. Car Mère

Marie-Thérèse, maîtresse de classe, maîtresse de dortoir, surveillante de tant de rangements, n'oubliait pas, qu'avant tout, elle était religieuse. Sa piété peu démonstrative mais solide trouva dans le chant liturgique l'occasion de s'extérioriser. Elle avait une voix ravissante et vraiment grégorienne; un timbre si pur, si jeune qu'elle garda jusqu'à ses derniers jours, même quand la souffrance ne lui permit plus d'aider ses Mères et Sœurs. A regret elle laissait retomber le livre sur ses genoux semblant dire au bon Dieu: « vous voyez bien, je ne puis plus ». Sa piété se manifestait encore dans la préparation des reposoirs pour les processions, où son goût, difficile à juste titre, ne se trouvait jamais satisfait de son travail et de sa peine. Les enfants eux-mêmes comprenaient que ces exigences étaient seulement inspirées par son amour pour le Bon Dieu et elles cherchaient à la satisfaire. D'ailleurs elle leur a laissé un très édifiant souvenir. « Je garde de Mère Marie-Thérèse, nous écrit une de nos anciennes, notre Sœur aujourd'hui, le meilleur souvenir surtout de son grand esprit religieux qui inspirait toutes ses paroles et toute sa conduite et même sa gaieté aux récréations, où elle savait si bien amuser notre jeunesse ». Et une autre: « Je garde un souvenir plein de reconnaissance envers Mère Marie-Thérèse pour les bons soins dont elle m'entoura au dortoir Saint-Joseph où certaines nuits, me voyant souffrante, la chère Mère refusait de se coucher avant de me voir endormie ». Et enfin: « Je la voyais avec profonde édification reprendre son Oraison après la Messe et je comprenais alors quel esprit religieux profond il lui fallait pour ne pas l'abréger malgré ses souffrances et ses occupations encore nombreuses ».

Où, ses souffrances, il faut en parler, car elles furent son pain quotidien durant de longues années, en dépit de ses apparences de santé qui trompaient tout le monde, même les médecins. Depuis de longues années elle éprouvait de sourdes douleurs que des consultations successives ne surent jamais expliquer. Mère Marie-Thérèse se soumit à des traitements pénibles très délicats, très assujettissants qui lui permettaient seulement de continuer son travail sans lui rendre sa santé. Son tempérament de fer résista longtemps mais l'année dernière il s'affaissa pour ainsi dire; la chère Mère essaya de résister, mais le 15 avril, Vendredi Saint, une hémorragie la terrassa; elle descendit à l'infirmerie qu'elle ne quitterait que pour le Ciel. Notre Révérende Mère Prieure en revenant des Té-

nèbres constata que le mal avait fait un grand progrès en quelques heures. Elle fit appeler le Docteur qui ne reconnut pas un danger de mort immédiat; cependant, comme nous ne pouvions espérer le secours d'un prêtre la nuit puisque Monsieur notre Aumônier était très malade, sa Révérende résolut de profiter de la présence du Révérend Père Bruno de Kerbénéat qui administra l'Extrême-Onction à notre chère malade et lui donna l'indulgence *In articulo mortis*, en présence de toute la Communauté qui récita ensuite les prières de la recommandation de l'âme. Mère Marie-Thérèse s'unissait à tout avec d'admirables sentiments de foi et de piété. Les premières semaines qui suivirent, notre chère Mère pouvait faire une petite promenade au verger, au bras de l'infirmière. Elle lui parlait alors de sa vie passée, de ses années de pension, de sa jeunesse, de sa famille qu'elle affectionnait tant et pour qui elle gradait une si grande reconnaissance, car elle attribuait sa vocatio à la piété de sa mère.

Après avoir tant appréhendé le grand passage, elle l'envisageait maintenant avec joie et disait: « Je n'ai plus peur de la mort, le Bon Dieu fera le moi ce qu'Il voudra ». Ainsi toute abandonnée à l'infinie miséricorde du bon Dieu et avec une confiance illimitée en la Sainte Vierge, elle faisait souvent des actes d'espérance contre l'espérance. Cet abandon en la divine Providence date de la retraite annuelle donnée par le Père de Montléon en 1931. Les fruits en étaient durables et pendant neuf mois de sa maladie elle édifia ses infirmières et toutes celles qui l'approchaient par sa grande patience, sa résignation et son obéissance, se montrant toujours contente de tout, acceptant avec reconnaissance et esprit religieux tous les soins qu'on s'efforçait de lui prodiguer. Et quels soins!.. quand on connaît la charité de notre bonne Mère Prieure et le dévouement de celles à qui elle avait confié sa chère malade. Mère Marie-Thérèse ne les oubliera pas.

Pour la réunion de l'Amicale elle fit un grand effort et put encore une fois revoir les chères anciennes élèves auxquelles elle demeurait si maternellement affectionnée. Toutes la jugèrent bien près du grand passage.

En effet, les jours suivants, absorbée par son mal, elle n'avait plus la force de prier vocalement, mais on la sentait dans un grand recueillement et bien unie au bon Dieu; elle tenait vraiment son âme dans l'attitude demandée par notre Glorieux Père Saint-Benoît: « désirer la mort de toute l'ardeur de son âme ». Ses invocations

préférées étaient: Sainte Vierge Mère du Petit Jésus venez-vite me chercher, Saint Joseph, patron de la bonne mort, notre Père Saint Benoît, et son regard suppliant se tournait vers les images qui se trouvaient près de son lit. Elle avait écrit dans sa Journée Calvairienne les prières qu'elle désirait qu'on fit pour elle quand elle ne pourrait plus parler: Mon Dieu, je n'ai pas peur de Vous parce que Vous êtes mon meilleur Ami. Je remets mon âme entre vos mains, les actes de contrition, de foi, d'espérance, de charité, les invocations à Saint Joseph, Saint Benoît, Saint Michel, à l'Ange gardien, puis Cœur de Jésus, espérance de ceux qui meurent dans votre saint amour, que votre règne arrive. Je vous offre ma vie pour l'extension du règne de votre Sacré-Cœur et la diffusion du règne de la Sainte Vierge dans tout l'univers. Je veux mourir en baisant les cinq plaies de notre Crucifix. Ses vœux furent accomplis et pendant ces invocations, on la sentait unie aux Mères qui les récitaient pour elle.

Les dernières semaines si longues pour son cœur affamé du Ciel s'achevaient pourtant. Le 19 août, Monsieur notre Aumônier qui reprenait peu à peu ses forces, vint lui donner une dernière absolution; et après l'Oraison de 4 heures, la Communauté se réunit et récita de nouveau les prières du Cérémonial. A 6 heures, l'agonie commençait mais douce dans un calme très consolant pour les témoins. Vers 11 heures, la respiration devint de plus en plus pénible; après quelques soupirs espacés, entourée de Notre Révérende Mère Prière et de deux autres religieuses, notre chère Mère s'est éteinte doucement baisant toujours le crucifix. Il était environ 3 heures du matin.



Sœur SAINT-GABRIEL (Anne-Marie Le Pape) 1887-1939

4 avril 1939. — « Ma Sœur Saint-Gabriel est morte! » L'accablante nouvelle se propage dans la Communauté et au Pensionnat, jetant tous les cœurs dans la surprise et la douleur. Est-ce possible? Le matin encore, la chère Sœur avait déjeuné à son ordinaire et, brusquement, une syncope nous l'enlevait! Monsieur l'Aumônier eût juste le temps de lui donner l'Absolution, l'Extrême-Onction et l'indulgence de la bonne mort. C'est providentiel que nous ne l'ayons pas trouvée sans vie car bien que souffrante depuis quelques jours, rien ne faisait prévoir un dénouement aussi rapide, aussi soudain. Mon Dieu, nous

adorons vos desseins et nous nous inclinons avec respect sous votre main, si lourde qu'elle soit. Mais nous pleurons davantage quand ceux que nous aimons partent si vite et sans adieu. La mort a de pénibles surprises. Qu'elle a de mystères!

Il y avait si peu de temps encore, Sœur Saint-Gabriel était au milieu de nous, remplissant ses emplois avec ce dévouement effacé et silencieux qui ne la quittait jamais, le sourire aux lèvres, car c'était en souriant qu'elle rendait service. Et c'était fini! fini avec ce monde, fini avec les labeurs de la terre, fini aussi avec ses joies, car son âme profondément religieuse en connut de bien douces. Des joies plus hautes et inaltérables étaient désormais son partage. En elle, comme en tous les élus, se réalisait la parole divine: « C'est bien, bon serviteur, parce que tu as été fidèle dans les petites choses, entre dans la joie de ton Seigneur ».

La vie de Sœur Saint-Gabriel se synthétise en trois mots: prière, travail, charité. *Prière*, joie et force de l'âme religieuse. Sœur Saint-Gabriel était une âme de prière incessante et intense. Aucune intention générale ou particulière n'échappait à son zèle. Elle savait le prix de la prière et en remplissait son travail.

Travail, loi féconde qui pèse sur chacun de nous, avec ses responsabilités, ses occasions de mérites, grand moyen de réparation. Sœur Saint-Gabriel avait compris la notion chrétienne du travail et, en quelque emploi que l'obéissance la plaçât: lingerie, buanderie, infirmerie, sa vertu et son savoir-faire allaient de pair. Jamais elle ne se plaignit de la surcharge — et elle en eut —, jamais de la difficulté — et elle la connut —. Dieu seul sait les innombrables « petites choses » qui sont comme les tremplins de l'ordre et de la marche des services, dont elle assura le fonctionnement humblement et silencieusement tous les jours.

Tout cela est aussi de la *charité*, vertu qui s'oppose si fortement à l'intérêt personnel et à l'égoïsme. Sœur Saint-Gabriel fut une âme charitable, sans compter, elle se dépensait au service des autres; son emploi d'infirmière faisait de sa vie une perpétuelle abnégation, mais y songeait-elle? Son assistance était précieuse aux fatigués, aux souffrants, aux âgés qui, aujourd'hui encore, la cherchent et la regrettent. Dans la patience et l'oubli d'elle-même, elle servit, soigna, veilla et, souvent, consola. Et cela pendant des années!.. « Je sers un bon Maître » aimait-

elle à répéter. Alors, que lui importaient les peines, les difficultés et les soucis quotidiens?

Dans notre chagrin nous avons la grande consolation de l'avoir vue quitter ce monde munie des dernières grâces de l'Eglise. Ayant pour défense et pour appui sa vertu et son amour de Dieu, elle entrait dans la vie éternelle. Elle y trouvait la récompense du seul bien qui n'a jamais trompé: la foi chrétienne.



Félicité LE MOGUEN, (21 Juin 1939).

Encore un deuil qui nous blesse sensiblement au cœur! Notre chère enfant, Félicité Le Moguen, qui nous quitta, il y a deux ans, n'est plus! Ce fut comme un coup de foudre. En quelques jours, elle passait de la vie joyeuse, animée, pleine d'avenir de ses 19 ans, à la mort la plus inattendue, cruelle faucheuse qui terrasse impitoyablement, se riant de notre santé, de notre jeunesse, de nos rêves, de nos tendresses, de tout!

A cette tombe si tôt ouverte, nous apportons nos maternels regrets. Nos chères enfants et leurs Mères ne forment qu'une famille et en apprenant cette douloureuse nouvelle, notre cœur s'est ému. Il a besoin de confier à ces pages « écho du Pensionnat », quelques lignes à l'éloge de la chère enfant qui nous a laissé un souvenir ineffaçable. C'est un juste tribut de sympathie que nous payons à notre élève aimée et à sa famille éplorée.

Enfant droite, d'une aimable docilité, toujours prête à rendre service, à s'oublier, à faire plaisir, à dire « merci », Félicité Le Moguen cachait sous des dehors un peu rudes, l'âme la plus sensible, la plus prompte à toute émotion. Simple, affectueuse et dévouée, elle avait rallié les sympathies de toutes ses compagnes. Intelligente et pleine de cœur, elle aimait les pensées supérieures, généreuses, les mots pleins de grandeur et de poésie, et en semait ses devoirs, mal à propos quelquefois, mais avec tant de désir de regarder « en haut » qu'on ne pouvait que sourire à ses envolées de jeunesse. D'un jugement très sûr; d'une maturité au-dessus de son âge, elle frappait par ses réflexions solides, pratiques, pleines de bon sens. Sérieuse en face du devoir, quel qu'il fût, on pouvait lui confier en toute sécurité telle ou telle tâche: elle y apportait sa conscience et son cœur. Nous l'appréciâmes beaucoup l'année qui suivit son Brevet où,

menant de front l'enseignement ménager dans lequel elle voulait se perfectionner et le remplacement dans une petite classe d'une maîtresse absente, elle s'en tira à son honneur, avec compétence et dévouement. Heureuse de nous rendre service, elle nous remerciait (ce « merci » qu'elle aimait tant répéter) d'avoir confiance en elle. Chère enfant qui, lorsqu'elle obligeait restait, à ses yeux « l'obligée ». C'était un des côtés sympathiques de cette belle nature.

Elle n'est plus!.. Clairvoyante, elle se sentit tout de suite frappée à mort. Sur son lit de clinique, sa pensée se tournait sans cesse vers son cher Calvaire qu'elle aimait profondément, sincèrement. « As-tu écrit au Calvaire » demandait-elle à sa mère qui sanglotait près d'elle. Elle édifiait tous ceux qui l'entouraient. La religieuse qui la soignait s'émerveillait: « Comme cette jeune fille est pieuse! » répétait-elle. En ce danger pressant, la chère enfant se tournait instinctivement vers Dieu. La porte du tombeau se transformait pour elle en porte du Ciel et, gardant au fond du cœur l'enseignement religieux de son cher Calvaire, elle y puisait la force et la puissance consolatrice de l'espérance chrétienne.

Et de fait, ce fut le sourire aux lèvres qu'elle s'en alla chez le bon Dieu. Ne pouvant plus parler, elle souriait encore. Les détails touchants qui nous sont parvenus font penser à la belle parole de l'Ange de l'Apocalypse: « Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur! » La mort n'a pas eu pour elle de sombres terreurs. Pas un regret de s'en aller si vite, pas une plainte, pas une crainte non plus: le sourire au milieu de ses plus cruelles souffrances; le sourire sur la table d'opération; le sourire sous les dernières onctions du prêtre, l'extrémisant; le sourire à sa mère couvrant son enfant de ses larmes; le sourire à tous les siens, aux religieuses dévouées qui ne la quittaient pas; le sourire à son crucifix auquel allait incessamment son regard, la main se crispant sur son chapelet dans une forte étreinte!.. En vérité, c'est bien là la mort d'une enfant privilégiée! Visiblement, Dieu illuminait de ses clartés pleines de consolation cette jeune fille qui lui faisait, si allègrement semblait-il, le sacrifice de sa vie.

« Félicitez les religieuses qui l'ont élevée, disait son infirmière, pour avoir su graver si profondément dans cette âme l'enpreinte religieuse. Nous avons vu mourir bien souvent, mais peu nous ont laissé un tel parfum de sainteté et de surnaturel. Cette jeune fille était vraiment

une sainte enfant. Nous prions pour elle certes, mais nous nous sentons bien plus inclinées à la prier. »

Ce témoignage apporté au seuil d'un tombeau nous émeut profondément. La mort fut, en effet, un beau moment pour notre chère enfant. Aors se rejoignirent toutes ses vertus, tous ses souvenirs, mais, par dessus tout l'emportait le sentiment que Dieu était là, tout près, pour se donner à elle dans une éternité de joie.

C'est bien triste de mourir quand on est jeune, à l'aurore de la vie; de mourir quand on est la consolation et la joie de ses parents, mais la mort n'est-elle pas, elle aussi, une élection divine?... Mourir jeune n'est-ce pas abrégé un long et pénible voyage?... Les Anciens le disaient: « Ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux. » Oui, Dieu aime les prémices, les prémices de la vie surtout. Il a besoin de la jeunesse d'ici-bas pour multiplier ses anges là-haut; et voilà pourquoi, malgré les larmes des mères, Il appelle à Lui leurs plus chers enfants.

Au sens chrétien, c'est une gloire et non pas un malheur. Que les parents de notre enfant chérie puissent trouver dans cette consolation chrétienne que nous leur offrons, un adoucissement à leur peine. Le Maître divin a cueilli chez eux « une fleur » pour en orner son séjour, leur fille est morte en beauté!



Nos Associées Défuntes

- 1937 24 novembre: Mlle Marie Proal.
1938 11 août: Mme Hécart.
15 août: Amélie Philippe, Mme Le Saout.
11 octobre: Thérèse Gouriou.
19 octobre: Marie-Anne Bernard, Mme Hémédy.
1939 8 janvier: Marie Le Roy.
Marie Le Séach, Mme Le Roy.
28 avril: Louise Berthéléme.
16 juin: Joséphine Penvern, Mme Corre.
21 juin: Félicité Le Moguen.



Une messe solennelle de *Requiem* sera chantée le vendredi 21 juillet pour ces chères disparues. Que les adhérentes qui ne pourront y assister veuillent bien s'associer de loin à ce pieux memento.



CARNET DE FAMILLE



Rappels à Dieu.

- 1938 26 juillet: Anne-Marie Quilévéré, fille de M. et Mme Quilévéré-Guillerot Marguerite.
21 août: M. Alain Guénolé, frère de Marguerite Guénolé (Mme Tirilly).
13 octobre: M. Derrien, père de Louise et Marie Derrien.
18 octobre: M. Roudaut, époux de Marie Kervenno.
22 octobre: Le Colonel Proal, frère d'Amélie Proal (Mme Péria).
10 novembre: M. Verinne, père d'Andrée Verinne.
- 1939 1 janvier: Mme Vienne, cousine de notre Présidente Mme P. Crouan.
3 février: Jacques Roudaut, petit-fils de Mme Roudaut-Kervenno Marie.
15 février: M. Michel Vienne, beau-frère de notre Présidente Mme P. Crouan.
29 mars: M. Jean-Guillaume Vigouroux, père de Catherine Vigouroux (Mme Guivarch) et de Marguerite Vigouroux.
24 mai: M. Carron de la Morinais.
20 juin: Mme Daniou, belle-mère de Marguerite Danion Berthelemé,

Mariages.

- 1939 18 juillet: Marie-Thérèse Furet, fille de M. et Mme Furet-Le Frane Marie et M. G. Le Saout.
19 juillet: Augustine Normand et M. Pierre Mailoux,

- 17 août: Yvonne-Rose Le Garrec et M. Antoine Souben.
25 août: Elisabeth Chardonnet et M. Jean Carsin, lieutenant de vaisseau.
11 octobre: Anne L'Helgouach et M. Pierre Goalès.
26 octobre: Anna Briand et M. Germain Le Séach.
24 novembre: Marie-Louise Cann et M. Jean Péden.
19 décembre: Annik Paul et M. Georges Molir.
- 1939 23 janvier: Paule Carron de la Morinais et M. Marc-Antoine Cuénot de Maupassant.
31 janvier: Louise Colin et M. Mathurin.
15 février: Marie Lesquivit et M. Joseph Trellu.
13 avril: M. J. Galès, fils de Mme Galès-Bergot Anne et Mlle Anne Bleunven.
17 avril: Hélène Guillou et M. Mazé.
3 mai: M. J. Hamon, frère de Joséphine Hamon et Mlle Ruello.
8 juin: Marcelle Huon et M. Joseph Ollivier.

Naissances.

- 1937 5 août: Marie-Antoinette Cornec, fille de M. et Mme Cornec-Moulin Marie.
28 décembre: Jean-Michel Furet, petit-fils de Mmes Furet et Le Bayon.
- 1938 25 mai: Gérard Bodeau, fils de M. et Mme Bodeau-Chardonnet Louise.
15 juin: Alain Lucas, fils de M. et Mme Lucas-Roscongar Eugénie.
20 juin: Marie-Bernadette Le Maître, fille de M. et Mme Le Maître-Bauguion Yvonne.
27 juin: Ursula-Mary Bussy, petite-fille de Mme Bussy-Bounevialle Mary.
28 juin: Michel Delahaie, fils de M. et Mme Delahaie-Gourion Marguerite.
19 juillet: Brigitte Pinvidio, fille de M. et Mme Pinvidio-Le Page Jeanne.
27 juillet: Jean Chardonnet, petit-fils de M. et Mme Chardonnet-Daridon Jeanne.

- 31 juillet: Yves Geffroy, petit-fils de M. et Mme Geffroy-Boucher Anna.
- 12 août: Marie-Louise Mailloux, fille de M. et Mme Mailloux-Chardronnet Joséphine.
- 18 août: Marie-Anne Pouliquen, fille de M. et Mme Pouliquen-Coulognier Marie.
- 6 septembre: Jean-Yves Damian, fils de M. et Mme Damian-Kerveillant Suzanne.
- 8 septembre: Alain Vourch, fils de M. et Mme Vourch-Moulin Anna.
- 15 octobre: Marthe de Rugt, fille du capitaine et de Mme de Rugy-Danguy des Déserts Françoise.
- Anne Daoudal, fille de M. et Mme Daoudal-Cariou Anne-Marie.
- 17 octobre: Monique-Marguerite-Marie Geffroy, petite-fille de M. et Mme Geffroy-Boucher Anna.
- 20 octobre: Marie-Thérèse Le Cras, fille de M. et Mme Le Cras-Fiche Léa.
- 18 novembre: Henri Pacé, fils de M. et Mme Pacé-Le Goff Yvonne.
- 1939 15 janvier: Michel Weidknecht, fils de M. et Mme Weidknecht-Daoudal Madeleine.
- 4 février: Geneviève Schneider, fille de M. et Mme Schneider-Le Gall Léontine.
- 6 mars: Pierre Jaffrès, fils de M. et Mme Jaffrès-Le Bras Gabrielle.
- 7 mars: Françoise Lucas, petite-fille de M. et Mme Lucas-Bergot.
- 8 mars: Marie-Françoise Le Mestre, fille de M. et Mme Le Mestre-Fer Raymonde.
- 13 mars: Thérèse Chaussy, fille de M. et Mme Chaussy-Kerhoas Yvonne.
- 17 mars: Louis Lamandé, fils de M. et Mme Jacques Lamandé.
- 9 avril: Anne-Marie Roudaut, petite-fille de Mme Roudaut-Kervenno Marie.
- 25 avril: Marie-Madeleine Piriou, fille de M. et Mme Piriou-Flatrès Marie-Louise.

- 28 avril: Jean-Pierre Mailloux, fils de M. et Mme Mailloux-Normand Augustine.
- 14 mai: Nicole Cadudal, fille de M. et Mme Cadudal-Le Bras Thérèse.
- 17 mai: Françoise Le Saout, petite-fille de M. et Mme Furet-Le Franc Marie.
- 18 juin: Jean Carsin, fils de M. et Mme Carsin-Chardronnet Elisabeth.

Ordinations.

- 1938 21 août: au Monastère des Bénédictins de Solesmes, Dom Jean Chardronnet, fils de M. et Mme Chardronnet-Daridon Jeanne.
- 24 août: à Lyon, le Révérend Père Jean Lucas, de la Compagnie de Jésus, fils de M. et Mme Lucas-Bergot Marie.

Vêtures.

- 1938 12 août: au Monastère de l'Immaculée Conception des Dames Chanoinesses de Saint-Augustin à Malestroit, Antoinette Le Bras, Sœur Marie des Anges.
- 20 septembre: au Monastère des Eudistines de Porsan Par, Odile Gíblat de Bronac, Sœur Marie de Sainte-Cécile.

Professions.

- 1938 29 octobre: Sœur Marie - Odile - Emmanuel, Annik Geffroy, des Petites Sœurs de l'Assomption.
- 30 octobre: Françoise Lanchou, Sœur Marie-Françoise, des Orantes de l'Assomption.



CHANGEMENTS D'ADRESSES



Auzou Jeanne, Mme Rendu, 8, rue de la Petite Arche, Paris (XVI^e).
Bauguion Yvonne, Mme Le Maître, Maison Costa, rue Amiral Senès, Bizerte (Tunisie).
Bergot Madcleine, assistante sociale, dispensaire d'hygiène sociale, Quintin (Côtes-du-Nord).
Mme Chabay, 15, rue du Roi Albert, Nantes.
Chardonnet Louise, Mme Bodeau, rue Victor-Hugo, Brest.
Danguy des Déserts Françoise, Mme De Rugy, 3, rue des
Mme Gouriou, La Chapelle-Caro, par Roc St-André, Morbihan.
Fer Raymonde, Mme Le Mestre, 43, rue de la Tour d'Auvergne, Landerneau.
Flatrès Marie-Louise, Mme Piriou, rue de Bel-Air, Nantes.
Gaubian Amélie, Mme Le Bas, 55, rue Victor-Hugo, Houlplines, Nord.
Guillerot Marguerite, Lannion.
Hardy Marguerite, Mme Blaise, Mez-Huel, Châteaulin.
Lainé Marguerite, 18, rue de Tréguier, Lannion.
Normand Augustine, Mme Mailloux, 166, rue d'Endomme, Marseille.
Queinnec Marie, Mme Queinnec, 20, rue de la Pépinière, Hanoï, Tonkin.
Rendu Jeanne, Mme Augès, 8, rue de la Petite Arche, Paris (xvi^e).
Vérine Andrée, chez Mme Rousseau, 59, rue de Siam, Brest.



Nouvelles Adhérentes Titulaires



Berric Jeanne, Locquénolé.
Billon Joséphine, rue du Château, Brest.
Bouguen Jeanne, Place de la Mairie, Landerneau.
Chossec Philomène, Mme Pouillat, Ploudaniel.
Cloarec Marie-Thérèse, Ploudiry.
Dumoulin Odette, Morlaix.
Ellouet Anne-Marie, Sizun.
Galès Jeanne, Ploudalmézeau.
Geffroy Marguerite, Plouescat.
Goaziou (Le) Gabrielle, Lorient.
Goff (Le) Germaine, madame Herrou, Plouescat.
Le Gouil Hélène, 28, rue du Pont, Douarnenez.
Guermeur Françoise, l'Hôpital-Camfrout.
Guéguen Simone, 2, place Saint-Thomas, Landerneau.
L'Helgouach Marie, Plonévez-Porzay.
Kériel Maria (Mme Boulch), place de l'Eglise, Landerneau.
Le Lez Geneviève, Morlaix.
Lichou Jeanne, Ploudaniel.
Le Meil Rose, Camaret.
Le Merdy Anna, Teinturerie moderne, Tréboul.
Migner Anne, Brest.
Pelliet Mathilde, Plomodiern.
Poquet Jeanne, Penhoat-Tynaour, Saint-Nic.
Rannou Françoise, Sizun.
Rannou Germaine, Grande Place, Pleyben.
Soubigou Angèle, 2, rue du Folgoët, Lesneven.
Sauvage Yvonne, 27, rue Voltaire, Douarnenez.